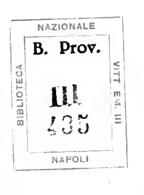
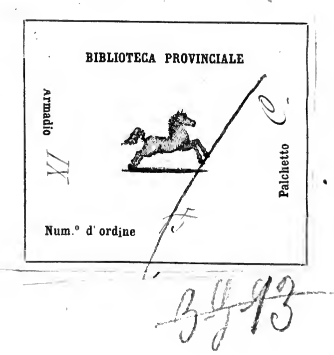

VITTORIO EM. III
Digitized by Google


FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE.
TOME SECOND.

Ouvrages de l'auteur, *qui se trouvent chez le même Libraire.*

Le Coran, traduit de l'Arabe, précédé de la Vie de Mahomet, 2 vol. *in*-8°. mêmes papier et caractères que le présent Ouvrage, prix 9 fr.,
Le même, *papier fin*, 12 fr.
Les Amours d'Anas-Eloujoud et de Ouardi, Roman, traduit de l'Arabe, *in*-8°. prix, 75 c.imes

Ces ouvrages, qui complètent les Œuvres de l'Auteur, *ont été tirés, ainsi que les* Lettres sur l'Egypte et la Grèce, *à* 50 *exémplaires seulement*, sur papier grand raisin vélin. *Il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Le prix des six volumes cartonnés par Bradel, est de* 72 *francs. Tous les exemplaires sont numérotés.*

LETTRES SUR L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes et modernes de ses habitans; où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement et la religion du pays; la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville et des Auteurs Arabes; et l'histoire intéressante d'Ali Bey et de ses successeurs.

PAR M. SAVARY.

NOUVELLE ÉDITION.

Ornée de Cartes Géographiques,

Et augmentée d'une Table alphabétique des matières.

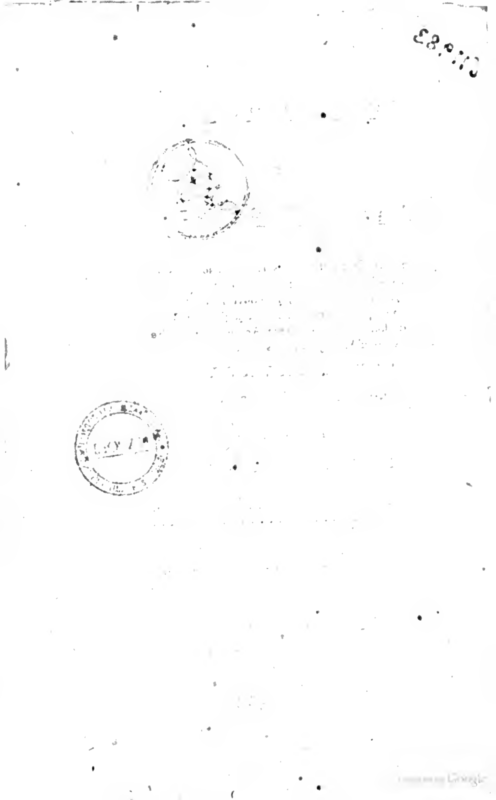
TOME SECOND.

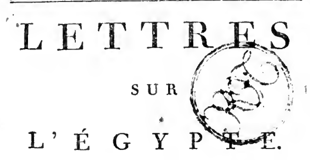
PRIX des quatre volumes brochés, ... 12 fr.
Les mêmes *papier fin* . . . . 18 fr.

A PARIS,

Chez BLEUET jeune, Libraire, place de l'Ecole, maison du café Manoury n°. 45.

AN VII. (1798.)





LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. L. M.

Route du vieux Caire à Tamieh *dans la province du* Faïoum.

Au grand Caire.

Vous me marquez, Monsieur, que le Public a favorablement accueilli les Lettres que je vous ai adressées, et vous m'en demandez la suite. Vous desirez qu'après vous avoir donné la description de la basse Egypte, je vous serve de guide dans la haute. Vous voulez parcourir avec moi cette contrée si vantée, dont Alexandre, Jules César, Adrien, Sévère,

et tant d'autres Rois allèrent admirer les antiquités. Je me rends à vos instances, et je tâcherai de répondre à la confiance que vous me témoignez. Mais souvenez-vous qu'au lieu des Egyptiens célèbres par leur sagesse et leurs lumières, vous ne verrez qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Rappelez-vous aussi qu'à la place des édifices fameux, vous ne trouverez souvent que des masures ou des ruines. Le contraste est si frappant, que si tous les grands ouvrages de l'ancienne Egypte avoient péri comme ceux de tant d'autres nations, sa gloire seroit ensevelie avec eux. Oui, Monsieur, si cette contrée peuplée actuellement de Turcs et d'Arabes, étoit absolument dépouillée de ses merveilles, on la regarderoit comme le pays des Fées embelli par le pinceau brillant des Grecs. Mais l'orgueil du doute vient se briser contre la masse inébranlable des pyramides; et l'observateur curieux, qui, non content d'en mesurer la hauteur, observe le secret des canaux, considère les moyens que l'art a mis en usage pour en défendre l'entrée, ne peut s'empêcher de reconnoître l'effort du génie humain, et de lui payer un tribut d'admiration. Nous allons contempler des travaux non moins surprenans; et comme la construction de plusieurs

d'entre eux joignoit à la grandeur de l'entreprise le bonheur des peuples, ils ont encore plus de droits à votre curiosité.

Nous sommes dans le mois de novembre, c'est le moment favorable pour remonter dans le Saïd (1). La chaleur est tempérée, et les canaux remplis nous permettront de naviguer dans l'intérieur des terres. Embarquons-nous donc sur ce fleuve, qui, dans ses circuits nombreux, fertilise pendant deux cents lieues cette vallée, où les savans et les princes, vont admirer depuis près de trois mille ans, les ruines d'un peuple qui s'étoit efforcé de fixer l'immortalité sur ses ouvrages.

Nous partons du port du vieux Caire. Le vent de nord nous pousse avec vîtesse contre la rapidité du courant. Les eaux ont quitté le pied des collines. Les lieux bas sont encore inondés. Mais le Nil majestueux rentre peu-à-peu dans son lit. La verdure et les moissons suivent ses pas, et prennent la place qu'il vient d'abandonner. Ici on sème les concombres et les melons d'eau. Là on laboure la terre avec la charrue dont le soc en sillonne légérement la

(1) Les Arabes appellent Saïd toute la haute Egypte, depuis le vieux Caire jusqu'à Assouan ou Siene.

surface. Les bœufs la traînent avec facilité conduits par un seul homme. Près des montagnes où le terrain est plus élevé, on voit déjà paroître le bled et le dourra.

Nous passons devant *Geziret Dahab*, l'ile d'or, qui présente aux regards une prairie couverte de troupeaux, avec un petit village. Nous laissons à notre gauche la grande mosquée d'*Atar Ennabi*, située sur le bord du fleuve. Ce temple très-fréquenté des habitans du Caire, est l'objet d'un pèlerinage fameux. Il possède une pierre où les Musulmans croient que sont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. C'est pourquoi ils l'ont nommé *Atar Ennabi*, les vestiges du prophète. Le Scheik qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse croyance, et de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute sa richesse, il la conserve précieusement. Elle est couverte d'un voile très-riche qu'il lève en faveur des dévots, dont il espère un léger présent. Voici ce que m'en a raconté une dame du Caire qui a épousé un négociant français, établi depuis quarante ans dans le pays (1).

(1) L'épouse de M. Meynard, négociant, que sa probité et ses lumières font estimer des François, des Cophtes, des Turcs et des Arabes.

« J'avois souvent entendu parler d'*Atar En-* » *nabi*, et des miracles qu'on en publioit. Je » fus curieuse de voir cette pierre renommée. » Notre habit absolument semblable à celui » des Musulmanes me permettant de me con- » fondre avec elles, sans crainte d'être recon- » nue, je me rendis à la mosquée aux heures » où je devois trouver peu de monde. Je priai » le cheik de me montrer la relique. Deux » Turques de considération, entrées au même » instant, témoignèrent le même desir. Il la » découvrit. Après y avoir brûlé des essences » précieuses en récitant quelques passages du » Coran, il nous dit : Voyez cette empreinte » sacrée; admirez les vestiges du plus grand » des prophètes. Ah! c'est bien là le pied de » Mahomet! Les deux femmes répétoient avec » enthousiasme, oui, c'est bien là le pied de » Mahomet, le plus grand des prophètes! Pour » moi, ajoutoit la dame française, je vous as- » sure que malgré l'attention la plus scrupu- » leuse, je ne vis qu'une pierre lisse, imbibée » de parfums, où je ne pus découvrir ni tra- » ces de pied, ni rien de semblable ».

Etrange effet de la prévention sur l'homme! elle enchaîne sa raison, et lui fait voir, sen- tir, toucher, tout ce que l'imagination a per- suadé à son esprit préoccupé. C'est ainsi que

M. Tournefort, assistant dans une des îles de l'Archipel, à l'ouverture d'un tombeau où le peuple étoit convaincu qu'il devoit se trouver un vampire, n'apperçut qu'un cadavre livide et à demi rongé de vers, tandis que les Grecs y voyoient un corps entier, vermeil, et qui, selon eux, ne répandoit aucune mauvaise odeur.

M. Norden, dans ses vues charmantes d'Egypte, a fort bien peint la mosquée d'*Atar Ennabi* et ses environs; mais il s'est trompé en plaçant Memphis à l'endroit qu'occupe Gizé. On ne doit pas lui en faire un reproche, car il avoue lui-même, qu'il doute que ce soit la véritable position de cette ancienne ville. Je crois l'avoir fixée d'une manière certaine dans les lettres précédentes, et je ne releverois pas cette erreur dans laquelle plusieurs voyageurs sont tombés, si je ne craignois qu'elle n'égarât d'autres écrivains. Trompé par elle, le savant Jablonski (1) a vainement employé toute la sagacité de son esprit à la re-

(1) Jablonski trompé par la fausse position que plusieurs voyageurs ont donnée à Memphis, en la plaçant sur le terrain de Gizé, a écrit que le temple de Sérapis étoit bâti dans l'île de Raouda, où l'on voit aujourd'hui le Mekias. C'est une erreur. *Tome second.*

cherche d'une vérité qu'il ne pouvoit découvrir, parce qu'il l'établissoit sur un faux principe.

A peu de distance d'*Atar Ennabi*, on découvre à travers des touffes de dattiers un petit village, où les Turcs ont une mosquée, et les Cophtes un couvent nommé *Der Ettin*, le monastère des figues, sans doute parce que ces fruits y croissent en abondance. On en trouve de deux espèces. La première naît des branches même du Sicomore. Elle est sèche et peu estimée. L'autre, la même que l'on cultive en France, est onctueuse, sucrée, et d'un goût exquis.

Sur la rive orientale, on apperçoit des villages placés sur des éminences artificielles. Les cabanes occupent le sommet. Les hommes et les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Déjà la luzerne que l'on sème à mesure que le Nil rentre dans les canaux, forme une zône de verdure autour de ces petites îles. Des tribus d'Arabes errans ont dressé leurs tentes sur le penchant des collines sabloneuses, pour profiter des bienfaits du fleuve. Ils achètent pendant quelques mois le droit d'envoyer leurs troupeaux paître dans les prairies, et les quittent lorsque les pâturages sont épuisés. Ces peuples indomptables, martyrs de la liberté

qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société, l'horreur de leurs déserts. L'ombre de l'esclavage les fait fuir. Toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, et chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, et qu'eux seuls osent habiter. Ces Bédouins (1), le fléau de l'Egypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent et les abhorrent (2).

Nous avons passé le village de *Bousir*, et nous sommes en face des grandes pyramides, qui s'élèvent à six cents pieds de hauteur perpendiculaire. Tandis que notre bateau suit les sinuosités du fleuve, leurs sommets décrivent des portions de cercle dans l'horison. Avec quelle majesté ces montagnes faites de main d'homme s'élèvent dans les airs! Leur vétusté

---

(1) Ce mot vient de *bedaoui*, qui signifie habitant du désert.

(2) La haine qui subsiste entre ces deux nations, a donné naissance à cette expression familière, *traiter quelqu'un de Turc à More*; c'est-à-dire, avec la rigueur que le Turc exerce envers l'Arabe.

les rend encore plus imposantes. Combien de fois le soleil les a éclairées à son levant, brûlées à son midi, et colorées en se couchant! Depuis combien de siècles elles parcourent avec la terre le grand orbe qui forme l'année! il est donc des édifices que l'homme a pu rendre durables! et ces édifices sont des tombeaux! quelques auteurs s'imaginant que les dégats occasionnés par l'ouverture violente de la grande pyramide étoient l'effet du temps, ont calculé combien de siècles elle dureroit encore; mais comme ils partoient d'un faux principe, ils sont infiniment loin de la vérité. Il me semble impossible de fixer l'époque où elles cesseront de subsister. Dans des milliers d'années, à moins qu'il n'arrive quelque grande révolution, les voyageurs des peuples éclairés iront encore admirer ces grands monumens, et diront : l'Europe avoit à peine quelques sauvages répandus dans ses forêts, lorsqu'une nation savante dressa ces superbes mausolées, vers les quatre points cardinaux du ciel, comme un monument de sa piété et de ses connoissances astronomiques.

Dans les villages qui les entourent, on cultive une espèce de melons particulière à l'Egypte. On les nomme *abd hellaoui*, esclave de la douceur. Ils ont la chair ferme et cas-

sante comme celle de la pomme. Quoique moins sucrés que beaucoup d'autres, on les préfère parce qu'ils fournissent pendant les chaleurs une nourriture très-saine et très-agréable. Un autre légume fort estimé est une laitue à feuilles larges, lisses et élevées. On en voit des plaines couvertes. Le peuple en consomme une quantité prodigieuse, et sa graine sert à faire de l'huile. Vous, Monsieur, qui rassemblez des bouts de l'univers dans vos jardins, les différentes productions de la terre pour en enrichir votre patrie, et qui cultivez avec tant de succès toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hyssope, vous me pardonnerez ces détails.

En avançant, on découvre à droite et à gauche des hameaux dont les habitans s'occupent à remuer la terre, qui, dans quatre mois, leur donnera d'abondantes récoltes. Le bourg d'*Halouan* paroît sur la rive orientale, entouré de dattiers. Le Mekias y étoit établi lorsque les Arabes conquirent l'Egypte. Memphis se trouvoit sur la rive opposée, dans l'emplacement du village de *Menph* qui en a conservé le nom. Les témoignages de Strabon, de Pline et d'Abulfeda, qui en a décrit les ruines, ne laissent aucun doute à cet égard. On y voit encore des morceaux de décombres ; mais les

Arabes en ont transporté au Caire les colonnes et les pierres remarquables, qu'ils ont placées sans goût et sans ordre dans leurs édifices et leurs mosquées. Cette ville s'étendoit jusques vers Saccara, et étoit presque entourée de lacs dont une partie subsiste encore. Il falloit les traverser pour porter les morts dans la sépulture de leurs pères. Les tombeaux creusés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étoient recouverts de sable. Ces corps embaumés avec tant de soin, conservés avec tant de respect, les habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils reposent, et les vendent sans pudeur aux étrangers. Ce lieu est nommé la plaine des Momies. On y rencontre le puits des oiseaux, où l'on descend à l'aide d'une corde. Il conduit à des galeries souterraines remplies de vases de terre qui renferment des oiseaux sacrés. Rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les brisent pour y chercher des idoles d'or. Ils ne mènent point les voyageurs dans les endroits où ils trouveroient des choses plus précieuses. Ils les bouchent même avec soin, et ils se réservent des issues secrètes par où ils descendent. Dans un voyage que M. le duc de Chaulnes a fait en Egypte, il s'enfonça bien avant dans ces dédales tortueux,

tantôt en rampant, tantôt en marchant sur ses genoux. Instruit par le lord Montaigu, qui a soigneusement visité l'Egypte, il parvint à un de ces canaux qui avoit une ouverture fermée par le haut avec des branches de dattiers entrelacées et recouverte de sable. Il y remarqua des hiéroglyphes en relief exécutés avec la dernière perfection. Malgré ses offres on ne lui permit point de les dessiner ni de les mouler (1) pour en prendre les formes. M. le duc de Chaulnes pense que ces hiéroglyphes sculptés avec tant d'art, qu'à leur simple aspect on reconnoît les objets qu'ils représentent, pourroient donner la clef de ceux dont les contours sont simplement exprimés, et former une espèce d'alphabet de cette langue inintelligible. Quoi qu'il en soit de cette idée ingénieuse, je vous proposerai dans une lettre particulière, les moyens que l'on pourroit tenter pour expliquer ces caractères mystérieux, et lire sur les monumens Egyptiens la plus ancienne histoire du monde.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant, on distingue plusieurs pyramides, dont la plus grande paroît aussi

(1) Mémoire sur les hiéroglyphes du puits de Saccara, par M. le duc de Chaulnes.

élevée que celle de Gizé : à la vue de ces édifices sur lesquels mes regards s'attachent malgré moi, permettez encore quelques réflexions dont je ne puis me défendre. Ces mausolées sont-ils les fruits de l'orgueil des Pharaons, est-ce à leur vanité qu'on en doit attribuer la construction ? Je sais que plusieurs Ecrivains l'ont pensé ; mais laissons-leur une opinion qui n'a point de fondement dans le cœur humain. Les Rois ne bâtissent point de palais pour les habiter après leur mort. Un sentiment plus impérieux, l'inquiétude de l'avenir, la persuasion de ce qui doit arriver après cette courte vie, porta les Pharaons à construire ces magnifiques tombeaux (1). La religion leur apprenoit qu'aussi long-temps que leurs corps seroient conservés à l'abri de la corruption, leurs ames ne les quitteroient point, et qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de nouveau. Ce dogme leur a fait élever de ces bâtimens que le génie des plus habiles architectes s'étoit efforcé de rendre inaccessibles. Ils leur donnèrent la forme pyramidale comme la plus durable. Elle tenoit aussi à leur culte, et rendoit hommage à l'astre dont elle imitoit

(1) Hérodote, Euterpe, livre second.

les rayons (1). Ces édifices sont donc la preuve éclatante que ce peuple antique croyoit l'immortalité de l'ame. Les rois se trouvent bien dans ce monde. Pour eux les fleurs et les moissons croissent sans efforts. Toute la nature leur sourit, et s'ils avoient la croyance des Egyptiens, on les verroit enfanter des prodiges par lesquels ils tâcheroient de s'assurer le retour sur la terre. La religion de l'Egypte avoit passé dans la Grèce, et Artemise éleva aux cendres de son époux un tombeau de forme pyramidale, l'une des sept merveilles de l'univers. Cette idée d'une ame immortelle, née chez des insulaires séparés de toutes les nations policées par l'immensité des mers, a fait construire un monument qui doit bien nous surprendre. Les Otahitiens, sans le secours d'aucun métal, ont taillé des pierres très-dures, et formé une pyramide où le corps d'Obérea, leur Reine,

(1) Pline, livre 36, dit que les obélisques étoient consacrés au soleil, qu'ils représentoient ses rayons, ce qui étoit désigné par leur nom Egyptien. En effet, ces monumens, ainsi que les pyramides, se nommoient en Egyptien *pyramué, rayons du soleil*. Voyez Jablonski, tome 3. Les Grecs ont donné aux premiers le nom d'obélisques, et ont laissé aux autres celui de *pyramis* qui vient de *pyros*, feu, et dans lequel ils ont conservé l'ancienne étymologie. Les obélisques furent consacrés au soleil, parce qu'ils servirent d'abord de styles pour marquer les heures.

repose. Ses parens et ses amis, plein d'un recueillement religieux, vont autour de ce morrai verser des pieuses larmes, et l'esprit d'Oberea goûte quelque consolation en voyant leur douleur et leur tendresse (1).

Quittons les tristes déserts de Saccara, où l'on ne marche que sur des tombeaux, et ces hautes pyramides, qui n'inspirent que des idées mélancoliques, et ce lac à travers lequel on portoit les corps, et qui rappelle la fable de Caron. Rentrons dans notre barque. Avec quel plaisir les yeux, brûlés par l'aridité des sables, se reposent sur la verdure! Avec quel contentement on revient du séjour de la mort dont ces lieux offrent l'image, pour jouir des trésors de l'abondance! Avec quelles délices on contemple un ciel pur, un fleuve majestueux, et une campagne qui se couvre à chaque pas de nouvelles richesses. C'est quand on a supporté l'affreux tableau de la stérilité, que l'on goûte avec un charme inexprimable le spectacle de la nature féconde; elle attend l'homme mourant au bord du désert qu'il a traversé, pour verser dans son cœur la source d'une nouvelle vie.

Nous sommes à sept lieues au-dessus du

---

(1) Voyage de Cook.

vieux Caire. C'est ici que le Nil, repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, fuyoit vers l'Occident, et se répandoit dans les sables de la Libye. J'ai marqué par deux lignes ponctuées la route qu'il suivoit. Un des Pharaons, au rapport d'Hérodote (1), la ferma d'une digue, et le força de reprendre son cours entre les montagnes. Il se jetta dans le golfe, qui couvroit alors tout l'espace qu'occupe le Delta, et donna naissance à cette île célèbre qui s'avance à pas lents dans la Méditerranée. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit, que les Arabes nomment *Bahr bela ma*, mer sans eau. Il est parsemé dans toute sa longueur des débris des bateaux qui y naviguoient, et qui y sont pétrifiés. J'en ai vu rapporter au grand Caire de superbes morceaux. On rencontre, en allant de Saccara à *Dachhour*, une longue levée de terre que l'on avoit construite pour défendre Memphis contre l'inondation du fleuve, s'il venoit à rompre sa digue, et contre les torrents de sables que les vents chassent des Monts Libyens.

A quelque distance de ce coude est l'île de *Terfaïe*, où l'on commence a planter les me-

(1) Hérodote, livre second. Voyez première lettre sur l'Egypte, où ce passage est discuté.

lons d'eau et les concombres. Les Egyptiens cultivent une espèce de concombres appellé *Cousa*, qui est très-petite, et dont ils sont fort friands. La chair en est douce, tendre et très-délicate. On le mange en salade ; mais la manière la plus ordinaire de l'accommoder, est d'en ôter les pepins avec une tarrière, et de remplir le vide avec de la viande hachée, et du ris mêlé d'épices. Cuit ainsi dans son jus il offre un excellent aliment.

Au-delà de cette île, on découvre dans les terres le bourg de *Dachhour*. Un canal sur lequel on trouve un pont de pierre à plusieurs arches y conduit les eaux du Nil. Strabon (1) et Ptolemée (2) placent *Achantus* dans l'intérieur du pays, à six lieues de Memphis, et du même côté. Cette situation convient parfaitement à *Dachhour*. On y admiroit un temple d'Osiris. Cet édifice est entièrement ruiné ; mais on remarque à l'occident de ce village, et sur le penchant de la montagne une grande pyramide qui fait suite avec celles de Saccara et de Gizé.

Les plaines de sables qui s'étendent le long

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Ptolemée, liv. 4.

des collines, sont parsemées de pierres, que l'on appelle vulgairement des cailloux d'Egypte. Arrondies en forme de galets leur surface raboteuse n'a aucun brillant qui invite à les ramasser ; mais leur intérieur est d'un grain extrêmement fin, qui reçoit un beau poli : la plûpart sont herborisés. On y distingue des arbrisseaux qui composent souvent de jolis paysages. Les traits rembrunis qui les dessinent, tracés avec la plus grande élégance, se jouent avec grâces sur un fond grisâtre. Ces cailloux présentent une grande variété de desseins, et de nuances différentes. On peut choisir ; car les sables en sont couverts. Je n'ai vu au Caire qu'un Juif qui eut l'art de les travailler, et d'en composer des boîtes ou des manches de couteaux ; aussi se faisoit-il payer très-cher. Les monticules qui terminent ces plaines sont remplis d'huitres et de coquillages pétrifiés.

En quittant *Achantus*, et marchant vers le sud, on traverse une vaste campagne dont les lieux bas sont arrosés par de petits ruisseaux qui les fertilissent dans cette saison. Ces vallons sont actuellement couverts de bled, de dourra et de verdure. Au bout de quelques mois, le Nil qui les aura quittés n'y laissera qu'un désert. Le village de Tamieh, où passe

un canal, est situé à l'extrémité de cette plaine.

Nous entrons, Monsieur, dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui *le Faïoum*, c'étoit le pays des merveilles. Il renfermoit le labyrinthe et ses douze palais, le lac Mœris et ses pyramides. Je vous dirai ce qu'en rapportent les anciens, et en vous offrant une description exacte de l'état actuel des lieux des monumens encore subsistans, des ruines qu'on y trouve, vous jugerez vous-même de ce qu'ils ont dû être.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE II.

A. M. L. M.

Description des monumens de la province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Au grand Caire.

Je vous ai dit, Monsieur, que cette province renfermoit les restes du lac Mœris, et les débris du labyrinthe. L'Egypte ne possède point de monumens qui ayent excité de plus grands débats parmi les savans. L'étendue de l'un, la situation de l'autre, ont tour à tour été contestées. Pour concilier tous les partis, des géographes ont créé deux labyrinthes (1). D'autres écrivains ont donné au lac Mœris une circonférence immense (2); d'autres enfin

(1) Danville, Mémoires sur l'Egypte.

(2) Rollin, histoire ancienne. Bossuet, discours sur l'Histoire universelle.

le reléguant, au pays des fables (1) ont déployé le charme de leur esprit pour répandre le ridicule sur la crédulité des historiens. Ces contradictions ont épaissi le nuage de l'incertitude, et la vérité est demeurée au fond du puits. Tâchons de l'en tirer, en expliquant les passages des anciens, que l'on a quelquefois mal interprétés, en suivant pas à pas Strabon, qui a décrit avec exactitude, des lieux qu'il a visités en homme éclairé, et surtout en rapportant fidèlement ce qui reste encore des monumens dont il parle (2). *Lorsqu'on quitte Achantus*, dit ce sage historien, *on laisse du côté de l'Arabie Aphroditopolis* (3) *où l'on nourrit un bœuf blanc consacré par la religion.* Le bourg d'*Atfih*, au rapport des plus savans géographes (4), occupe l'emplacement de la ville de Venus. *De l'autre côté du Nil, est la préfecture d'Héraclée, située dans une grande île.* Les deux canaux tirés du fleuve au lac, l'un

(1) Voltaire.

(2) Strabon, liv. 17.

(3) La ville de Venus.

(4) Voyez Ptolemée, l. 4. Danville, mémoires sur l'Egypte; et Pokoke, voyage d'Orient.

passant près de *Tamieh*, l'autre partant du village de *Bouch* forment cette île, et les ruines remarquables qu'on trouve près de *Baïamout*, semblent indiquer la position d'Héraclée (1), capitale de cette province. On y voit deux pyramides délabrées qui n'ont plus que quelques assises de pierres. Strabon continue : *près d'Héraclée coule un canal, qui, se divisant en deux branches, renferme une petite île. Il traverse la préfecture d'Arsinoé, la plus belle et la plus riche de l'Egypte.* Suivez, Monsieur, cet ancien géographe sur la carte, et vous verrez que ces lieux ont peu changé, et qu'il nous conduit droit à *Faïoum*, la capitale de toute cette contrée. Cette ville est moderne ; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombres font reconnoître les vestiges d'Arsinoé (2). Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, et les sassent pour y trouver des cachets et des médailles. On rencontre à quelque dis-

(1) On la nommoit la grande Héraclée, pour la distinguer d'une autre ville d'Hercule, qui étoit située dans la basse Egypte, à peu de distance de Canope.

(2) Cette ville se nommoit anciennement Crocodilopolis, parce qu'on y nourrissoit des crocodiles sacrés. Les Grecs devenus maîtres de l'Egypte, l'appellèrent Arsinoé.

tance, un obélisque posé sur son piédestal. C'est le seul monument qui ait bravé les injures du temps, et les ravages des Barbares. Il a vingt-deux pieds de circuit à la base, et environ cinquante d'élévation. Ses faces sont chargés d'hiérogliphes, divisés en colonnes, et effacés en plusieurs endroits. Les angles sont écornés, et le beau morceau de granit qui le compose est dégradé jusques vers le milieu de sa hauteur. Strabon nous abandonne ici pour décrire le lac Mœris peu distant d'Arsinoé, et le labyrinthe bâti sur ses bords. Il n'en marque pas précisément la place; mais Hérodote (1) et Ptolémée la déterminent avec justesse en la fixant du côté de la Lybie, sur le rivage du lac. Continuons donc notre route.

Le voyageur en quittant *Faïoum*, et marchant vers l'occident, traverse le grand canal nommé *Bahr Iouseph*, le fleuve de Joseph. Le village de *Nesle* qu'il laisse à gauche, ne lui offre aucunes traces d'antiquité. Après deux heures de marche vers le nord-ouest, il entre dans une plaine sabloneuse, où règne la stérilité. Bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue.

(1) Hérodote, liv. second. Ptolemée, liv. 4.

Le premier amas est appellé par les Arabes *balad Caroun*, le bourg de Caron ; le second *casr Caroun*, le palais de Caron (1). Tout l'espace qui les sépare est parsemé d'énormes pierres. Les débris les plus remarquables sont aux extrémités. Au milieu des décombres de *casr Caroun* s'élève un grand bâtiment, dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes. Un portique à moitié démoli règne à l'entour. On reconnoît des escaliers par où l'on montoit à divers appartemens ; et d'autres par où l'on descendoit dans des souterrains. Ce qui fixe sur-tout l'attention, sont plusieurs cellules basses, étroites et très-longues, qui ne paroissent avoir eu d'autres destination, que de contenir les corps des crocodiles sacrés, que l'on y apportoit de

(1) Les historiens Arabes nous peignent *Caroun* comme un homme très-puissant. Ils disent qu'il pouvoit charger plusieurs chameaux des clefs qui ouvroient les appartemens nombreux où il renfermoit ses trésors. Cette assertion unanime nous laisse entrevoir une vérité. Peut-être qu'en Egypte le nom de Caron étoit une dignité dont on décoroit le batelier qui passoit les corps des Pharaons à travers le lac Mœris, pour les déposer dans les caveaux du labyrinthe dont il étoit le gardien. Sans doute que celui qui faisoit le même office sur le lac de Memphis, par rapport aux habitans de cette ville, avoit le même titre. Si cette conjecture est vraie, on verra pourquoi les Grecs donnèrent le nom de Caron aux bateliers des enfers, et pourquoi les Arabes appellent ces ruines, le palais de Caroun.

Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissoient, et où le peuple les honoroit d'un culte particulier. Ces débris placés vers la Lybie, à une lieue de *Birket Caroun*, autrefois le lac Mœris, ne peuvent convenir qu'au labyrinthe, car les anciens (1) lui assignent cette position, et ne marquent aucune ville de ce côté. Puisque nous marchons sur les sables qui couvrent en partie ce monument fameux, lisons-en la description dans Hérodote, afin de nous en former une juste idée.

« (2) Les douze Rois élus par les Egyptiens,
» construisirent le labyrinthe sur le rivage du
» lac Mœris, du côté de la ville des Crocodiles.
» Cet édifice m'a paru encore au-dessus de ce
» qu'en publie la renommée. Si l'on fait atten-
» tion à la construction des murs, à la nature
» du travail, il sera impossible d'apprécier les
» frais immenses que ce bâtiment a dû coûter.
» Le temple d'Éphèse est une des merveilles
» du monde; les pyramides élevées dans l'île

(1) Voyez Strabon, liv. 17. Hérodote, liv. second. Ptolemée, liv. 4. Tous ces auteurs s'accordent à placer le labyrinthe au-dela de la ville d'*Arsinoé* du côté de la Lybie, et sur le rivage du lac Mœris. C'est exactement la situation où l'on trouve les ruines que je viens de décrire.

(2) Hérodote, liv. second.

» de Samos, ne le cèdent en grandeur à au-
» cun des ouvrages de la Grèce : cependant
» ces monumens, quelle qu'en soit la magnifi-
» cence, ne peuvent être comparés au laby-
» rinthe (1). Un toît d'une vaste étendue en
» couvre les douze palais. On y entre par douze
» portes, dont six regardent le nord, et six le
» midi. Une muraille épaisse les enferme d'un
» long circuit. L'édifice entier est composé de
» deux étages, l'un supérieur, l'autre souter-
» rain, et chacun contient quinze cents appar-
» temens. J'ai visité le premier, et je raconte
» ce que j'ai vu. Quant au second, les gardiens
» n'ont pas voulu me permettre d'y descendre,
» disant qu'on y conservoit les corps des Rois
» qui l'avoient bâti, et ceux des crocodiles sa-
» crés; ainsi, je ne sais que ce qu'ils m'en ont ap-
» pris. L'industrie humaine a déployé toutes
» ses ressources dans la distribution de l'étage
» supérieur. Les portiques, les allées qui con-
» duisent des salles dans les chambres, des
» chambres dans les cabinets, des cabinets sur
» les terrasses, des terrasses dans d'autres appar-
» temens, forment des détours si nombreux,

(1) Rappelez-vous, Monsieur, que c'est un Grec qui parle, et qui lit son histoire devant les juges les plus éclairés de son temps à l'assemblée des jeux olympiques, où il fut couronné.

» se replient en tant de manières différentes, » que je ne pouvois me lasser d'admirer l'art » qui en a dirigé la structure. Les murs, les » toîts, tout est de pierre. On y voit ça et là » diverses figures artistement sculptées. Les » salles sont entourées de superbes colonnes, » la plûpart de marbre blanc. Une pyramide » dont chaque face a deux cent cinquante » pieds de largeur, et par laquelle on descend » dans les souterrains, termine le labyrinte ».

Telle est la description d'Hérodote. Quoique celle de Strabon (1) qui visita plusieurs siècles après lui le même monument, ne s'accorde pas dans tous les points, cependant elle en est la confirmation. Il décrit comme Hérodote les allées tortueuses, les routes variées dont l'art avoit tellement ménagé les dédales, que sans guide il étoit impossible d'entrer dans un seul des palais, ou d'en sortir quand on y étoit entré. Il dit que de magnifiques colonnes entouroient les principaux appartemens, que les murs étoient construits de quartiers de rocher, et que du haut du toît on appercevoit une plateforme immense qui sembloit une plaine de pierres, et dont l'aspect étonnoit l'imagination. Il est vrai que Strabon prétend que le labyrinthe

(1) Strabon, liv. 17.

étoit composé de vingt-sept palais, où les préfectures de l'Egypte se rassembloient à certaine époque pour traiter des affaires les plus importantes de l'état et de la religion; mais on peut croire que les douze, dont parle Hérodote, furent dans la suite divisés en vingt-sept parties, ou bien que dans l'intervalle de plusieurs siècles, qui sépare ces deux historiens, on agrandit encore cet édifice.

Diodore de Sicile, Pline et Pomponius Mela, ont décrit le labyrinthe sans l'avoir vu. Ils se sont bornés à copier et à broder le récit des deux premiers auteurs; ainsi ils n'apprennent rien de nouveau. Le fondateur de cet édifice est inconnu. Chaque écrivain (1) en nomme

(1) Hérodote dit que le labyrinthe fut bâti par les douze princes qui gouvernoient l'Egypte, lorsque Psammétique, l'un d'entre eux, s'empara de la souveraine puissance.

Strabon en attribue la construction au Pharaon *Imandès*, et prétend que son corps repose dans la pyramide qui en termine l'enceinte.

Pline veut qu'il ait été construit par Petesuc ou Tithoé; mais comme il cite ensuite plusieurs autorités contraires, ces diverses opinions ne font qu'augmenter l'incertitude.

Diodore de Sicile pense que le labyrinthe est l'ouvrage et le tombeau du Pharaon Mendès.

Pomponius Mela l'attribue à Psammétique.

un ou plusieurs, et presque tous différens. Cette variété d'opinions annonce que ce ne fut point l'ouvrage d'un seul, mais de plusieurs Rois.

Ce monument, que Pline regarde comme le plus étonnant que le génie humain ait produit, ne subsiste plus que dans les ruines de *Balad Caroun* et de *Casr Caroun*. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Egypte les sciences qu'elle en a reçues, on enlevera les sables et les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du labyrinthe, et qu'on en retirera des antiquités précieuses. Qui sait si les découvertes des savans n'étoient pas gardées dans cet asyle impénétrable au peuple et aux étrangers? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont tiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens instructifs pour les arts et l'histoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cents appartemens, qui pouvoient être le dépôt des archives de l'Egypte, puisque toutes les préfectures s'y rassembloient pour traiter des affaires les plus importantes de l'état et de la religion? C'est trop m'arrêter sur des conjectures. Il vous tarde sans doute, de connoître le lac Mœris, dont on découvre d'ici les restes encore assez grands pour fixer votre attention.

Hérodote (1) et Strabon (2) désignent le terrain qu'il occupoit en fixant le labyrinthe sur ses bords, et en marquant les villes qui l'entourent, telles que Achantus au midi, Aphroditopolis vers l'orient, et Arsinoé au nord. Diodore de Sicile (3) et Pline (4) confirment ces autorités, en le plaçant à vingt-quatre lieues de Memphis, entre la province de ce nom, et celle d'Arsinoé. Cette unanimité de sentimens donne à la vérité tout le degré de certitude que l'on peut desirer. Cependant si ce lac avoit entièrement disparu ainsi que le Mareotis, on pourroit encore former des doutes; mais dans l'emplacement marqué par ces historiens, on voit, de nos jours, un lac connu sous le nom de *Birket Caroun*, qui a plus de cinquante lieues de circuit. On ne peut donc, sans se refuser à l'évidence, s'empêcher d'y reconnoître les restes de celui de Mœris. Examinons ce qu'en disent les anciens. En pesant avec une attention scrupuleuse leurs témoi-

(1) Hérodote, livre second.

(2) Strabon, liv. 17.

(3) Diodore de Sicile, livre premier.

(4) Pline, livre 5.

gnages, peut-être parviendrons-nous à éclaircir un point de topographie, couvert d'épaisses ténèbres.

« Le labyrinthe, dit Hérodote, tel que je » viens de le peindre, est encore moins sur» prenant que le Mœris. Ce lac a de circon» férence 3600 stades ou 60 schènes, qui font » la mesure de la base maritime de l'Egypte, » (soixante-qûinze lieues (1). Il s'étend du

(2) Hérodote a fixé la valeur du schène dans la basse Egypte a quatre milles, ou une lieue un quart. Ainsi les 60 schènes font 75 lieues. Strabon et Diodore de Sicile qui ont employé d'autres mesures pour évaluer la même étendue de pays, s'accordent cependant avec Hérodote. Donc la base de l'Egypte reste déterminée à 75 lieues, et puisqu'elle égale la circonférence du lac Mœris, ce lac n'a de tour que 75 lieues. Je me vois forcé d'entrer dans ces détails, parce que ce passage a produit beaucoup d'erreurs. La plûpart des écrivains ne faisant attention qu'au premier membre de la phrase d'Hérodote, dans lequel il fixe l'étendue du lac à 3600 stades, et laissant à chaque stade sa valeur ordinaire d'environ 100 toises, ont donné au lac Mœris 150 et 180 lieues de circuit. Mais quiconque réfléchira sur ce passage, verra que la mesure des 3600 stades y est déterminée par 60 schènes, autrement 75 lieues, et que par conséquent l'auteur s'est servi de stades de 50 toises. J'ignore si l'on a fait cette remarque avant moi, mais je sais bien que de ce passage mal interprété, sont nés tous les débats des modernes. M. de Voltaire a combattu avec l'arme de la plaisanterie, l'existence d'un lac de 180 lieues plus grand, a-t-il dit, que l'Egypte. M. Rollin, et surtout Bossuet, l'ont soutenue avec chaleur. Plusieurs en ont restraint l'étendue, et

» nord au sud (1), et a trois cents pieds dans
» sa plus grande profondeur. Deux pyramides
» construites dans une île située vers le milieu,
» s'abaissent de trois cents pieds sous les eaux,
» et s'élèvent au-dessus d'une pareille hauteur,
» ce qui prouve qu'il a été creusé de main
» d'homme. Chacune d'elles porte au sommet
» une statue colossale assise sur un trône. Leur
» élévation totale prise de la base, est d'une
» stade de six cents pieds (2). Le lac Mœris
» occupe un terrain extrêmement aride, et
» dépourvu de sources. Il tire ses eaux du Nil
» qui y coule pendant six mois. Le reste de
» l'année il les rend au fleuve. Durant la pre-
» mière époque, la pêche produit chaque jour

---

l'ont bornée à une vingtaine de lieues. Enfin, M. Danville voulant concilier les partis, a créé dans sa carte d'Egypte un grand canal auquel il a donné le nom de lac Mœris. Mais il n'a pas été plus heureux, puisque la forme et la situation de ce prétendu Mœris sont absolument contraires aux autorités les plus respectables de l'histoire.

(1) Aujourd'hui sa plus grande dimension est de l'orient à l'occident, mais autrefois il pouvoit se prolonger depuis Arsinoé jusqu'au canal de décharge.

(2) Dans ces deux passages Hérodote emploie la mesure des stades; mais comme il l'avoit réduite d'abord à 50 toises, et qu'ensuite il lui rend toute son étendue, il a soin de prévenir que c'est une stade de 600 pieds,

au

» au trésor royal un talent d'argent, et vingt » mines seulement, pendant la seconde. Suivant les naturels du pays, on a percé un ca- » nal (1) à travers la montagne, dont la chaîne » prolongée domine Memphis. C'est une dé- » charge par laquelle les eaux surabondantes » sont versées dans les sables de la Libye, du » côté du couchant. Je demandai ce qu'étoit » devenue la terre tirée du lac; on m'assura » qu'on l'avoit transportée dans le fleuve, et » que le courant l'avoit charriée à la mer ».

Joignons le rapport de Strabon à celui d'Hérodote; ils s'éclairciront mutuellement (2). » La province d'Arsinoé renferme le lac mer- » veilleux de Mœris. Il ressemble à la mer » par son étendue, sa couleur et ses riva- » ges. Aussi profond que vaste, il reçoit au » commencement de l'inondation, les eaux » qui couvriroient les moissons et les habita- » tions des hommes : un large canal les y » conduit. Lorsque le Nil baisse, elles y re- » tournent par deux autres canaux (ceux de » *Tamieh* et de *Bouch*), qui, ainsi que le pre-

(1) J'ai marqué dans la carte qui est à la tête de ce volume, la situation de ce canal.

(2) Strabon, l. 17.

» mier, servent à l'arrosement des campagnes :
» tout cela se fait naturellement. On a cons-
» truit à la tête des canaux des écluses, que
» l'on ouvre à volonté, soit pour introduire,
» soit pour faire écouler les eaux (1) ».

Si ce passage ne fixe point l'étendue du lac, il annonce au moins qu'elle étoit considérable, et qu'on ne pouvoit le déterminer à la simple vue. Diodore de Sicile s'en est rapporté au sentiment d'Hérodote, qui donne au lac de Mœris trois mille six cents stades, c'est-à-dire, soixante-quinze lieues de circuit. Pline en évalue la circonférence à deux cent cinquante mille pas, qui font près de quatre-vingts lieues. Voilà donc, Monsieur, l'antiquité d'accord sur un point qui a fait naître tant de discussions parmi les modernes, sans qu'aucun d'eux ait pu établir son opinion sur une base solide, et réunir tous les suffra-

(1) Diodore de Sicile prétend qu'il en coûtoit 50 talens, c'est-à-dire, 150,000 liv, pour ouvrir ces écluses. Il n'est pas aisé de découvrir ce qui a pu lui faire adopter cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérodote et Strabon qui ont été sur les lieux, qui les ont examinés avec attention, n'en parlent point. Pline et Pomponius Mela qui rapportent ce qu'ont écrit les anciens au sujet du lac Mœris, et qui n'auroient pas oublié un fait si extraordinaire, n'en font aucune mention. Tant d'invraisemblance, jointe au silence des historiens, démontre la fausseté de cette assertion.

ges. Aujourd'hui ce lac n'a plus qu'environ cinquante lieues de tour ; mais cette diminution ne prouve pas qu'Hérodote et Pline se soient trompés dans leurs calculs. Après les révolutions, qui depuis deux mille ans ont bouleversé l'Egypte, il eut pu éprouver de plus grands changemens.

Fixez, Monsieur, vos regards sur la carte de ce pays, vous verrez que la chaîne de montagnes qui suit la gauche du Nil a très-peu de distance, depuis les cataractes jusqu'au *faïoum*, s'écarte tout-à-coup du côté de la Libye, puis revenant vers l'est, forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrain étoit autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux arrêtées par des dunes et des rochers, ne pouvoient y pénétrer. Un Pharaon nommé Mœris, connoissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfanté, et eut la gloire de l'exécuter. Il résolut de changer ce désert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé et creusé le sol en plusieurs endroits, il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand

canal, qui subsiste encore aujourd'hui en son entier, est connu sous le nom de *Bahr Iouseph*, le fleuve de Joseph.

Il s'ouvre près de *Tarout Eccherif*, et aboutit à *Birket Caroun*. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses ; car dans plusieurs endroits, il est taillé dans le rocher. Ce n'étoit pas assez d'avoir débarrassé l'Egypte de l'excédent de l'inondation, qui dans ces temps reculés, séjournoit trop long-temps sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, et causoit la stérilité ; il falloit encore rendre ces eaux utiles à l'agriculture. Ce grand Prince y parvint, en faisant tirer deux autres canaux du lac au fleuve. On avoit pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermoit pendant la crue du Nil : alors les eaux portées par le canal de Joseph, s'amonceloient dans la vaste enceinte du lac Mœris entouré de digues et de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baissoit, on ouvroit ces écluses, et une surface d'eau d'environ quatre-vingts lieues de circonférence, et de trente pieds (1) plus

(1) Le canal de Joseph ayant sa source dans la Thébaïde, portoit au lac Mœris les eaux du Nil dès le commencement de sa crue. Comme elles y étoient continuellement retenues,

élevée que le niveau ordinaire du fleuve formoit une seconde inondation que l'on dirigeoit à volonté. Une partie retournoit au Nil, et servoit à la navigation. L'autre partie divisée en ruisseaux innombrables, arrosoit les campagnes, et répandoit la fécondité jusque sur les collines sabloneuses. Cet ouvrage, le plus grand et le plus utile que l'on ait fait sur la terre, réunissoit tous les avantages. Il suppléoit aux années d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieuses qui auroient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étoient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation. Il en recevoit le superflu nuisible qui auroit empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avoit opposées, et ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avoit percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on versoit dans les sables de la Libye les eaux surabondantes. Voilà, Monsieur, un des travaux les plus glorieux, dont l'histoire

---

d'un côté par les montagnes, de l'autre par des digues et des écluses placées sur les canaux de *Bouch* et de *Tamieh*, elles s'y élevoient à la hauteur de l'inondation, c'est-à-dire, d'environ trente pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

des nations ait jamais fait mention. Il n'est pas étonnant que l'antiquité l'ait mis au-dessus des pyramides et du labyrinthe. Il réunissoit à la grandeur de l'entreprise, la félicité des peuples. Aussi les Egyptiens qui abhorroient les Pharaons, qui les forcèrent à creuser les montagnes pour se bâtir de superbes tombeaux, bénissoient la mémoire de Mœris, et son nom est resté à la postérité.

Aujourd'hui ce lac a perdu presque tous ses avantages. Depuis près de douze cents ans que l'Egypte est tombée au pouvoir de peuples barbares, ils ont détruit ou laissé périr la plûpart de ses monumens. Le Maréotis est desséché, le canal d'Alexandrie a cessé d'être navigable, et le Mœris n'a plus que cinquante lieues de circuit. Si l'on creusoit le canal de Joseph, où la vase s'est amoncelée à une grande hauteur, si l'on rétablissoit les anciennes digues, et les écluses des canaux de *Tamieh* et de *Bouch*, le lac Mœris serviroit encore aux mêmes usages. Il préviendroit les dégats des crues trop grandes, et suppléeroit à celles qui sont trop foibles. On le verroit comme autrefois se prolonger depuis Nesle et Arsinoé jusqu'aux monts Libyens, et présenter aux regards du voyageur surpris, une mer faite de main d'homme.

La profondeur de trois cents pieds que les historiens lui attribuent, doit être exagérée, mais beaucoup moins qu'on ne pense. Le fond qu'il occupe est un bassin formé par les montagnes. Il est très-bas, puisque le Nil y coule même par le canal de *Tamieh* (1). Enfin quoique la vase l'ait comblé peu-à-peu depuis bien des siécles, il a encore une grande profondeur. Si toutes ces raisons ne nous portent pas à adopter le sentiment des anciens, au moins nous forcent-elles de suspendre notre jugement, et d'examiner les lieux et les temps, avant de reléguer leurs récits au pays des chimères.

Les pyramides que décrit Hérodote ne subsistent plus. Il paroît même que sous l'empire d'Auguste elles étoient détruites, puisque Strabon n'en parle point. De nos jours, on remarque, au nord de *Birket Caron*, un cap avancé, qui, sans doute, étoit autrefois une île. Un rocher, couvert de débris, le termine. Voilà peut-être la base de ces mausolées, qui

(1) Le contraire arrivoit autrefois. Comme le lac Mœris recevoit des eaux plus abondantes par le canal de Joseph, qui étoit plus profond, et qu'il les conservoit par le moyen des écluses, il les rendoit ensuite au Nil, lorsqu'il étoit bas, par les canaux de *Tamieh* et de *Bouch*.

portoient au sommet deux statues colossales assises sur des trônes, et qui, dominant sur l'étendue des eaux, devoient former un coup-d'œil unique dans la nature. Je ne vous donne point ces conjectures pour des réalités; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit pas plus difficile de construire des pyramides sur une île au milieu du lac Mœris, que d'élever celles qui sont auprès de Gizé. Je m'arrête, et je crains bien d'être entré dans des détails déjà trop longs, mais absolument nécessaires, lorsque parmi tant de contradictions, on cherche la vérité, et qu'on desire la montrer à ceux qui, comme vous, Monsieur, l'aiment avec passion.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

A. M. L. M.

Détails sur la culture et les habitans du Faïoum.

Au grand Caire.

LA lettre précédente, Monsieur, n'offre à votre esprit que des discussions, et à vos regards que des ruines. C'est à quoi doit s'attendre celui qui veut déchirer le voile, dont le temps a couvert des monumens de trois mille ans. Pour vous dédommager, je vais vous présenter l'état actuel de la culture du *Faïoum*. J'espère que ce sujet nous fournira des tableaux moins arides. Les approches de l'hyver forment ici la saison riante de l'année. L'haleine des vents, ordinairement douce et parfumée comme en France aux beaux jours du printemps, a quelque chose encore de plus flatteur, de plus suave, de plus odorant : les eaux coulent à

pleines rives dans les canaux, et la terre se couvre de légumes, d'herbes et de moissons. On est par-tout environné des images de la belle nature. Cette province est encore une des plus riches et des plus fécondes de l'Egypte. Voici ce qu'en disoit Strabon, dix-huit siècles avant nous. (1) : « La province d'Arsinoé sur» passe toutes les autres par sa beauté, sa ri» chesse et la variété de ses productions. Seule » elle produit des olives dont le fruit est parfait, » et dont les Egyptiens feroient d'excellente » huile, s'ils n'y mettoient pas autant de né» gligence. On ne voit aucun de ces arbres » dans le reste de l'Egypte, si l'on en excepte » ceux que l'on cultive dans les jardins d'A» lexandrie; mais leur fruit ne sert point à » faire l'huile (2). Cette préfecture abonde en » vins, bleds, légumes et en semences de toute » espèce ». Si cet Historien revenoit dans le

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Depuis que le canal d'Alexandrie tarit pendant neuf mois de l'année, ces jardins ont disparu avec les arbres et les oliviers qu'on y rassembloit. J'en ai vu quelques-uns dans les vergers auprès de Rosette. Ils deviennent fort grands, et les olives qu'ils produisent sont plus grosses, plus charnues que celles de l'île de Crète et de Provence. Je suis persuadé qu'on en feroit de bonne huile.

Faïoum, il y trouveroit de grands changemens; il y verroit le labyrinthe détruit, des masures à la place des palais, des bourgades bâties de boue, aux lieux qu'occupoient des villes florissantes, les canaux presque comblés, et la mer de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue; mais il y reconnoîtroit les productions qu'il a décrites, et la même abondance par-tout où l'on peut conduire les eaux. Les Cophtes y cultivent encore l'olivier et la vigne que leurs péres avoient plantés. Ils recueillent d'excellent raisin, dont ils font un vin blanc d'un goût très-agréable (1). Toute la campagne est actuellement couverte de bleds, d'orge, de dourra ou millet d'inde, qui se succèdent sans interruption, pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Les concombres, et prés de vingt espèces de melons fondans, sucrés et trés-sains, tapissent les bords des ruisseaux. Des bouquets

(1) Du tems des Ptolemées et sous l'empire des Romains, les environs d'Alexandrie et la province Sébennitique, produisoient des vins très-renommés. Les Mahométans ont détruit ces excellens plans de vignes. Les seuls qu'ils aient épargnés sont dans la province du Faïoum. En général, tout le raisin qui croît dans les terrains sablonneux de l'Egypte, est d'un goût exquis.

d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le dattier, le figuier, le bananier, la casse et le nabe épineux, qui produit une petite poire d'un goût aigrelet, sont répandus çà et là dans la plaine. Parmi cette diversité d'arbres et des plantes, le voyageur rencontre, près des villages, des bois de rosiers. Dans les autres provinces, ce bel arbrisseau ne sert qu'à l'ornement des jardins. Ici, on le rassemble en massifs, et l'eau-rose, que l'on distille de sa fleur odorante, forme une branche précieuse de commerce. Le *Faïoum* en fournit toute l'Egypte. Il s'en fait une très-grande consommation. Dans les visites de cérémonie (1), on la répand à flots sur le visage et les mains des assistans. Au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, et leur toilette ne se fait point sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, et plus délicieux encore pour l'odorat. L'air des environs en est embeaumé; et dans ce climat chaud, sous ce beau ciel, on sent plus vivement encore la volupté de respirer les parfums de la rose, mêlés aux suaves émanations de la fleur d'Orange.

(1) L'eau-rose du *Faïoum* a une odeur très-suave qu'elle conserve long-temps. On vend la meilleure 4 liv. la bouteille.

Aux trésors d'un sol fertile, le *Faïoum* joint les avantages de la pêche. Les canaux et le grand lac sont remplis de poissons. On en prend une quantité prodigieuse que l'on consomme sur les lieux, et que l'on porte au marché des villes voisines. Il n'est pas plus cher qu'à Damiette. Avec un médin (1), un homme en a suffisamment pour se nourrir pendant un jour.

Quand l'hiver souffle la neige et le frimats sur les contrées septentrionales, des troupes innombrables d'oiseaux viennent hiverner sur le lac Mœris et les canaux du *Faïoum*. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, et d'un goût très-fin, des canards dont la chair est grasse et délicate, des sarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourures, et des pélicans remarquables par leur large bec en forme de spatule. Ces derniers, les rois des oiseaux aquatiques, naviguent en familles nombreuses sur la surface du lac Mœris, et la blancheur de leur plumage contraste agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conservé un reste de l'antique vénération que l'on avoit pour l'Ibis, la grue et la ci-

---

(1) Pièce de cuivre argenté, qui vaut cinq liards de notre monnoie.

gogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets, et ces oiseaux se confiant à la clémence des hommes, sont presque apprivoisés.

Qu'il seroit doux pour mon cœur d'avoir à vous peindre un peuple heureux au milieu de cette terre d'abondance! Mais hélas! l'anarchie d'un gouvernement monstrueux, ennemi de l'ordre et des loix, éteint le génie, et semblable à un vent pestilentiel, dépeuple les cités, et dévore les campagnes et leurs habitans. Des hommes, qui, sous un ciel pur, sur un sol fécond, auroient des mœurs douces et aimables, jouiroient des trésors de la nature prodigue et des bienfaits des arts, deviennent barbares, superstitieux et misérables sous le joug de vingt-quatre tyrans insatiables, qui s'engraissent de leur substance. L'agiculture languit, et chaque année les sables de la Libye lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles provinces d'Héraclée et d'Arsinoé, sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, si l'on considère seulement les terres labourables. En rétablissant les digues et les canaux, elles reprendroient leurs anciennes limites, et l'état florissant dont elles jouissoient. Car le climat, la terre, les eaux sont les mêmes. Les hommes seuls, et les loix ont changé.

Les villes des Crocodiles, d'Hercule, et

Ptolémaïs, qui leur servoient de port, sont remplacées par celle du *Faïoum*, qui du temps d'Abulfeda, avoit encore une certaine apparence. Voici ce qu'il en dit (1) : « *Faïoum*, capitale de la province de ce nom, possède des » bains publics, des marchés et des collèges » qui sont sous la discipline des (2) *Chafeites* » et des *Melchites*. Le canal de Joseph la divise en deux parties. Elle est environnée de » jardins ». De nos jours *Faïoum* n'a qu'une demi-lieue de circuit : elle est située sur la rive orientale du canal. Le reste est détruit. Les collèges ne subsistent plus. Les maisons bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumières. Le peuple qui les habite est pauvre et sans énergie. Tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, et à la distillation de l'eau-rose. Un Cachef gouverne cette ville au nom d'un Bey du grand Caire. Plusieurs Scheiks Arabes qui possèdent des terres aux environs, composent son conseil : ils se rendent au Divan deux ou trois fois par semaine, suivant l'invitation du gouverneur.

(1) Abulfeda, description de l'Egypte.

(2) Deux sectes Mahométanes.

Leur chef jouit d'une grande considération. L'harmonie ne sauroit régner long-temps parmi les membres de l'administration. Les guerres toujours renaissantes du grand Caire, influent sur la tranquillité des provinces. Le parti victorieux ôte les gouvernemens et les terres à leurs possesseurs. Les Arabes dépouillés s'unissent aux Bédouins, toujours prêts à favoriser les mécontens par l'appas du pillage. Ils descendent en torrens des montagnes, et portent la désolation dans les plaines. Les troupes indisciplinées qu'on envoie contre eux, n'y causent pas moins de désordres. Les laboureurs sont également pillés par leurs ennemis et leurs défenseurs. Si les Arabes sont repoussés, ils s'enfoncent dans les déserts, chargés de butin. Leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du soleil, et lorsqu'ils se sentent assez forts, ils reviennent causer de nouveaux ravages. Tel est le sort de l'Egypte. Tels sont les maux qu'entraîne le despotisme.

Permettez-moi, Monsieur, de finir cette lettre par un trait que rapporte Strabon, et qui prouve jusqu'à quel point, les soins que l'on prend des animaux les plus cruels, peuvent triompher de leur férocité. « La préfec» ture d'Arsinoé, dit-il, révère le crocodile et » le regarde comme sacré. Les Prêtres en con- servent

» servent un dans un lac particulier, et le
» nomment soucos (1). Ils le nourrissent avec
» du pain, de la chair et du vin, qu'il lui
» donnent en présence des étrangers, que ce
» spectacle ne manque point d'attirer. Notre
» hôte, un des personnages respectables qui
» nous montroit les choses sacrées, nous con-
» duisit après dîner au lac, portant avec lui de
» petits gâteaux, de la viande rôtie, et un vase
» rempli de vin. Le crocodile reposoit sur le
» rivage. Les prêtres s'approchèrent. Un d'eux
» lui ouvrit la gueule, un autre y introduisit
» les gâteaux, la chair et le vin. Après ce re-
» pas, le monstre descendit tranquillement dans
» l'eau, et nagea vers l'autre rive ».

Les Egyptiens honoroient le crocodile parce qu'il étoit consacré à Typhon, mauvais génie dont ils redoutoient la fureur. Ils croyoient pouvoir calmer son indignation, et détourner les calamités dont il les affligeoit, en honorant un animal qui étoit son image symbolique. L'empressement avec lequel les habitans des Célèbes recherchent aujourd'hui ce monstre,

(1) Ce mot est dérivé du grec. Il paroît que le nom Egyptien du crocodile étoit *Chemsah* que lui donne Hérodote, ou peut-être *Themsah*, comme l'appellent les Arabes.

le nom de *Sudera* (1) ou de frère qu'ils lui donnent, la nourriture qu'ils lui portent, doivent aussi avoir quelque fondement dans l'ancien culte de leur pays.

J'ai l'honneur d'être.

---

(1) Voyage de Cook. M. Bank rapporte des faits curieux sur la vénération des habitans des Célèbes pour le crocodile.

LETTRE IV.

A. M. L. M.

Voyage dans le désert, du côté de la Mer rouge.

Au Grand Caire.

CONTINUONS, Monsieur, notre route. En rentrant dans le Nil par le canal de *Bouch*, nous laissons derrière nous *Maïdoum*, où l'on remarque la pyramide la plus méridionale de l'Egypte, plusieurs îles avec des hameaux, et les ruines d'*Aphroditopolis*, qui étoit située sur la rive orientale dans l'emplacement d'*Atfih.*

Le canal que nous quittons versoit autrefois ses eaux dans le fleuve pendant six mois. Aujourd'hui il les porte toute l'année au lac Mœris, qui n'en reçoit plus une assez grande quantité par le canal de Joseph, à moitié comblé, pour les rendre au Nil.

Bouch n'offre rien de remarquable. Les

maisons y sont bâties de briques, et les toîts s'élèvent en forme de colombier. Les Egyptiens habitent le rez-de-chaussée, et les pigeons le premier étage. Cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loin, ces maisons ont quelque apparence. En y entrant, on reconnoît par-tout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues, la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient, s'en approche de très-près, et ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture. Cette bande de terre qui se prolonge au pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages entourés de bosquets, de moissons, de légumes et d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors, à la porte du désert.

En remontant, on rencontre à l'occident du Nil *Benisouef*. Cette ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées, les hauts minarets qu'on découvre à travers les sommets des arbres, offrent un coup-d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des masures de terre ou de brique, bâties sans élégance et sans goût. Toute l'industrie des habitans se borne à une manufacture de gros tapis, tout leur commerce, à la vente des productions de leur sol. *Benisouef* est la résidence d'un Bey,

qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte, lève à main armée des tributs arbitraires. Pendant plusieurs mois de l'année il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination. Lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs, et qu'il a arraché, soit par crainte, soit par violence, le fruit de leurs travaux, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. Je ne puis vous peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent sont entièrement composées de brigands, que des crimes ont banni de leur patrie. La pitié, tous les sentimens de la nature sont éteints dans leur cœur. Pour vous en donner une idée, je ne vous citerai qu'un seul trait, dont M. le Comte d'Antraigues, qui vient de quitter ce pays, a été témoin. Son bateau s'était arrêté près d'un village du Delta. Un des exacteurs entra dans la cabane d'une pauvre femme qui avoit plusieurs enfans, il la pressoit de payer la taxe imposée par le Bey. Elle lui représenta sa misère, et lui dit qu'elle ne possédoit qu'une natte et quelques vases de terre. Il chercha par-tout, et ayant trouvé un sac de riz, il se disposoit à l'emporter. Elle le conjura de le laisser en l'assurant que c'était toute sa subsistance. Voulez-vous donc faire mourir

de faim, moi, cet enfant que j'allaite, et toute ma famille? Le barbare, sans être ému de ces tendres paroles et des larmes qu'il faisoit répandre, prit le sac de riz. Alors la malheureuse mère livrée au désespoir, arracha le fils qu'elle pressoit contre son sein, et le lançant avec force, l'écrasa contre terre. Tiens, monstre, tu répondras de son sang. Après cette affreuse action ses larmes se séchèrent tout-à-coup, et elle demeura immobile comme une statue. Le soldat féroce s'en alla avec sa proie sans paroître attendri. Tel est le sort du peuple d'Egypte.

On voit en face de *Benisouef* le village de *Baïad*, habité en partie par des Cophtes. C'est d'ici qu'on se rend aux monastères de Saint Antoine et de Saint Paul, situés dans le mont Colzoum. Comme ces lieux sauvages méritent l'attention des naturalistes, je vais vous en offrir un tableau rapide. Il vous donnera quelques connoissances des déserts qui s'étendent entre le Nil et la mer Rouge.

A deux lieues au nord de *Baïad*, on entre dans une vallée étroite, formée par *Gebel Gebeï*, le mont de la citerne, et *Hajar Moussoum*, la pierre marquée. Cette gorge conduit à une plaine sabloneuse, appelée *El-bakara*, la vache. Le mont *Kaleil*, ou du

bien-aimé, la termine à l'orient. Elle a sept à huit lieues de largeur, et beaucoup plus du nord au midi. Cette étendue ne présente aux regards qu'un sable stérile. On rencontre seulement dans les enfoncemens des rochers, et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, du bois de scorpion, dont la racine tortueuse est renommée contre la piqure de cet insecte, et quelques autres plantes. Les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables où ils trouvent à peine quelques brins d'herbe. On y rencontre des cailloux de diverses couleurs, rouges, gris, noirs, bleus, et tous d'un grain extrêmement fin ; leur surface exposée à l'air est ondée et raboteuse : celle qui repose sur le sable est polie et brillante. Sans doute que le naturaliste attentif trouveroit dans les fentes des rochers, et le lit des torrents, des pierres précieuses, et sur-tout des émeraudes, autrefois communes en Egypte. Arrivé au pied du mont *Kaleil*, on apperçoit des sources d'eau saumâtre que la soif rend potable. Les bêtes féroces, les hommes mêmes n'en ont point d'autre pour se désaltérer. Un petit nombre

de dattiers les entoure. On voit au-dessus des grottes d'hermites que la ferveur des premiers siècles du christianisme avoit conduits dans cette solitude affreuse.

Après avoir gravi le mont *Kaleil*, on descend dans la plaine d'*Elaraba* ou des charriots. Elle n'est ni moins stérile, ni moins brûlante que la première. Des sables arides en couvrent la surface ; des rochers brûlés l'environnent ; quelques torrents d'hyver la traversent ; le soleil y dévore toutes les substances végétales ; mais en même-temps qu'il ôte la vie aux plantes et aux arbres, il mûrit dans les flancs des montagnes les pierres les plus rares. On voit vers le nord de cette plaine trois carrières de marbres, rouge, blanc, noir. Des blocs à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour annoncent les travaux des hommes.

C'étoit-là que les Pharaons faisoient tailler ces pierres dures et polies, dont ils formoient le revêtement et les canaux de leurs superbes mausolées. On les voituroit sur des chars jusqu'au Nil, et des radeaux les conduisoient au pied des pyramides (1). Au midi de ces

(1) Hérodote, Diodore de Sicile et Pline disent que les marbres qui servirent au revêtement des pyramides, et à la

carrières, on en trouve une autre de beau granit, où l'on a fait de grands travaux. Un réservoir d'eau creusé à peu de distance, servoit aux besoins des travailleurs ; plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auroient pu choisir un séjour plus sauvage, et où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsque l'on a franchi une partie du mont Kolzoum, on arrive au monastère de Saint Antoine : il n'a point de porte; on y entre par une fenêtre où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute et épaisse d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte. Un grand jardin où l'on cultive divers arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre les cellules des moines et une petite église où ils célèbrent l'office divin. Un canal qui reçoit les eaux des monta-

---

construction des canaux, furent tirés des montagnes d'Arabie. Mais comme toute la partie orientale de l'Egypte entre le Nil et la Mer rouge se nommoit l'Arabie, on a lieu de croire que les carrières dont nous parlons fournirent ces belles pierres. La plaine fut nommée *el Araba*, les charriots, à cause de la quantité de voitures qu'on employoit au transport de ces masses énormes.

gnes, les porte dans le monastère. Quoique un peu salées, elles servent aux besoins de la vie, et à la croissance des légumes et des fruits. Les religieux Cophtes qui l'habitent, s'y livrent aux pratiques d'une austère pénitence. Ils observent un jeûne continuel, et ne boivent de vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Une pâte assaisonnée avec l'huile de sésame, du poisson salé, du miel, et les productions de leur jardin composent leur nourriture. Le schisme a corrompu la pureté de leur doctrine, et leur entêtement pour les erreurs du monothélisme est extrême. Cependant ils croyent avoir un empire absolu sur les démons, les serpens et les bêtes féroces. Leur supérieur, lorsque le père Sicard alla les visiter, travailloit à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupoit à la recherche de l'or.

Ces religieux conservent une grande vénération pour la grotte de Saint Antoine; c'est un réduit obscur creusé dans la montagne, où ce père de la vie monastique vivoit comme dans un tombeau, environné des ombres et des déserts. Une pierre d'une lieue de diamètre, haute et escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint Paul. L'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de

la montagne, et il faut deux jours pour y arriver. Ce monastère construit sur le côté oriental du mont Colzoum, est pareillement habité par des religieux Cophtes, aussi misérables, aussi pieux et aussi ignorans que les premiers.

Assis au sommet de Colzoum, on a sous ses pieds la mer Rouge; on découvre dans le lointain l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est les monts fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. On contemple, autour de soi, les pays où sont nées les grandes religions qui ont tour-à-tour régné sur la terre. Celle des Egyptiens ne subsiste plus. La juive n'est point éteinte, malgré les opprobres d'un peuple réprouvé. La Chrétienne et la Mahométane fleurissent d'un bout à l'autre de l'univers. Combien les pays, les montagnes, la mer que je contemple de cette élévation, ont été féconds en merveilles! l'histoire des nations en est remplie, et les peuples barbares de ces contrées, en conservent encore la mémoire.

Descendons du mont Colzoum, et approchons nous de la mer Rouge. Ses rivages sont couverts de coquillages sans nombre, dont la

beauté, la forme, les couleurs, attirent tour-à-tour les regards. Au milieu de cette variété on est embarrassé du choix. Les plantes marines tapissent les rochers; les coraux remplissent les eaux; les uns sont blancs, d'autres rouges comme l'écarlate. Joignez à ces objets curieux, les marbres divers des montagnes, les mines précieuses qu'elles renferment, les plantes qui croisent le long des torrents, les cailloux rares dont les sables sont parsemés, et vous avouerez, Monsieur, que toutes ces richesses mériteroient bien l'attention d'un naturaliste. A la vérité il faut en acheter la connoissance par tant de fatigue et de périls, il faut être si long-temps exposé au pillage des Arabes et aux feux dévorans du soleil, que l'on ne doit pas être surpris, si aucun savant n'a encore osé parcourir ses déserts. Quittons-les, Monsieur, et retournons au Nil, dont les bords sont délicieux après un pareil voyage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE V.

A. M. L. M.

Route depuis Baïad *jusqu'à* Achmounain.

Au grand Caire.

LE vent du Nord qui souffle nous invite, Monsieur, à poursuivre notre voyage. Un des avantages de la situation de l'Egypte, est de jouir pendant plus de neuf mois, de ce vent salutaire. Outre qu'il y tempère l'excès des chaleurs, qu'il dissipe les vapeurs malfaisantes, qu'il porte dans l'Abyssinie les nuages dont la résolution en pluies, forme, chaque année, la croissance du Nil, il sert encore à faire remonter les bateaux contre la rapidité du courant. Profitons de son souffle favorable, et voguons vers la haute Thébaïde. Assis sur le pont de notre bateau, portés sur les eaux qui coulent à pleines rives, nous dominons sur les campagnes des environs, et à chaque instant, un nouveau spectacle se déploie devant nous.

Déjà les minarets de *Benisouef* se perdent dans l'horizon. D'autres villages s'offrent à nos regards. Ici, *Berangieh* se cache sous l'ombre des dattiers. Sur l'autre rive, *Abou Ennour* paroît au pied des montagnes. Plus loin, *Bébé*, où les Cophtes conservent les reliques de saint George, s'embellit de la richesse des moissons qui l'entourent, car il n'offre que des chaumières avec une petite mosquée. On voit à l'orient le commencement de *Gebal Etteir* (1), le mont des oiseaux. Il doit son nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de Pharaon et de cormorans qui s'y reposent pour se précipiter sur leur proie. Les tourterelles et les petits oiseaux peuplent les bois qui bordent le pied des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cignes et de cigognes, descendent le long des rivages, et couvrent le Nil pendant l'hiver. Les vols de pigeons obscurcissent les airs. Ils sont plus nombreux en Egypte, qu'en aucun autre pays de la terre. Les hameaux et les villes forment de vastes colombiers. On ramasse leur fiente avec grand soin, pour en fumer les melonières.

---

(1) Les oiseaux de proie sont très-nombreux et très-variés en Egypte, parce qu'on ne les tue point, et qu'ils y trouvent une nourriture abondante; les petits oiseaux y sont plus rares.

Le bourg de *Fechné*, nommé *Fenchi* du temps des Grecs, borde la rive occidentale. La grande île située vis-à-vis, élève au-dessus des flots sa tête verdoyante. Les légumes divers, les concombres, les melons excellens, la couvrent en partie. *Abou Girgé*, où les Cophtes ont un couvent, n'en est pas éloigné. *Scherouné* s'étend au pied du mont des oiseaux. Des Arabes indépendans habitent cette côte. Ils pillent les bateaux qu'ils peuvent surprendre, et lorsqu'on envoie des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déserts, dont ils connoissent les sources, et où les Turcs n'osent les poursuivre. Quand l'orage est passé, ils reviennent à main armée reprendre leurs possessions. Le voyageur doit toujours être sur ses gardes, marcher armé, faire sentinelle, tirer de temps en temps des coups de fusil pendant la nuit, et ne point laisser approcher un bateau du sien, autrement il court risque d'être volé et massacré.

Les yeux se détournent naturellement de la rive orientale bordée de roches stériles, pour se reposer sur les campagnes fécondes qui sont à l'occident. La terre y est cultivée jusqu'au bord du fleuve, L'île de *Sohra* contient un hameau dont la position est charmante. Il est placé parmi les arbres, au milieu des

moissons, de la verdure et des eaux. Quelles riantes habitations, un peuple policé, pourroit former dans ces îles du Nil ! Le curieux y rassembleroit les arbres de tous les climats chauds. Il y planteroit des bois d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de rosiers. Le jasmin d'Arabie, les arbrisseaux odorans, les magnolia de l'Amérique, y croîtroient à merveille. L'ananas parfumé, la banane, l'orange, les fruits les plus excellens le payeroient de ses soins. Entouré des arts et de la nature qu'il auroit embellie, il couleroit des jours heureux sous l'ombrage des bosquets enchantés. Ce ne sont, Monsieur, que des souhaits jettés dans le vague de l'avenir; mais laissez-moi la consolation de penser qu'ils se réaliseront un jour.

Nous arrivons au port de Minieh, ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée et commerçante. Un Cachef y fait sa résidence. On y a établi une douane, et les bateaux qui descendent du Saïd, sont obligés d'y aborder et de payer un droit, suivant les marchandises qu'ils apportent. On y trouve des colonnes renversées et des restes d'anciens édifices. On peut croire que ce sont les débris de (1) *Cynopolis*

(1) La ville des Chiens.

que Strabon et Ptolemée placent au-dessus de *Fenchi.* Les habitans de cette ville avoient une grande vénération pour le chien. Les prêtres en nourrissoient un, avec des mets sacrés, en l'honneur d'Anubis, compagnon et gardien d'Osiris (1). Strabon marque *Oxyrinchus* à quelque distance de Cynopolis, dans l'intérieur des terres. Des marbres épars, des monceaux de décombres placés à l'entour de *Behnese*, sur le canal de Joseph, déterminent la position de cette ville ancienne (2), où le poisson, nommé par les Grecs Oxyrinchus, étoit regardé comme sacré.

Cette longue plaine qui s'étend entre le Nil et *Bahr Iouseph*, est d'une grande beauté. Le bled, l'orge, le lin, les fèves semés dans des champs entourés de ruisseaux, y croissent abondamment. Le dourra, les cannes à sucre s'y élèvent à une grande hauteur. Toutes les plantes sont vigoureuses et remplies de suc; tous les arbres sont chargés de fruits. Le tableau de l'abondance y recrée sans cesse la

(1) Strabon, l. 17.

(2) M. Pokoke marque Oxyrinchus dans le lieu qu'occupe *Girgé*. Cette position ne me paroît pas exacte, puisque Strabon dit positivement qu'*Oxyrinchus* n'étoit pas sur le bord du Nil, mais dans l'intérieur des terres.

vue, mais il est défiguré par l'aspect du laboureur couvert de haillons, et de huttes de terre où il s'enferme tristement, après avoir arrosé de sueurs la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui. Il est donc bien vrai que les lois sages font plus pour le bonheur des peuples, que tous les trésors de la nature.

Le village de Gerabié, est placé en face de *Minieh*. On voit plus haut le bourg de *Saouadi*. C'est ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuses par l'austérité des Anachorètes qui s'y retirèrent dans les premiers siècles de l'église. Elles s'étendent l'espace de vingt lieues, jusques vis-à-vis *Manfelout*. Ce sont des carrières creusées par les Egyptiens, et les hiéroglyphes qu'on y remarque mettent le sceau à leur antiquité.

Une forêt de dattiers commence au-dessus de *Saouadi*, et descend jusqu'au bord du fleuve. L'île de *Sohra* n'en est pas éloignée. Les villages se suivent à peu de distance. Leur continuité, la variété de leur aspect, le nombre de leurs habitans, rendent les paysages très-vivans et très-diversifiés. On distingue près de *Rodda*, l'ouverture de l'une des branches de *Bahr Iouseph* : l'autre se voit plus haut au village de *Tarout Eccherif*. M. Norden n'a marqué que la première, et

le Père Sicard que la seconde ; l'une et l'autre subsistent.

En descendant le canal de *Rodda*, dont les rives sont charmantes, on entre dans le grand lit de *Bahr Iouseph* sur le bord duquel se trouve le village d'*Abousir*. A une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne, des débris de laquelle le bourg de *Babain* s'est enrichi. A quelque distance delà un monument curieux fixe les regards. C'est un rocher uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre et de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil. Cet astre y est sculpté en demi-relief. A droite, deux prêtres coëffés de bonnets pointus lèvent vers lui leurs bras, et touchent des doigts l'extrémité des rayons. Derrière eux des enfans coëffés de la même manière tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois buchers soutenus par sept vases avec des anses, et placés au-dessous du soleil, portent au sommet des agneaux égorgés. A gauche on reconnoît deux jeunes filles attachées seulement à la pierre par les pieds et le dos. Les Arabes leur ont abattu la tête et les ont défigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes composent sans

doute l'histoire de ce sacrifice que je crois offert à Jupiter Ammon, divinité symbolique, par laquelle les anciens Egyptiens désignoient le soleil entrant dans le signe du bélier. Cet animal lui étoit consacré, et on célébroit dans cette circonstance, le commencement de l'année astronomique, et le renouvellement de la lumière. Ce monument taillé dans une pierre dure doit passer à la dernière postérité.

Proche de *Babain* est *Touna* (1). On suit entre ce village et celui d'Abousir les débris d'un ancien aqueduc de brique, qui portoit les eaux au pied des montagnes. En cotoyant les bords de *Bahr Iouseph*, on arrive à *Tarout Eccherif*, où ce grand canal a sa principale ouverture. *Melaoui* en est éloigné de trois lieues vers le Nord. C'est une jolie ville située dans une plaine fertile. Il s'y tient un marché considérable. Toutes les denrées s'y trouvent en abondance et à très-bas prix. *Melaoui* et plusieurs villages qui l'entourent, composent une petite principauté qui a été donnée autrefois à la Mecque. *L'Emir Hajj*, où le prince de la caravane a le droit d'y

(1) Cette ville est celle que Strabon appelle *Tanis* la supérieure, et près de laquelle il marque le cours du grand canal. Elle possède les restes d'un temple du soleil.

envoyer un *Sardar* (1) pour la gouverner. Celui-ci fait passer au grand Caire, les tributs considérables en grains qu'il tire des habitans, et l'*Hemir Hajj* les porte au Chérif de la Mecque.

Le village d'*Achmounain*, à quatre milles au nord de *Melaoui*, est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède. Parmi les monceaux de décombres qui l'environnent, on admire un portique superbe que le temps n'a point endommagé. Il a cent pieds de long, vingt-cinq de large, et est soutenu par douze colonnes qui, pour chapiteau, n'ont qu'un simple cordon. Chacune d'elles est composée de trois blocs de granit, qui forment ensemble 60 pieds d'élévation, sur 24 de circonférence. Le bloc qui repose sur la base est simplement arrondi, et chargé d'hiéroglyphes, dont la ligne commence par une pyramide. Les deux autres sont cannelés. Les colonnes sont espacées de dix pieds, excepté les deux du milieu qui servant d'entrée, laissent entr'elles une intervalle de quinze pieds. Dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. Elles sont surmontées d'un double rang. Les

(1) *Sardar* signifie gouverneur et général d'armée, celui qui est revêtu de ce titre réunit le pouvoir civil et militaire.

deux du milieu qui s'élèvent en forme de fronton, surpassent les autres par leur grandeur et leur épaisseur. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers que l'art des hommes a pu élever à soixante pieds de haut. La frise qui règne à l'entour, est chargée d'hiéroglyphes bien sculptés. On y voit des figures d'oiseaux, d'insectes, des hommes assis auxquels d'autres semblent présenter des offrandes, et diverses sortes d'animaux. C'est probablement l'histoire du temps, du lieu, et du dieu en l'honneur duquel on éleva ce monument. Le portique étoit peint en rouge et en bleu. Ces couleurs sont effacées en plusieurs endroits ; mais le dessous de l'architrave qui entoure la colonnade, a conservé une couleur d'or d'une vivacité surprenante. Il en est de même du plafond, où les étoiles d'or brillent sur un ciel d'azur d'un éclat éblouissant. Ce monument construit avant la conquête des Perses, n'a point l'élégance ni la pureté de l'architecture grecque ; mais sa solidité qui paroît indestructible, sa simplicité imposante, et sa majesté forcent à l'admiration. Que doit-on penser du temple ou du palais dont il annonçoit l'entrée? Je vous avouerai, Monsieur, que l'on est bien surpris de trouver au milieu des chaumières turques et arabes,

des édifices qui semblent l'ouvrage des génies. Leur vétusté ajoute encore à leur prix. Echappés aux ravages des conquérans destructeurs, marqués de l'empreinte des siècles, ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. Les Egyptiens modernes voient avec indifférence ces beaux restes d'antiquité, et les laissent subsister, parce qu'il leur en coûteroit trop pour les détruire. La superstition et l'ignorance leur font croire qu'ils renferment des trésors; aussi ne permettent-ils point aux étrangers d'en lever un plan fidèle. En les dessinant, on s'expose à perdre la vie. Je vous rapporterai à ce sujet ce qui arriva au Père Sicard pendant qu'il admiroit la beauté du portique d'*Achmounain*. « N'al-
» lume pas ton encensoir, lui dit gravement
» l'Arabe qui le conduisoit, de peur que nous
» ne soyons surpris sur le fait, et qu'il ne
» nous arrive malheur. — Que veux-tu dire?
» je n'ai ni encensoir, ni feu, ni encens. —
» Tu te moques ; un étranger comme toi ne
» vient point ici par pure curiosité. — Et
» pourquoi donc ? — Je sais que tu connois
» par ta science l'endroit où est caché le grand
» coffre plein d'or que nos pères nous ont
» laissé. Si l'on voyoit ton encensoir, l'on
» croiroit bientôt que tu serois venu ici pour

» ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles » magiques, et enlever notre trésor ».

Telle est, Monsieur, l'opinion générale des Egyptiens modernes, au sujet des Européens. Ils les regardent tous comme des magiciens, et s'imaginent qu'en prenant seulement les dimensions de leurs antiquités, ils sont en état d'enlever leurs trésors. Aussi ne les voient-ils point écrire ou dessiner sans inquiétude, et ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

A. M. L. M.

Description du pays depuis Achmounain *jusqu'à* Achmim.

Au grand Caire.

QUITTONS, Monsieur, le portique d'*Achmounain*, et traversons le Nil pour visiter les restes d'*Antinoé.* Voici ce qu'en dit Abulfeda (1) : « *Ensiné*, (c'est le nom que lui » donnent les Arabes), renferme des ruines » remarquables d'anciens monumens. Elle est » située vers le milieu du Saïd, à l'orient du » Nil, et dépend de la province d'*Achmou-* » *nain* qui se trouve de l'autre côté. C'est une » ville ancienne, ajoute le géographe de Nubie, » entourée de campagnes bien cultivées, qui » abondent en fruits et en moissons. On la

(1) Abulfeda, description de l'Egypte.

» nomme vulgairement la ville des mages (1),
» parce que c'est delà que Pharaon les fit ve-
» nir à sa cour. ».

J'ajouterai, Monsieur, des détails à ceux de ces géographes, afin de vous faire connoître l'état présent des lieux. Adrien, chez qui des vices honteux ternissoient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antinoüs son favori, dans un voyage en Egypte, voulut élever à sa mémoire un monument durable. Il fonda une ville de son nom; il en traça le plan sur un terrain uni, et la fit bâtir avec une magnificence royale. Elle avoit une demi-lieue de circuit; deux rues principales de quarante-cinq pieds de largeur, qui se coupoient au milieu à angles droits, la traversoient dans son étendue. Les latérales étoient plus étroites, mais également tirées au cordeau. Les deux grandes aboutissoient à quatre portes, dont quelques-unes subsistent encore : la plus belle

(1) Antinoé étoit bâtie près des ruines d'Abydus, où les Egyptiens révéroient l'oracle du dieu Besa. Cet oracle, un des plus anciens de l'Egypte, étoit encore fameux du temps de l'empereur Constance. Ammien Marcellin, livre 19, dit que tous les peuples des environs alloient le consulter, et se rassembloient à certaine époque pour célébrer des fêtes en son honneur. Voilà pourquoi les Arabes appelloient Antinoé, située près d'Abydus, la ville des Mages.

a trois entrées voûtées; celle du milieu s'élève de quarante pieds, sur vingt-deux de largeur et vingt d'épaisseur; les deux autres sont plus petites. Les façades de cet édifice sont ornées chacune de quatre pilastres en bas relief, dont les chapiteaux à feuille d'achante ont une saillie considérable. Huit colonnes corinthiennes environnoient cette belle porte, et en égaloient la hauteur. Une seule est échappée aux ravages du temps et des hommes. Les autres sont ou tronquées, ou détruites; mais les piédestaux demeurent en leur entier. Outre cet édifice, dans plusieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres, des débris de corniches, d'entablemens, qui annoncent des temples ou des palais détruits. Si l'on en peut juger par les piédestaux, espacés dans la longueur des rues, elles étoient bordées d'une colonnade qui formoit un portique de chaque côté, et permettoit aux habitans de marcher à l'abri du soleil. Cette architecture devoit former un coup-d'œil charmant. Outre ces embellissemens, une des places étoit ornée de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien : trois ont péri; les bases seules subsistent. La quatrième est parfaitement bien conservée; elle a environ cinquante pieds d'élévation. Le fût est composé de plusieurs pierres. On a sculpté

sur la première un ornement à feuilles de chêne. On lit sur le piédestal une inscription grecque à moitié effacée (1), qui la dédie à l'Empereur Alexandre Sévère. Le sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui avoit déjà érigé la fameuse colonne dont je vous ai tant parlé; il éleva ces quatre autres en son honneur, après ses triomphes sur les Perses; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celle qui subsiste, étoit chez les Romains un signe de victoire. Tels sont, Monsieur, les monumens les mieux conservés que l'on remarque parmi les ruines d'Antinoé. Quand les inscriptions et les témoignages des historiens ne feroient pas connoître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes (2), les chapiteaux des colonnes, le défaut des hiéroglypes, diroient que ce n'est point l'ouvrage des Egyptiens. On y admire

(1) Cette inscription commence par ces mots : *A la prospérité de l'empereur César, Marc-Aurèle Sévère, Alexandre, pieux, heureux.... Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé, etc.* On la lit sur deux des piédestaux ; elle est presque effacée sur les deux autres. Voyez le Père Sicard, lettres édifiantes, qui rapporte cette inscription en grec.

(2) Dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte, on ne voit ni voûte, ni colonne d'aucuns des ordres de la Grèce, mais des pierres d'une grandeur étonnante chargées d'hiéroglyphes.

ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte savoit imprimer à ses monumens, et que les autres nations n'ont pu atteindre. Les restes d'Antinoé, malgré leur magnificence, sont bien petits auprès du portique d'*Achmounain*, quoiqu'il soit au moins de quinze cents ans plus ancien.

Près de cette ville sont les débris de l'antique *Abydus*, où l'on alloit consulter l'oracle du Dieu Besa. Un couvent de *Dervich*, nommé *Cheik abadé*, en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle, Antinoé étoit peuplée de Chrétiens. Pallade assure qu'on y comptoit douze couvents de vierges, et beaucoup d'autres habités par des moines. C'est peut-être à ce nombre prodigieux de célibataires dans l'enceinte d'une petite ville, qu'on doit en attribuer la ruine.

On trouve encore dans les environs plusieurs monastères Cophtes, dont les religieux croupissent dans la misère et l'ignorance. Les plaines fécondes qui, au rapport du géographe de Nubie, environnoient *Ensiné*, ont disparues avec leurs habitans, et les sables et le désert en ont repris la place.

Rembarquons-nous, Monsieur, et remontons le grand fleuve. Voyez dans la montagne du côté de l'orient, cette suite de grottes, habitées autrefois par des pieux anachorettes. L'histoire de l'Eglise à célébré leur abstinence: les fruits, le pain et l'eau composoient leur nourriture. Cette vie austère et contemplative est moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire et le manger est un besoin, et la contemplation une jouissance. De leurs cellules ils découvroient le Nil, les ombrages, les moissons, et cette foule de bateaux qui y naviguent jour et nuit. Ce qui doit surprendre, c'est qu'ils ayent eu le courage de demeurer toute leur vie oisifs au milieu du mouvement perpétuel dont ils avoient sans cesse le spectale sous les yeux. Ces grottes s'étendent jusqu'à *Manfelout*. Cette petite ville, placée à l'occident au milieu d'une campagne fertile, est gouvernée par un Cachef. Les Turcs y ont diverses mosquées. On découvre à l'opposé un couvent Cophte, où l'on monte à l'aide d'une poulie. Les religieux sont obligés d'user de ces précautions contre l'avidité des Arabes.

Le bourg de *Salaem* s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus haut on côtoie une longue île, et l'on

entre dans un tournant du Nil qui conduit à *Siout* (1). Cette ville est grande, bien bâtie et fort peuplée. On y a creusé un lac dont les eaux servent à l'arrosement des terres. Ses jardins sont remplis de légumes et d'arbres fruitiers. Sa situation sur une éminence artificielle, nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne. Aussi y reconnoît-on les vestiges de Lycopolis, où le loup étoit regardé comme un animal sacré.

Aboutig se trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve. C'est une petite ville fort riante. Elle remplace *Abotis*, dont parle Etienne de Byzance. Les Turcs y cultivent encore, comme au temps d'Abulfeda (2), le pavot dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices, pour se procurer des visions agréables. Le peuple se contente d'avaler à jeun des petites boules faites de la feuille du chanvre hâchée, qui produisent les mêmes

---

(1) M. Pokoke croit que *Siout* est la même qu'*Anteopolis*. Il se trompe : *Anteopolis* est marquée plus haut par Ptolémée, et sur l'autre rive.

Strabon, livre 27, place Lycopolis au-dessus du canal qui va se jetter dans le lac de Tanis. C'est une faute de copiste, il faut lire dans le lac de Mœris.

(2) Abulfeda, description de l'Egypte.

effets. Un Emir gouverne *Aboutig*. Le joug de ces princes Arabes est moins pesant que celui des Beys. Sous leur empire les peuples jouissent de plus de tranquillité, et sont moins exposés aux ravages des troupes indisciplinées du Caire; souvent même, on trouve dans ces vieillards la justice impartiale, l'humanité, la bonté touchante avec lesquelles les anciens patriarches gouvernoient leur famille.

Le bourg de *Settefé*, au-dessus d'*Aboutig*, représente la petite ville d'Apollon. Il est situé dans l'intérieur des terres, et habité en partie par des Cophtes. Pendant les voyages du Père Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière (1). Deux chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, et lui dirent que cet étranger se préparoit à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, et à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassa fort le prince Arabe. Il alloit faire arrêter le savant missionnaire, si un Janissaire qui avoit voyagé avec lui, n'eut répondu de sa personne, et soutenu que les Cophtes étoient des calomniateurs. Ce trait suffit, Monsieur, pour donner une idée

(1) Lettres édifiantes.

du

de l'ignorance et de la superstition des Egyptiens modernes.

Parmi les villages nombreux qui bordent le Nil, on remarque *Thémé*, gouverné pàr un Cachef, et vis-à-vis, une grande île dont l'aspect est charmant. De l'autre côté, *Silin*, anciennement *Selinon*, se cache au pied des montagnes. *Kau Elkebire* n'offre plus qu'un bourg misérable bâti sur les débris d'*Anteopolis*. Cette ville possédoit le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes, et couvert de grandes pierres. On en distingue une qui a trente pieds de long sur cinq de largeur. Le plafond peint d'or et d'azur a conservé la vivacité de ses couleurs. Les Turcs en ont fait une étable où ils rassemblent leurs troupeaux. Aussi ce magnifique portique est-il rempli d'ordures. Tel est le prix qu'ils attachent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Sur la rive orientale, on rencontre de suite les villages de *Coum elarab*, de *Mechta*, et de *Chahtoura*, en face de *Zeín eddin*. Un bras du Nil enferme le bourg de *Tahta* gouverné par un Cachef. Rien n'est plus agréable que les plaines des environs, plus frais que

leur verdure, plus riche que leurs moissons. Elles doivent ces avantages aux eaux du fleuve qui les environnent. On ne pouvoit mieux placer la ville de Vénus dont *Tatha* couvre les ruines. On côtoie au-dessus de *Tatha* l'île de *Chandouil*, et l'on découvre ensuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'*Achmim*.

« Achmim, dit Abulfeda, est une grande » ville de la haute Egypte, située sur la rive » orientale du Nil. On y admire un temple » comparable aux plus célèbres monumens de » l'antiquité. Il est construit avec des pierres » d'une grandeur surprenante, sur lesquelles » on a sculpté des figures innombrables. Doul» noun (1) étoit originaire d'Achmim ». Quoique cette ville soit déchue de son ancienne splendeur, elle est encore une des plus belles de la haute Egypte. Un prince Arabe y commande. La police y est bien observée. Les rues sont larges et propres, le commerce et l'agriculture y fleurissent. Elle a des manufactures de toiles de coton et de poterie, que l'on transporte dans toute l'Egypte. C'est la même

(1) Ce Doulnoun a écrit un traité nommé *Elmejarebat* les expériences, dont il doit se trouver une copie parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

qu'Hérodote (1) nommé *Chemmis*, et Strabon Panopolis (2). Elle a perdu ses anciens édifices et beaucoup de son étendue, puisque les ruines du temple que décrit Abulfeda, sont hors de son enceinte vers le nord. Il n'en reste que quelques pierres si grandes que les Turcs n'ont pu les mouvoir. Elles sont chargées d'hiéroglyphes, et l'une d'elles offre une sculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré. Celui du milieu contient un soleil. Les deux suivans divisés en douze parties renferment l'un douze oiseaux, l'autre douze animaux presque effacés, qui paroissent être les signes du Zodiaque. Le quatrième est sans divisions, et présente douze figures humaines (2) Les quatres saisons occupent les angles du carré à côté duquel on distingue un globe aîlé. Il est vraisemblable que cette pierre

(1) Hérodote dit que Persée étoit originaire de cette ville, et que ses descendans y établirent des fêtes en son honneur.

(2) La ville de pan. Ce dieu y étoit adoré.

(3) Je crois que ces figures représentent les douze dieux, les douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque. Les Egyptiens, dit Hérodote, sont les premiers qui aient divisé l'année en douze mois, et employé les noms des douze dieux. *Livre second.*

appartenoit à un temple dédié au soleil, que l'ensemble de ces hiéroglyphes marquent son passage dans les signes du Zodiaque, et son cours dont la révolution forment l'année. Cette pierre est un témoignage que les Egyptiens avoient dès la plus haute antiquité des connoissances astronomiques. Les colonnes de ce temple ont été en partie brisées pour faire de la chaux et des meules de moulin. On en a transporté quelques-unes dans une mosquée d'*Achmim*, où elles sont placées sans goût; d'autres sont entassées dans les places de cette ville.

Je ne puis, Monsieur, quitter *Achmim* sans vous parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle qu'un religieux Turc, nommé *Scheilk Haridi*, mourut ici. Il passoit pour un saint parmi les Mahométans. On lui éleva un tombeau surmonté d'une coupole, au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adresser des prières. Un religieux profitant adroitement de leur crédulité, leur persuada que Dieu avoit fait passer l'esprit de *Sheik Haridi* dans le corps d'un serpent. On en trouve beaucoup dans la Thébaïde qui ne font point de mal. Il en avoit stilé un à obéir à sa voix. Il parut avec son serpent, éblouit le vulgaire

par des tours surprenans, et prétendit qu'il guérissoit toutes les maladies. Quelques succès heureux dus à la nature seule, et quelquefois à l'opinion des malades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus sortir du tombeau le serpent Haridi que pour les princes et les personnes capables de le bien récompenser. Les successeurs de ce religieux, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur étoit si avantageuse. Ils ajoutèrent à la persuasion que l'on avoit de sa vertu, celle de son immortalité. Ils osèrent même en faire l'essai publiquement. Le serpent fut coupé par morceaux, en présence de l'Emir, et déposé pendant deux heures sous un vase. A l'instant où ils levèrent le vase, les prêtres eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable. On cria miracle, et l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous côtés prier auprès du tombeau, et si le serpent sort de dessous la pierre et s'approche du solliciteur, c'est un signe que le malade guérira. Vous jugez bien, Monsieur, qu'il ne paroît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité et à la richesse des personnes. Dans les cas extraor-

dinaires où le malade ne peut guérir sans la présence du serpent, il faut qu'une vierge sans tâche vienne le solliciter. Pour éviter des inconvéniens, on a soin de choisir une fille bien jeune. On la pare de ses plus beaux habits ; on la couronne de fleurs. Elle se met en prières, et suivant l'intention des prêtres, le serpent sort, décrit des cercles autour de la jeune suppliante, et vient se reposer sur elle. La vierge, accompagnée d'un peuple nombreux, le porte en triomphe au bruit des acclamations. Tous les raisonnemens humains ne persuaderoient point aux Egyptiens, ignorans et crédules, qu'ils sont la dupes de quelques charlatans. Ils croient au serpent Haridi autant qu'au prophète. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de sa vertu que les Turcs; mais ils soutiennent que ce serpent est le démon Asmodée qui tua les sept maris de l'épouse de Tobie, que l'Ange Raphaël le porta dans cet endroit après l'avoir métamorphosé, et que Dieu s'en sert pour tromper des infidèles. Le serpent a joué un rôle bien étonnant dans l'histoire des hommes. Il séduisit Eve. Il dévora par l'ordre de Moïse ceux des Egyptiens. Il fit passer Alexandre d'Abonotique pour un dieu. Il guérit aujourd'hui les habitans d'Achmim.

Ce serpent est de l'espèce de ceux que décrit Hérodote, et qui étoient sacrés dans l'ancienne Egypte. On les nommoit *Agatho daimon*, bon génie, et ils étoient l'emblême de *Cneph*, divinité symbolique qui désignoit la bonté divine.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE. VII.

A. M. L. M.

Route depuis Achmim *jusqu'à* Dendera.

Au grand Caire.

LAISSONS, Monsieur, la ville d'*Achmim* et le serpent Haridi. Passons de l'autre côté du Nil, nous y verrons le bourg de *Souadj* gouverné par un Cachef, et en avançant vers l'occident, deux monastères cophtes situés à l'entrée du désert. Leurs églises sont ornées de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, et pavées de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. Leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs. On croit qu'elles ont été bâties par l'impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques. Ces débris marquent l'emplacement de *Crocodilopolis* (1) qui étoit éloignée du fleuve, et que

(1) Ptolémée, l. 4. C'est la seconde ville de ce nom. Mais

Ptolémée place après Aphroditopolis, autrement la ville de Vénus.

En remontant vers le sud-est, on traverse une plaine ombragée d'arbres divers, couverte de moissons et entrecoupée de ruisseaux. Elle conduit au bourg de *Menchié*, décoré d'une grande mosquée. Il s'y tient un marché considérable. Les bazards y sont apprivisonnés de toutes sortes de denrées. On s'y procure une conserve de froment, très-estimée dans le pays. Elle est composée de bled trempé dans l'eau pendant deux jours, séché ensuite au soleil, et bouilli jusqu'à ce qu'il soit épaissi en gelée. Cette pâte, ainsi préparée, se nomme *Elnedé*, rosée. Elle est fondante, sucrée et très-nourrissante. Si cette espèce de confiture desséchée au four se conservoit en mer, elle pourroit être d'une très-grande ressource dans les voyages de long cours.

Sur une éminence au midi de *Menchié*, on remarque des débris d'entablemens de corniches, et des tronçons de colonnes. En cet endroit le fleuve est bordé d'un quai. Un môle avancé servoit à mettre les bateaux à l'abri du vent et du courant. Ces ruines, et ces an-

---

la première située dans le Faïoum, étoit plus connue sous le nom d'Arsinoé.

ciens ouvrages rappellent la grande *Ptolémaïs* que Strabon (1) compare à Memphis pour son étendue et sa population (2). Ptolémée la nomme *Ptolémaïs* d'*Hermès*, parce que Mercure, divinité symbolique, y étoit adoré.

Tandis que le vent nous pousse vers le midi, portez vos regards sur les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, vous y appercevrez le petit couvent de *der Hadid*, placé au milieu d'un désert hérissé de pointes stériles, et des grottes que la ferveur des premiers âges du christianisme peupla de pieux anachorettes. Est-il une solitude plus affreuse, si près d'un pays enchanté? D'un côté, on ne découvre que des sables stériles, des monts brûlés par le soleil, et dont la réverbération est suffoquante; de l'autre, on admire tous les trésors de l'abondance. Déja le dourra à feuilles de roseau élève sa tige vigoureuse et se couronne de gros épis. Le bled dont le vent fait ondoyer la surface, touche au terme de sa croissance. Les cannes à sucre couvrent de vastes terrains. Le lin fleurit à côté. La datte rougit au sommet

(1) Strabon, l. 17.

(2) Ptolémée, l. 4.

du dattier. Le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le melon doré pend sur le bord du fleuve. Tel est l'aspect de ces plaines au commencement de décembre.

Nous abordons au port de *Girgé*, capitale de la haute Egypte. Cette ville, d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards et des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés. Un Bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. On ne permet pas aux Cophtes d'y avoir des églises. Pour assister à l'office divin, ils sont obligés de se rendre au couvent situé de l'autre côté du Nil. *Girgé* n'offre aucuns vestiges d'anciens édifices. Il paroît que c'est une ville moderne, car Abulfeda n'en parle point. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris *d'Abydus*, où Ismandès bâtit un temple magnifique, en l'honneur d'Osiris : c'étoit le seul de l'Egypte, où les chanteurs et les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que de monceaux de ruines sans habitans ; mais à l'occident de ces ruines, on

retrouve encore le monument célèbre d'Ismandès (1).

On entre d'abord sous un portique élevé d'environ soixante pieds, et soutenu par deux rangs de grosses colonnes. La solidité inébranlable de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé font reconnoître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà, est un temple qui a trois cents pieds de long sur cent quarante-cinq de largeur. En y entrant, on remarque une salle immense dont le toît porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, et de dix-neuf de circonférence à la base. Elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond, parfaitement jointes, et comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre qui a cent vingt-six pieds de longueur et soixante-six de largeur. Les murs sont chargés d'hiéroglyphes innombrables. On voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines coëffées de bonnets pointus, avec un morceau d'étoffe qui pend par derrière (2), et habillées

(1) Strabon, l. 17, l'appelle Ismandès et Memnon. Il dit que ce Pharaon est le même qui fit bâtir le labyrinthe.

(2) Ces bonnets sont encore la coëffure des prêtres Egyptiens dans les jours de cérémonie.

de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture en annonce l'antiquité. C'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses, on distingue des femmes allaitant leurs enfans, et des hommes qui leur présentent des offrandes. Au milieu de ces dessins gravés sur le marbre, le voyageur reconnoît les divinités de l'Inde. Monsieur Chevalier, ancien gouverneur de Chandernagor, qui a passé trente années dans ce pays, où il a rendu de grands services à sa patrie, visita soigneusement cet antique monument à son retour du Bengale. Il y remarqua les Dieux *Jaggrenat*, *Gonez* et *Vichnou*, tels qu'ils sont représentés dans les temples de l'Indoustan. Les Egyptiens ont-ils reçu ces divinités des anciens, ou les Indiens des Eyptiens? Si cette question étoit résolue, elle décideroit de l'ancienneté de ces deux peuples.

Au fond de la première salle, s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-six pieds de long, sur vingt-deux de largeur. Six pilliers carrés en soutiennent le plafond. On voit aux angles les portes de quatre autres chambres, mais elles sont tel-

lement bouchées par des décombres, que l'on ne peut y entrer. Une dernière salle de soixante-quatre pieds de long sur vingt-quatre de large, offre des escaliers par lesquels on descend dans le souterrain de ce grand édifice. Les Arabes, en y cherchant des trésors, y ont entassé des monceaux de terre et de débris. On reconnoît dans la partie où l'on peut pénétrer, des sculptures et des hyéroglyphes comme dans l'étage supérieur. Les naturels du pays assurent que c'est la même répétition d'appartemens, et que les colonnes ont autant de profondeur en terre qu'elles ont d'élévation au-dessus. Il seroit dangereux de s'enfoncer dans ces souterrains, parce que l'air en est très-infect, et si chargé de mofètes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions, placées aux deux côtés du temple, servent de goutière pour écouler les eaux. On monte au sommet par un escalier d'une forme singulière. Il est construit de pierres incrustées dans le mur et saillantes de six pieds en dehors, de manière que n'étant soutenues que d'un côté, elles paroissent suspendues en l'air. Les murailles, le toît, les colonnes de cet édifice, n'ont point souffert des injures du temps. Si les hiéroglyphes rongés en plusieurs endroits n'en marquoient la vé-

tusté, il sembleroit qu'on vient de le construire. Sa solidité est telle, qu'il durera un grand nombre de siècles, à moins que les hommes ne s'attachent à le détruire. A l'exception des figures colossales, dont la tête sert d'ornement au chapiteau des colonnes, et qui sont sculptées en relief, le reste des hiéroglyphes qui couvrent l'intérieur du temple, sont gravés dans la pierre.

A gauche de ce grand bâtiment, on en voit un autre beaucoup plus petit, au fond duquel paroît une espèce d'autel. C'étoit vraisemblablement le sanctuaire du temple d'Osiris. Je vous ai dit, Monsieur, qu'on en avoit interdit l'entrée aux chanteurs et aux musiciens. Les prêtres Egyptiens inventèrent sept voyelles, et donnèrent à chacune d'elles un son approchant de nos notes de musique (1). Pour conserver cette belle découverte, ils répétoient à certaine époque ces voyelles en forme d'hymne, et leurs tons divers modulés successivement, formoient une mélodie agréable. Voilà sans doute la raison qui leur fit bannir de ce temple toute espèce d'instrument. Les Grecs puisèrent dans cette source, quand ils composèrent leur langue musicale, et si parfaitement accentuée, qu'un discours bien pro-

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

noncé étoit un chant flatteur. Si les Piccini, les Gluk, les Sacchini, nous font aimer les sons rauques du Français, par les accords savans de leur harmonie, que n'auroient-ils pas fait avec ces anciennes langues? Ne soyez donc plus étonné des effets merveilleux qu'on raconte de l'ancienne musique des Grecs; ils avoient dans leurs mains tous les trésors de la mélodie, toutes les richesses d'une langue imitative, et parloient à la fois au cœur, à l'esprit et aux oreilles. Quittons, Monsieur, l'antique monument d'Ismandès, à l'entour duquel Strabon décrit une forêt d'acacias, consacrée à Apollon, et dont on retrouve encore les restes du côté de *Farchout*.

La domination des Turcs, depuis *Girgé* jusqu'à Siene, est bien précaire. Des Arabes, la plûpart indépendants, possèdent une partie des terres. Ceux qui habitent les montagnes à l'orient de *Girgé*, ne payent aucun tribut, et donnent asyle à tous les mécontens du gouvernement. Souvent même ils embrassent leur querelle, et leur fournissent des armes pour rentrer au grand Caire.

L'île de *Doum* (1) n'est pas éloignée de

(1) *Doum* est le nom que les Arabes donnent au palmier à feuilles d'éventail.

Girgé

Girgé. On trouve au-dessus le port de *Bardiss*, petite ville qui dépend du grand Scheik. Ce prince dont la domination est fort étendue, fait ordinairement sa résidence à *Farchout*, où coule un bras du Nil. Il y possède un vaste enclos où il cultive le palmier, le dattier, l'acacia, le nabe, la vigne et l'oranger; le jasmin d'Arabie, des touffes de basilic, des massifs de rosiers sont répandus çà et là parmi les arbres. Quoique ces plantations soient faites sans goût et sans dessein, elles offrent cependant des ombrages charmants. Si l'art y aidoit un peu la nature, il formeroit à peu de frais des jardins délicieux; car cet heureux climat réunit un sol fécond, des eaux abondantes, les arbrisseaux les plus odorants, et le ciel plus pur

Le village de *Beliéné* dépend aussi du grand Scheik : sa situation entre deux canaux en rend le séjour fort agréable. On voit en face, quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, sur-tout pendant nuit. Lorsque l'on a passé le bras du Nil qui se rend à *Farchout*, on arrive à *Badjoura*, d'où l'on découvre une jolie île, et dans le lointain le village d'*Attarif*. Le bourg de *Hau* placé sur une éminence, domine les campagnes de l'occident; il couvre

les ruines de *Diospolis Parva* (1) la petite ville de Jupiter. Les travaux des Egyptiens l'avoient mise à l'abri de l'inondation. *Hau* jouit encore de cet avantage. Tandis que les plaines des environs sont sous les eaux, il s'élève au milieu en forme d'île. Aussi les habitans de *Badjoura* et des hameaux voisins, viennent-ils y enterrer leurs morts.

En cet endroit les rochers s'écartent de la rive orientale. On y remarque les villages de *Casr* et de *Fau* : le premier etoit autrefois une ville dont abulfeda nous donne la description suivante : « *Casr* est à une journée » de chemin au midi de *Cous*. Cette ville » située sur le bord oriental du fleuve, est en- » tourée de campagnes abondantes en grains » et en palmiers. On y fabrique un grand » nombre de vases de terre que l'on transporte » dans le reste de l'Egypte ». Depuis le temps d'Abulfeda, la ville de *Casr* a perdu la plus grande partie de son commerce et de ses habitans (2). Ce n'est aujourd'hui qu'un village de peu d'importance.

---

(1) Strabon liv. 17, et Ptolémée liv. 4, marquent Diospolis Parva entre Abydus et Tentyra sur une élévation, situation qui convient parfaitement au bourg de *Hau*.

(2) Abulfeda, description d'Égypte.

La rive occidentale du Nil, plus riante et mieux peuplée, offre aux regards, des bois de dattiers et de *doum* répandus autour des habitations, de riches plaines de froment, et des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de *Dendera* n'a rien de remarquable ; mais environ une lieue à l'occident on trouve les débris de l'ancienne *Tentyra*. Des monceaux de décombres et de ruines qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville, qui, au rapport de Strabon (1) adoroit Isis et Vénus. Après avoir traversé ces débris, on admire sur une petite éminence deux temples antiques : le plus grand n'a que deux cents pieds de long, sur deux cent quarante de largeur : une double frise l'entoure. L'intérieur est divisé en plusieurs appartemens fort élevés, et soutenus par de grosses colonnes, qui portent pour chapiteau une pierre carrée sur laquelle on a sculpté la tête d'Isis. Des hiéroglyphes partagés en diverses compartimens couvrent les murs. Des figures colossales ornent en-dehors les angles du temple ; dix rampes d'escaliers conduisent au sommet.

Le second, situé à main droite, est plus petit : la corniche qui l'environne, et la porte d'en-

(1) Strabon, l. 17.

trée, sont décorées de faucons, les aîles déployées. Une double pierre carrée forme le chapiteau des colonnes qui supportent le toit. On a sculpté sur les murs plusieurs rangées de figures d'hommes, d'oiseaux et d'animaux. Ces hiéroglyphes composoient l'histoire du temps. En les lisant nous apprendrions vraisemblablement si ces monumens sont les temples d'Isis et de Vénus. On y remarque la même solidité que dans ceux d'*Abydus*, mais ils ont moins de grandeur et de magnificence.

Je ne finirai point cette lettre, Monsieur, sans vous rapporter ce que Strabon (1) dit de l'aversion que les Tentyrites conservoient pour le crocodile, révéré dans plusieurs autres villes. « Les habitans de *Tentyra* abhorrent le » crocodile, et lui font une guerre continuelle, » comme au plus dangereux des animaux. Les » autres hommes le regardant comme perni» cieux, l'évitent. Les Tentyrites, au con» traire, le cherchent avec soin, et le tuent » par-tout où ils le rencontrent. On sait que » les Psyles de Cyrène ont un certain empire » sur les serpens, et l'on pense communément

(1) Strabon, l. 17.

» que les Tentyrites sont doués de la même » vertu contre les crocodiles. En effet, ils » plongent et nagent audacieusement au milieu » du Nil sans en recevoir aucun dommage. » Dans des spectacles donnés à Rome, plusieurs » crocodiles furent mis dans un bassin. Une » ouverture pratiquée sur l'un des côtés, per- » mettoit de les en faire sortir. On vit des » habitans de Tentyra se jetter dans l'eau » parmi ces monstres, les envelopper d'un » filet, et les tirer dehors. Après les avoir expo- » sés aux regards du peuple Romain, ils les » prenoient intrépidement, et les reportoient » dans le bassin ».

Ce fait, attesté par un historien judicieux et témoin oculaire, ne sauroit être révoqué en doute. De nos jours les Caraïbes, armés d'un simple couteau, ne combattent-ils pas avec avantage le requin, un des monstres les plus terribles de la mer ? On trouve encore en Egypte des hommes déterminés qui osent attaquer les crocodiles. Ils nagent vers cet animal formidable, et lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle une corde est attachée. Le crocodile en serrant fortement les mâchoires y enfonce tellement ses dents aigües, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'Egyptien

tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Plusieurs hommes tirent le monstre à bord et le tuent. Cette attaque a ses dangers ; car si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ. Je n'ai point été témoin de cet événement, mais au grand Caire plusieurs personnes m'ont assuré qu'il étoit véritable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VIII.

A. M. L. M.

Description de Giéné, Cophtos, Cous, *et de la route qui conduit de ces villes à* Cosseir *sur la mer rouge.*

Au grand Caire.

A l'opposé de *Dendera*, Monsieur, on découvre *Giéné*, bâtie sur une hauteur. Les anciens qui la nommoient *Cœnæ* (1), n'y marquent aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un état plus florissant, quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravanes qui partent pour *Cosseir*. Un canal coule auprès. Il étoit autrefois navigable. La négligence des Turcs l'a laissé combler, et il ne reçoit ses eaux que pendant l'inondation. Si *Giéné* ne possède aucun édifice digne de

(1) Ptolémée, liv. 4, l'appele Cœnæ, ou la nouvelle ville.

fixer les regards, ses environs méritent l'attention des voyageurs. Ils sont occupés par des jardins qui produisent d'excellentes oranges, des dattes, des limons et des melons exquis. Les arbres qu'on y rassemble forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Au-dessus de *Gïéné* sont les ruines de *Cophtos* (1). Cette ville placée sur une éminence que le Nil environnoit de ses eaux, étoit avantageusement située pour faire le commerce de la mer rouge. Strabon (2) la décrit ainsi : « Un canal tiré du Nil se rend » à *Cophtos*, habitée par des Egyptiens et des » Arabes. Ptolémée Philadelphe fut le premier » qui ouvrit un chemin de cette ville à Béré» nice, à travers un désert sans eau. Il fit » construire des édifices publics où les voya» geurs à pied et les cavaliers trouvoient des » rafraîchissemens. Les dangers de la navigation » vers l'extrémité étroite de la mer rouge, le » déterminèrent à exécuter cette entreprise, » dont les plus grands avantages démontrèrent » l'utilité. Les productions de l'Arabie, de

(1) Les Arabes n'ayant point de *p* dans leur langue, le remplacent par le *b*, et appellent cette ville *Cobt*.

(2) Strabon, liv. 17.

» l'Inde et de l'Ethiopie, ne tardèrent pas à » se rendre à Cophtos par le golfe arabique. » Cette ville est encore aujourd'hui l'entrepôt » des marchandises de l'Orient. On ne les dé- » barque plus à Bérénice, qui n'offre qu'une » plage peu sûre aux vaisseaux, mais au port » du Rat (1) qui n'en est pas éloigné, et où » l'on entretient une marine. D'abord on voya- » geoit de nuit sur des chameaux, et l'on se » guidoit comme les marins en observant les » étoiles. Il falloit encore se munir d'une pro- » vision d'eau suffisante pour une route de six » ou sept journées. Actuellement on se sert » de celle qui se rassemble dans les puits pro-

---

(1) Les Grecs et les Romains l'appellèrent ainsi, parce qu'il est fort petit. Les Arabes en le nommant *Cosseir* petit, lui ont conservé son ancienne dénomination. Strabon place *Bérénice* à peu de distance du port du Rat, aujourd'hui *Cosseir*. Ptolémée et Pline l'éloignent jusques sous le tropique, c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues vers le midi. Il falloit donc au moins onze ou douze journées pour se rendre de Cophtos à *Bérénice*, et Strabon n'en marque que sept. Il est évident que cet historien, qui n'a point fait cette route, et qui a simplement pris des informations sur les lieux, a été trompé dans un temps où cet ancien chemin n'étoit plus pratiqué. En consultant les plus savans géographes, on ne doute point que *Bérénice* ne fut située sur le bord de la mer rouge, et sous le parallèle de Siene. Le père Sicard, et plusieurs autres voyageurs, ont pensé que *Cosseir* étoit l'ancienne *Bérénice*. C'est une erreur.

» fonds et les citernes que l'on a creusés. Il
» se trouve dans l'isthme, que l'on traverse, des
» mines d'émeraudes et de métaux précieux
» que fouillent les Arabes ».

Les richesses que *Cophtos* retiroit du commerce de l'Inde la rendirent très-florissante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet empereur, et se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux, et leur ville fut renversée de fond en comble. Au temps d'Abulfeda elle avoit perdu toute sa splendeur, et n'offroit qu'une simple bourgade élevée parmi des ruines. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans; ils se sont retirés dans un village à un mille delà, qu'ils nomment *Cobt*. Les marbres et les beaux restes de monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'ancienne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servoit de port, subsiste encore avec deux ponts jettés sur les canaux qui l'entouroient.

Cous, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de *Cophtos*. Les négocians s'y établirent, et le commerce y fleurit long-temps, comme nous l'apprend Abulfeda. « *Cous* (1),

(1) Abulfeda, description de l'Égypte. Aden, au treizième

» dit-il, située à l'orient du Nil, est la plus » grande ville de l'Egypte après Fostat. C'est » l'entrepôt du commerce d'Aden. Les mar- » chandises abordent à *Cosseir*, d'où elles ar- » rivent à Cous, après trois journées de che- » min à travers le désert ».

Cette ville qui devoit comme *Cophtos*, sa puissance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que les Turcs se sont emparés de l'Egypte, qu'un Pacha et vingt-quatre Beys ont dévasté ce beau pays, *Cous* a subi le sort de sa rivale. Les vexations du gouvernement ont ruiné son négoce. Sa gloire s'est éclipsée. On n'y voit de nos jours qu'un assemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes et d'Arabes. *Giéné*, qui a remplacé ces deux villes, n'a rien de leur magnificence, parce que les avantages de sa situation, et la fertilité de son terroir, ne sauroient balancer les obstacles que le despotisme du gouvernement Egyptien, et le pillage des Bédouins opposent aux progrès de son commerce.

---

siècle, étoit la ville la plus florissante de l'Iemen; elle faisoit le commerce de l'Inde et de l'Egypte. Golius et quelques autres écrivains ont placé à *Cous* les ruines de Thèbes. C'est une erreur.

Après avoir fait connoître ces villes anciennes, il convient, Monsieur, de vous donner des détails sur cette partie intéressante et peu connue de l'Egypte. Examinez la carte de ce pays, vous verrez que le Nil en se précipitant de la dernière cataracte, prend son cours du côté de la Libye, suivant la direction des montagnes. Repoussé bientôt par ces barrières insurmontables, il revient vers l'orient et se rapproche de la mer rouge. L'intervalle qui les sépare n'étant que de trente-trois lieues, Strabon lui a donné le nom d'Isthme. *Giéné* et *Cosseir* sont placées aux extrémités. Une vallée profonde où l'on reconnoît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre. Elle est stérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, et quelques acacias nommés *naboul*, qui produisent la gomme arabique. Les Arabes la mangent sans doute pour se désaltérer. Les mines d'émeraudes et de métaux precieux dont parlent les anciens écrivains (1), et qui firent autrefois une des principales sources des richesses de l'Egypte, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte

(1) Pline, Strabon, Diodore de Sicile.

d'être exposé aux vexations des Beys, et l'ignorance des Egyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de *Cosseir* est peu considérable. Les gros bateaux y abordent, mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvènt un bon mouillage, Cet avantage le fit choisir par les Grecs et les Romains pour y entretenir une marine. La ville où plutôt la bourgade actuelle, ne contient qu'environ deux cents cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours, dont le feu suffiroit a sa défense, ainsi qu'à celle des bâtimens qui sont dans le port; mais on le laisse tomber en ruine, et aujourd'hui il a pour toute garnison, un portier qui a soin d'ouvrir et de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs et d'Arabes; gouvernés par un Cachef qui dépend du gouverneur de *Giéné*. Les droits énormes de dix pour cent, que l'on prélève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir, n'encouragent pas les négocians. La tyrannie des Beys, les vexations du commandant, la crainte des Bédouins, sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Egypte, contre

celles de l'Arabie et de l'Inde, que ce commerce, quoique bien diminué, subsiste toujours. Il est certain qu'une nation puissante sur la mer, pourroit à peu de frais faire évanouir ces obstacles, et s'assurer des bénéfices prodigieux de ce négoce important. Tout dépend des moyens qu'on employeroit.

M. Chevalier, commandant général des établissemens françois dans le Bengale, vient d'arriver au grand Caire par la voie de Cosseir. J'espère, Monsieur, que vous ne serez pas fâché de savoir comment un Français a pu se sauver des mains des Arabes et des Turcs qui envioient sa dépouille. Le journal qu'il m'a communiqué vous apprendra comment il faut voyager dans ces déserts. Son vaisseau ayant été frappé de la foudre sur la côte de Malabar, et démâté ensuite à la hauteur de Gedda, il fut forcé de relâcher dans ce port. Ces accidens lui avoient fait perdre la saison propre pour gagner le Suès. Il falloit attendre la mousson nouvelle, ou se hazarder avec de petits bateaux sur une mer orageuse. Son zèle pour les intérêts de sa patrie, lui fit choisir ce parti dangereux. Après avoir lutté pendant trois mois contre des vents contraires, et manqué vingt fois d'être submergé, il atteignit Cosseïr. Il en partit quelques jours après avec six Euro-

péens montés sur des chameaux. Ils suivirent cette longue vallée qui coupe l'Isthme et dont le fond est uni, couvert de sable et de coquillages pétrifiés. Elle est tantôt spacieuse, et quelquefois fort resserrée. Ici les bords s'élèvent en montagnes, d'où les pluies d'hiver détachent des quartiers de rocher, et où l'on remarque le granit, le jasque, l'albâtre et le porphyre. Là ils s'abaissent en collines sablonneuses, où l'on ne voit pas un seul arbrisseau. Ces sables et ces rochers nuds, frappés continuellement par les rayons d'un soleil brûlant, réfléchissent une lumière qui blesse les yeux, et une chaleur si grande, que les hommes et les animaux peuvent à peine le supporter. C'est au mois de juillet que M. Chevalier et ses compagnons, ont traversé cette triste solitude. La nuit ne leur apportoit point de soulagement, parce que les vents cessant de souffler, le calme les laissoit exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrâsés qui leur servoit de lit. Au milieu de ces souffrances, un peu de pâte à moitié cuite sous la cendre étoit leur seule nourriture. Ils n'avoient pour étancher leur soif que de l'eau, qui après avoir séjourné quelques heures dans des outres frottées d'une huile infecte, se corrompoit, et contractoit une odeur et un goût insuppor-

tables. Ajoutez à ces maux l'inquiétude continuelle d'être pillé par des brigands, la nécessité de veiller pendant la nuit, et vous aurez une idée de ce que l'homme courageux peut souffrir. M. Chevalier avoit tout prévu. Ses chameaux étoient attachés les uns aux autres afin qu'ils ne se séparassent pas en cas d'attaque. Un d'eux portoit deux petits canons, et la troupe chargée de fusils à deux coups, de sabres et de pistolets, ne quittoit jamais ses armes. Chaque soir elle campoit éloignée des chameliers, qui avoient défense d'approcher sous peine de la vie. Chacun des Européens montoit la garde à son tour, tandis que les autres prenoient quelques instants de repos. Ils durent leur salut à ces sages précautions, car le troisième jour, environ soixante Arabes vinrent les attaquer. Au premier feu, les guides, d'intelligence avec les voleurs, allèrent se cacher dans les antres des rochers. Les Français conduits par leur chef, s'avancèrent en bon ordre, et se servirent avec succès de leur petite artillerie. Après quelques décharges bien dirigées, les Bédouins s'enfuirent derrière leurs montagnes. Ils revinrent plusieurs fois à la charge pendant la route; mais la vigilance, la contenance fière, et la mousqueterie des Européens écartèrent des ennemis, qui ne veulent

veulent que piller et non combattre. Enfin, après quatre jours et demi de marche, ils arrivèrent à *Giéné* brûlés par le soleil, dévorés de soif, mourans de faim et de lassitude. Lorsqu'ils se furent baignés dans les eaux du Nil, rassasiés des fruits excellens qui croissent sur ses bords, nourris des productions de la terre féconde qu'il arrose, ils éprouvèrent un bien-être, un contentement, une joie, dont le voyageur qui a traversé les déserts, peut seul goûter les délices inexprimables.

Un désastre qui vient d'arriver ici, prouve la sagesse de la conduite de M. Chevalier. Presque au même temps qu'il partoit de Cosseir, une caravanne riche de plusieurs millions chargés pour le compte des Anglois, a été attaquée entre le Suès et le grand Caire. Plusieurs Européens s'y trouvoient; mais pour n'être pas accablés du poids de leurs armes, ils les avoient attachées sur des chameaux. Ils marchoient en outre éloignés les uns des autres et sans précaution; cette sécurité produite par la confiance qu'ils avoient à la parole des Beys, a causé leur ruine. Les Bédouins en fondant sur eux à l'improviste, ne leur ont pas laissé le temps de se mettre en défense. Ils ont pillé toutes leurs richesses, et plusieurs des voyageurs ont péri. C'est dans cette funeste cir-

constance, que M. de Saint Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimoit, et les deux tiers de sa fortune. Lui-même après avoir erré pendant deux jours et deux nuits dans cette solitude brûlante, nud, sans nourriture, sans eau et presque sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait, vêtu et conduit au grand Caire. Je tiens ces détails de la bouche de cet infortuné, qui se dispose à repasser en France, où vraisemblablement ses malheurs intéresseront la bienfaisance du gouvernement.

La route de Cosseir, Monsieur, n'a pas les mêmes désagrémens pendant l'hiver. La chaleur qu'on y éprouve est modérée. La crainte des brigands pourroit seule arrêter les voyageurs; mais en se réunissant en troupe, on se met à l'abri de leur poursuite. Pendant l'été même, lorsque l'on a soin de se munir de provisions, et de serrer l'eau dans des vases de terre, ou des outres qui ne sont point enduites d'une huile rance, des hommes accoutumés à la température des climats chauds, font ce voyage sans être incommodés. Si les vingt-quatre tyrans qui dévorent les richesses de l'Egypte, pouvoient s'occuper un instant du bonheur des peuples, ils construiroient trois

édifices publics, où les caravannes trouveroient des rafraîchissemens et le repos; mais régner quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement, font toute leur ambition. J'en ai vu onze dans l'espace de trois ans, passer ainsi du sein des voluptés à la mort. Ils ont péri par le fer de leurs collègues qu'un sort semblable attend. Un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite. Que peuvent attendre l'agriculture, et le commerce d'un pareil gouvernement? Si l'Egypte tomboit au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendroit la route de Cosseir sûre et commode. Je crois même qu'il seroit possible de détourner un bras du Nil dans cette vallée profonde où la mer a coulé autrefois. Ce canal ne me paroît pas plus difficile que celui qu'Amrou exécuta depuis Fostat jusqu'à Colzoum. Il procureroit de bien plus grands avantages, puisqu'il épargneroit aux vaisseaux de l'Inde environ cent lieues d'une navigation périlleuse à travers l'extrémité resserrée de la mer rouge. On verroit bientôt aborder au Cosseir les étoffes du Bengale, les parfums de l'Iemen, et la poudre d'or de l'Abyssinie. Les bleds, les toiles, les productions diverses de l'Egypte seroient données en retour. Ce beau pays entre les mains d'une nation amie des

arts, redeviendroit le centre du commerce du monde. Il seroit le point qui réuniroit l'Europe et l'Asie. Tandis qu'une partie de ses navires, feroient voile du Golfe arabique vers l'Inde, les autres couvriroient la Méditerranée. Alexandrie renaîtroit de ses cendres. Un observatoire placé sous ce ciel serein ajouteroit encore aux progrès de l'astronomie. Cette contrée heureuse seroit une seconde fois la patrie des sciences, et le séjour le plus délicieux de la terre. Ces projets, Monsieur, ne sont pas des chimères. La situation de l'Egypte est la plus avantageuse que l'on puisse imaginer. Elle communique avec les mers de l'Orient et de l'Occident. La nature a tout fait pour elle; et pour s'élever au haut degré de gloire et de puissance qui la rendirent fameuse, il ne lui manque qu'un peuple digne de l'habiter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XI.

A. M. L. M.

Voyage de Cous *à Thèbes. Description de la partie orientale de cette ville.*

Au grand Caire.

En partant de *Cous*, Monsieur, pour remonter vers Assouan, on laisse à droite la ville de *Nequadé*, où réside un évêque Cophte, et où les Mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de *Mataré* en est fort proche, et deux lieues au-delà, on découvre les ruines de *Thèbes*, dont les Poëtes et les historiens ont à l'envi célébré la magnificence. Les passages des anciens qui l'ont vue, vous feront connoître ce qu'elle étoit autrefois. Une description exacte des monumens qui subsistent de nos jours, vous mettra en état de juger du degré de confiance que méritent leurs récits, et la ligne ponctuée qui passe par *Carnak*

Luxor, *Medinet-Abou* et *Gournou*, vous indiquera l'étendue de cette cité fameuse.

« La grande Diospolis, que les Grecs ont » nommée Thèbes, dit Diodore de Sicile (1), » avoit six lieues de circuit. Busiris, son fon- » dateur, y éleva des édifices superbes qu'il en- » richit de magnifiques présens. Le bruit de » sa puissance et de ses richesses célébrées par » Homère a rempli l'univers. Ses portes et » les vestibules nombreux de ses temples, en- » gagèrent ce poëte à lui donner le nom d'*Eca-* » *tompile*, ou de ville aux cents portes. Ja- » mais cité ne reçut autant d'offrandes en or, » en argent, en ivoire, en statues colossales, » et en obélisques d'une seule pierre. On y » admiroit sur-tout quatre principaux temples. » Le plus ancien étoit d'une grandeur et d'une » somptuosité surprenantes. Il avoit une demi- » lieue de tour (2), des murailles de vingt- » quatre pieds d'épaisseur, et de soixante-dix » d'élévation en formoient l'enceinte. La ri- » chesse et le fini de ses ornemens répondoient

---

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte, les avenues de sphinx, les portiques, les édifices et les cours qui environnoient le temple proprement dit. On verra que cet auteur est bien près de la vérité.

» à sa majesté. Plusieurs rois contribuèrent à » l'embellir. Il subsiste encore, mais l'or, l'ar- » gent, l'ivoire et les pierres précieuses en » furent arrachés, lorsque Cambyse mit le feu » à tous les temples de l'Egypte ».

Je n'ai rapporté, Monsieur, que les principaux traits du tableau que cet historien trace de Thèbes florissante, parce qu'ils suffisent pour vous faire juger de sa beauté. Strabon va vous la montrer dans sa décadence, c'est-à-dire, telle qu'elle étoit dix-huit siècles avant nous.

« Thèbes où Diospolis, n'offre plus que les » débris de sa grandeur, répandus dans un » espace de vingt-cinq stades de long. On y » remarque encore un grand nombre de tem- » ples, détruits en partie par Cambyse. Les » habitans se sont retirés dans des bourgs si- » tués à l'orient du Nil, où est la ville actuelle, » et sur la rive occidentale près du Memno- » nium (1); on admire en cet endroit deux » colosses de pierre placés à côté l'un de l'autre. » L'un subsiste en entier. La moitié de l'autre » a, dit-on, (2), été renversée par un tremble-

(1) Strabon appelle Memnonium un temple près duquel étoit la statue de Memnon.

(2) Strabon est le seul des anciens qui ait attribué la chûte de ce colosse à un tremblement de terre; tous s'accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambyse.

» ment de terre. Si l'on en croit l'opinion gé-
» nérale, la partie de cette statue demeurée sur
» la base, rend un son une fois chaque jour.
» Curieux d'examiner la vérité de ce fait, je
» m'y transportai avec Ælius Gallus, qui étoit
» accompagné de ses amis, et suivi d'un nom-
» breux cortège de soldats. J'entendis ce son
» vers six heures du matin, mais je n'oserois
» affirmer s'il sortoit de la base du colosse,
» ou s'il avoit été produit par quelqu'un des
» assistans; car plutôt que de penser qu'il soit
» l'effet d'un certain assemblage de pierres, on
» est tenté d'imaginer mille causes différentes.
» Au-delà du Memnonium, sont les tombeaux
» des rois, creusés à la pointe du ciseau dans
» le rocher. On en compte environ quarante
» construits d'une manière merveilleuse, et
» dignes de fixer l'attention des voyageurs. Des
» obélisques taillés auprès, portent diverses
» inscriptions qui marquent les richesses, la
» puissance et l'étendue de l'empire de ces sou-
» verains, qui comprenoit la Sithie, la Bac-
» trianne, l'Inde et l'Ionie. Elles détaillent aussi
» la grandeur des tributs qu'ils avoient impo-
» sés, et le nombre de leurs troupes qui mon-
» toient à un million de soldats.

Avant de vous dire, Monsieur, ce qui reste actuellement des monumens décrits par ces

deux historiens, il importe de vous faire connoître la distribution des ornemens, des vestibules, des cours et des édifices qui composoient les temples Egyptiens, afin que nous ne nous égarions pas au milieu de leurs ruines.

«(1) Les temples d'Egypte sont précédés » d'une ou de plusieurs avenues pavées, larges » de cent pieds, et longues de trois ou quatre » cents. Deux rangées de sphinx éloignés de » trente pieds l'un de l'autre en ornent les côtés. » Ces avenues aboutissent à des portiques dont » le nombre n'est point fixe. Ces portiques » conduisent à une place magnifique qui pré» cède le temple. Au-delà se trouve le sanc» tuaire, qui est plus petit, et dans lequel on » ne sculpte jamais de figures humaines, et » rarement même celle de quelques animaux. » Des murs aussi élevés que le temple forment » les côtés de la place. Plus écartés à leur » origine que la largeur de la façade, ils se » rapprochent ensuite d'environ cent pieds. » Ils sont chargés de grandes figures sculptées » dans le goût des anciens ouvrages des Etrus» ques et des Grecs. Un édifice spacieux, sou» tenu par une prodigieuse quantité de colon» nes, accompagne ordinairement ces temples».

(1) Strabon, liv. 17.

N'ayant à vous offrir que des monumens mutilés par le temps ou les hommes, j'espère que cette description servira à vous indiquer ce qui manque à leur perfection. Guidés par elle, avançons-nous au midi de Carnack, où l'on trouve les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile. Il a huit entrées, dont trois sont précédées de sphinx d'une énorme grosseur, avec deux grandes statues de chaque côté. Ces sphinx et ces colosses, tous d'un seul bloc de marbre, sont taillés dans le goût antique. Lorsque l'on a parcouru ces allées majestueuses, on arrive à quatre portiques dont chacun a trente pieds de largeur, cinquante-deux d'élévation, et cent cinquante de longueur. Des portes pyramidales leur servent d'entrée, et des pierres d'une grandeur étonnante posent sur les deux murs, et forment le plafond.

Le premier de ces portiques est entièrement bâti de granit rouge parfaitement poli. Quatre compartimens remplis d'hiéroglyphes, occupent la longueur des faces extérieures. L'intérieur n'en a que trois rangées, dans chacune desquelles on remarque deux figures humaines, plus grandes que nature, sculptées avec beaucoup d'art. Des figures colossales élevées de quinze pieds au-dessus des fondemens

de la porte, en décorent les côtés. Deux statues de trente-trois pieds de haut, l'une de granit rouge, l'autre de granit tacheté de noir et de gris, sont placées en dehors. On en voit une autre en dedans, composée d'un bloc de marbre blanc, dont on a abattu la tête. Ces colosses portent à la main une espèce de croix, c'est-à-dire, le *phallus*, qui chez les Egyptiens étoit le symbole de la fécondité.

Le second portique est à moitié ruiné. La porte n'a que deux rangs d'hiéroglyphes d'une grandeur gigantesque, l'un au midi, l'autre au nord. Toutes les faces du troisième sont couvertes d'hiéroglyphes formés de figures colossales. On remarque à l'entrée de la porte les débris d'une statue de marbre blanc, dont le tronc a quinze pieds de circonférence. La tête est couverte d'un casque entouré d'un serpent. Des murs presque entièrement renversés, et des monceaux de décombres représentent le quatrième portique. On distingue au milieu les morceaux d'un colosse de granit rouge, dont le corps a trente pieds de tour.

A l'extrémité de ces portiques, commençoient les hautes murailles qui formoient la première cour du temple. Les peuples y entroient par douze portes. Plusieurs sont détruites, et d'autres fort délabrées. Celle qui a

moins souffert des injures du temps, et des outrages des Barbares, regarde l'occident. Une longue avenue de sphinx la précède. Elle a quarante pieds de largeur, environ soixante d'élévation, et quarante-huit d'épaisseur aux fondemens. On remarque dans le front deux rangs de petites fenêtres, et sur les côtés, des débris d'escaliers par lesquels on montoit au sommet. Cette porte, dont la masse paroît inébranlable, est d'un goût rustique, sans hiéroglyphes, et d'une simplicité imposante. Elle donne entrée dans la grande place, dont deux terrasses, élevées de six pieds au-dessus du sol, et larges de quatre-vingt, forment les côtés. On y admire deux belles colonnades qui se prolongent dans toute la longueur des terrasses. Au-delà s'ouvre une seconde cour qui précède le temple, et dont l'étendue égale la majesté de l'édifice. Elle est pareillement décorée de deux rangées de colonnes, qui ont plus de cinquante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence à la base. Leurs chapitaux ont la forme d'un vase surmonté d'une pierre carrée, qui servoit probablement de piédestal à des statues. Deux colosses d'une grandeur prodigieuse et mutilés par le fer, terminent ces colonnades. Arrivé dans cet endroit, l'œil étonné mesure l'immensité du temple. Il est d'une

élévation surprenante. Les murs construits de marbre paroissent indestructibles. Le toît, plus exhaussé au milieu que sur le bas côté, est soutenu par dix-huit rangs de colonnes. Celles qui portent la partie la plus élevée, ont trente pieds de circonférence et environ quatre-vingt de hauteur; les autres sont d'un tiers plus petites. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant, et dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avoient de l'Être suprême, et l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Toutes les faces en dedans et en dehors sont chargées d'hiéroglyphes et de figures extraordinaires. On a sculpté du côté du nord des représentations de batailles avec des chevaux et des charriots, dont l'un est traîné par des cerfs. On distingue sur la muraille du midi, deux barques couvertes d'un dais, à l'extrêmité desquelles paroît un soleil. Des nautonniers les conduisent avec des perches. Deux hommes assis à la poupe, semblent en diriger la course, et recevoir leurs hommages. Ces tableaux sont allégoriques. Les Grecs dans leur langage poétique, peignoient le soleil dans un char, traîné par des coursiers que guidoit Apollon. Les Egyptiens le représentoient porté sur un vais-

seau conduit par Osiris, et sept nautonniers qui figuroient les planètes (1). Cette entrée, qui faisoit face au temple de *Luxor*, est bien dégradée, mais elle devoit être d'une grande somptuosité, si l'on en juge par les obélisques qui l'annoncent. On en voit deux de soixante pieds de haut, sur vingt et un de circuit à la base, et un peu plus loin, deux autres de soixante-douze pieds d'élévation sur trente de circonférence. Ces superbes monumens formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie et aux connoissances des anciens Egyptiens. On y a gravé divers hiéroglyphes divisés en colonnes. Trois de ces obélisques restent debout. Un seul est renversé.

En quittant le grand temple et marchant vers l'orient, on arrive à travers des monceaux de décombres au bâtiment que Strabon nomme le sanctuaire. Il est peu considérable. La porte est ornée de colonnes, dont trois grouppées ensemble se réunissent sous un seul chapiteau. Plusieurs salles de granit en partageoient l'intérieur. C'étoit-là que l'on gardoit la vierge con-

---

(1) Macrob, songe de Scipion. Martien Capella, livre second.

sacrée à Jupiter, et qui s'offroit en sacrifice d'une manière fort extraordinaire (1).

Je n'ai décrit, Monsieur, que les parties les mieux conservées de ce temple. On trouve dans sa vaste enceinte plusieurs édifices presque détruits, qui servoient sans doute aux prêtres et aux animaux sacrés. On y remarque une grande pièce d'eau environnée de débris, et à chaque pas on rencontre des tronçons de colonnes, de sphinx, de statues, de colosses, et des ruines si magnifiques, qu'on est saisi d'étonnement et d'admiration. Si l'on mesure avec justesse l'espace qu'occupoient les vestibules, les portiques et les cours du temple, on verra que leur ensemble avoit au moins une demi-lieue de circuit, et que Diodore de Sicile ne s'est point trompé en leur donnant cette étendue.

La plaine qui s'étend depuis *Carnak* jusqu'à *Luxor*, n'a pas moins d'une lieue de long. Cet espace étoit couvert des maisons des Egyptiens qui habitoient la partie orientale de Thèbes.

---

(1) Jovi quem præcipué colunt (Thebani) virgo quædam genere clarissima, et specie pulcherrima sacratur; quales Græci Pallacas vocant. Ea pellicis more cum quibus vult coit, usque ad naturalem corporis purgationem. Post purgationem, vero viro datur; sed priusquam nubat post pellicatûs tempus in mortuæ morem lugetur. Strabon, liv. 17.

Quoique, au rapport de Diodore de Sicile (1), elles eussent cinq étages, et qu'elles fussent construites avec solidité, elles n'ont pu résister aux ravages du temps et des conquérans. Elles sont entièrement détruites (2). Aujourd'hui que le sol s'est beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le bled, le lin, les légumes croissent aux mêmes lieux où l'on admiroit, il y a trois mille ans, des places publiques, des palais, et des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. A l'extrémité de cette campagne on trouve le village de *Luxor*, près duquel on parcourt les avenues et les débris d'un autre temple plus dégradé que le premier. Il occupoit un terrain spacieux. De grandes cours entourées de portiques soutenus par des colonnes de quarante pieds d'élévation, sans y comprendre la base ensevelie sous les sables; des portes pyramidales chargées

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) M. Pokoke trompé par cette destruction totale, a pensé qu'à Thèbes il n'y avoit autrefois de grands édifices que les temples, et que les maisons des habitans étoient ou des tentes ou des mâsures, etc. Le témoignage de Diodore de Sicile réfute cette assertion.

de

de sculptures hiéroglyphiques, et d'une majesté imposante; des restes des murs bâtis de quartiers de granit, et que la barbarie seule des hommes a pu renverser; des files de colosses de marbre élevés de quarante pieds, et enterrés jusqu'aux tiers de leurs corps : tous ces monumens disent quelle devoit être la magnificence de l'édifice principal, dont une colline de ruines amoncelées marque la place. Mais rien n'en donne une idée plus grande, que deux obélisques qui lui servoient d'ornement, et qui sembleroient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit, ils ont soixante-douze pieds de haut au-dessus du sol, et trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable et le limon, on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds, depuis la base jusqu'au sommet. L'un deux est fendu vers le milieu, l'autre parfaitement bien conservé. Les hiéroglyhes qui les couvrent, partagés en colonnes, et taillés en relief, saillant d'un pouce et demi, font honneur à l'artiste qui les a sculptés. La dureté de la pierre les a préservés de l'injure de l'air ; rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Egypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages, et il n'y

a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement. Tels sont, Monsieur, les monumens les plus remarquables que l'on trouve de nos jours dans la partie orientale de Thèbes. Leur aspect seul suffiroit pour échauffer le génie d'une nation policée; mais les Turcs et les Cophtes, rampant sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voyent sans admiration, et construisent à l'entour des huttes de terre, qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares, lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin, ne rougissent point d'abattre la colonne qui soutenoit un temple ou un portique, et de la scier par tronçons. C'est à ce point d'abjection que le despotisme dégrade les hommes!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE X.

A. M. L. M.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

Au grand Caire.

LE village de *Gournou*, Monsieur, et celui de *Medinet Abou*, situés sur le terrain qu'occupoit la partie occidentale de Thèbes, sont environnés de grandes ruines. On trouve une lieue à l'occident du premier des grottes, nommées *Biban Elmelouk*, les portes des Rois. C'est-là qu'on voit les tombeaux des anciens souverains de la Thébaïde. Le chemin qui y mène est semé de marbres et de débris. On s'y rend en suivant les sinuosités d'une gorge étroite, dont les flancs en plusieurs endroits ont été taillés au ciseau. On a pratiqué dans le rocher des appartemens spacieux qui précédèrent la construction des maisons et des

palais. Au fond de cette vallée, qui s'élargit d'environ deux cents toises, on reconnoît dans le pied des montagnes les ouvertures qui conduisent à ces tombeaux. Strabon (1) en compte quarante, Diodore de Sicile (2) quarante-sept ; mais il ajoute que sous l'empire d'Auguste il n'en restoit que dix-sept, dont quelques-uns étoient déjà bien endommagés. Aujourd'hui la plûpart sont bouchés, et il ne s'en trouve que neuf où l'on puisse pénétrer. Les galeries souterraines qui les précèdent ont ordinairement dix pieds de haut sur une largeur égale. Les murs et le plafond taillés dans une roche blanche, conservent le brillant et le poli du stuc. Quatre allées principales, plus longues et plus élevées que les autres, aboutissent à la porte d'une grande salle, au milieu de laquelle on voit un tombeau de marbre avec la figure du prince sculptée en relief sur le couvercle. Une autre figure tenant un sceptre à la main, orne un des côtés de la muraille. Une troisième, représentée sur le plafond porte aussi le sceptre, et des aîles qui lui descendent jusqu'aux talons.

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Diodore de Sicile, livre premier.

La seconde grotte, spacieuse et bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux, peints avec des couleurs dont la fraîcheur et la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat, et des hiéroglyphes divisés en colonnes, et gravés sur les murs. Deux hommes sont assis à côté de la porte, à laquelle conduit une longue rampe dont la pente est fort douce. Un bloc de granit rouge qui a seize pieds de haut, dix de long, et six de large, forme le sarcophage du Roi, dont la figure taillée en relief orne le couvercle. Une inscription hiéroglyphique règne à l'entour. Des niches pratiquées dans l'épaisseur du rocher servoient sans doute de place aux momies des personnes de la Famille Royale. Les tombeaux déposés dans d'autres appartemens en ont été enlevés par violence, comme l'attestent leurs débris. On remarque une très-belle grotte, où il ne reste qu'un couvercle de marbre, long de dix pieds et large de six. Dans le fond du caveau le plus reculé, on distingue une figure humaine sculptée en relief, les bras croisés sur la poitrine, et deux autres à genoux à ses côtés.

Ces galeries, ces appartemens souterrains, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, et dont je n'ai décrit qu'une petite partie,

sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux, et d'animaux divers, les uns sculptés en relief, les autres en creux, et d'autres peints avec des couleurs ineffaçables. Ces caractères inintelligibles, qui composent l'histoire du temps, cachent sous leur voile impénétrable des découvertes intéressantes, et les traits les plus remarquables de la vie des Monarques de Thèbes, dont la puissance s'étendoit jusque dans l'Inde. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumière du jour n'y pénètre point. Tels sont les souterrains où les corps de ces Rois reposent, environnés des ombres et du silence. En les parcourant, on se sent frappé d'une crainte religieuse, comme si la présence des vivans devoit troubler les morts dans les asyles du repos et de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, et marchant vers le sud-est, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les piliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un sceptre, de l'autre un fouet. L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On remarque du côté du midi une porte pyramidale qui servoit d'entrée à un portique. L'enceinte des cours qui environnoient le temple est dé-

signée par des débris de colonnes et de pierres d'une grandeur démesurée. L'une de ces cours renferme les tronçons de deux statues de marbre noir, qui avoient trente pieds de haut. Dans l'autre, on demeure stupéfait à la vue d'un colosse couché par terre, et brisé vers le milieu. On compte vingt-un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long et dix-huit de circonférence. Cette statue gigantesque ne le cède en grandeur qu'à celle de Memnon. Les restes des bâtimens qui accompagnoient ce temple, couvrent un terrain d'un mille d'étendue, et laissent dans l'esprit une haute idée de sa magnificence.

En continuant sa route, on trouve une demilieue plus loin les ruines du *Memnonium*, situé près de *Medinet Abou*. On y voit le plus grand colosse de l'Egypte, ce qui désigne la place du tombeau d'*Osimandué* : car Diodore de Sicile le marque dans son enceinte. Avant de vous montrer les débris de ce monument fameux, permettez que je vous le représente tel que Diodore l'a décrit. « A dix » stades des tombeaux des Rois de Thèbes (1),

---

(1) Diodore de Sicile, livre premier. Les grottes où l'on voit les tombeaux des Rois de Thèbes, ne sont qu'à trois quarts de lieue de *Medinet Abou*. Ainsi Diodore de Sicile est assez

» dit cet historien, on admire celui d'Osimandué. Un vestibule bâti de pierres de diverses » couleurs en forme l'entrée. Il a deux cents pieds » de long et soixante-huit d'élévation. Au sortir » delà, on entre sous un péristile carré, dont » chaque côté a quatre cents pieds de longueur. » Des animaux formés de blocs de granit, de » vingt-quatre pieds de haut, lui servent de » colonnes, et portent le plafond composé de » carreaux de marbre, qui ont vingt sept pieds » en tout sens. Dans toute la longueur, des » étoiles d'or y brillent sur un fond d'azur. » Au-delà de ce péristyle, s'ouvre une autre » entrée suivie d'un vestibule construit comme » le premier, mais plus chargé de toutes sortes » de sculptures. Il est précédé de trois statues » formées d'une seule pierre, et taillées par » Memnon Sycnite. La principale qui repré» sente le Roi, est assise. C'est la plus grande » de l'Egypte. Un de ses pieds, mesuré avec » justesse, passe sept coudées. Les deux au» tres appuyées sur ses genoux, l'une à droite, » l'autre à gauche, sont celles de sa mère et » de sa fille. Tout l'ouvrage est moins recom-

---

exact, puisqu'il se trompe tout au plus d'un quart de lieue. Pokoke a commis une erreur plus considérable, en marquant le tombeau d'Osimandué à *Luxor*, de l'autre côté du Nil.

» mandable par sa grandeur énorme, que par
» la beauté du travail, et par le choix du gra-
» nit, qui, dans une surface si étendue, n'a
» ni défaut, ni tache. Le colosse porte cette
» inscription : *Je suis Osimandué, Roi des*
» *Rois; si l'on veut savoir combien je suis*
» *grand, et où je repose, que l'on détruise*
» *quelqu'un de ces ouvrages* (1). On voit en
» outre une autre statue de sa mère, taillée
» d'un seul bloc de granit, et de trente pieds
» de haut. Trois Reines sont sculptées sur sa
» tête, pour faire connoître qu'elle fût fille,
» femme et mère du Roi.

» A la suite de ce portique, on entre dans
» un péristile plus beau que le premier. On
» a gravé sur la pierre l'histoire de la guerre
» d'Osimandué, contre les révoltés de la Bac-
» trianne. La façade de la muraille du devant,
» montre ce Prince, attaquant des remparts,
» au pied desquels coule un fleuve. Il com-
» bat contre des troupes avancées, ayant à ses
» côtés un lion terrible qui le défend avec
» ardeur. La muraille à droite offre des cap-
» tifs enchaînés, les mains et les parties na-
» turelles coupées, pour leur reprocher leur

(1) Je crois que cette inscription a été funeste à ce colosse, et qu'elle engagea Cambise à le briser par le milieu.

» lâcheté. Sur le mur qui est à gauche, di-
» verses figures symboliques, très-bien sculp-
» tées, rappellent le triomphe et les sacrifices
» d'Osimandué au retour de cette guerre. Au
» milieu du péristile, à l'endroit où il est dé-
» couvert, on avoit dressé un autel composé
» d'une seule pierre d'une grandeur merveil-
» leuse et d'un travail exquis. Enfin, contre
» la muraille du fond, deux colosses chacun
» d'un seul bloc de marbre, et de quarante
» pieds de hauteur, sont assis sur leurs piédes-
» taux. On sort de ce péristile admirable par
» trois portes; l'une est entre les deux statues;
» les deux autres sont aux côtés. Elles con-
» duisent à un édifice de deux cents pieds de
» longueur, dont le toît porte sur de hautes co-
» lonnes. Il ressemble à un magnifique théâtre;
» plusieurs figures de bois y représentent un
» sénat occupé à rendre la justice. Sur un des
» murs on remarque trente sénateurs, et au
» milieu d'eux le chef de la justice, ayant à
» ses pieds un amas de livres, et la figure de
» la vérité les yeux fermés, suspendue à son
» col.

» Delà on passoit dans une place environnée
» de palais de formes différentes, où l'on voyoit
» figurés sur des tables tous les mets qui peu-
» vent flatter le goût. Dans l'un d'eux, Osi-

» mandué revêtu d'habits magnifiques, offroit
» aux Dieux l'or et l'argent qu'il retiroit chaque
» année des mines de l'Egypte. On avoit écrit
» au bas la valeur de ce revenu, qui montoit
» à trente-deux millions de mines d'argent.
» Un autre palais renfermoit la bibliothèque
» sacrée, à l'entrée de laquelle on lisoit ces
» mots : *Remèdes de l'ame*. Un troisième con-
» tenoit toutes les divinités de l'Egypte, avec
» le Roi qui offroit à chacune d'elles les pré-
» sens qui leur convenoient, attestant Osiris,
» et les Princes ses prédécesseurs, qu'il avoit
» exercé la piété envers les Dieux, et la jus-
» tice envers les hommes. A côté de la biblio-
» thèque, on voyoit dans un des plus beaux
» édifices de la place, vingt tables entourées
» de leurs lits, sur lesquels reposoient les sta-
» tues de Jupiter, de Junon, et d'Osimandué.
» On croit que son corps étoit déposé en cet
» endroit. Plusieurs bâtimens joints à celui-ci,
» conservoient les représentations de tous les
» animaux sacrés de l'Egypte. De ces appar-
» temens on montoit au tombeau du Roi, sur
» le sommet duquel étoit placée une couronne
» d'or, d'une coudée de largeur, et de trois
» cents soixante-cinq de tour. Chaque coudée
» répondoit à un jour de l'année, et l'on y
» avoit gravé le coucher et le lever des astres

» pour ce jour-là, avec les indications astrolo-
» giques, que la superstition des Egyptiens y
» attachoit. On dit que Cambyse enleva ce
» cercle lorsqu'il ravagea l'Egypte. Tel étoit,
» selon les historiens, le tombeau d'Osiman-
» dué, qui surpassoit tous les autres, et par
» son étude, et par le travail des habiles ar-
» tistes qu'il avoit employés ».

Je n'ose garantir, Monsieur, tous ces faits que Diodore de Sicile avance sur la foi des écrivains qui l'ont précédé; car de son temps la plus grande partie de ces édifices ne subsistoit plus. J'avoue même, que dans tout autre pays, ces descriptions merveilleuses passeroient pour de pures chimères; mais sur cette terre féconde, qui semble avoir été honorée la première du génie créateur des arts, elles acquièrent de la vraisemblance. Examinons ce qui reste de ces monumens, et que nos yeux nous forcent à croire au prodige. Leurs débris sont entassés près de *Medinet Abou* (1), dans une espace d'une demi-lieue de circuit. Le temple, les vestibules, les péristiles, ne présentent aux regards que des monceaux de ruines, parmi

(1) *Medinet Abou* signifie la ville du Père. On ne peut douter que le *Memnonium* ne fut en cet endroit, puisqu'il se nomme aussi dans l'itinéraire *Papa*, père.

lesquels s'élèvent quelques portes pyramidales que leur solidité a rendu indestructibles; mais les colosses nombreux que décrit Diodore, subsistent encore, quoique mutilés. Celui qui est le plus près de ces ruines, composé de marbre jaune, est enfoncé en terre jusqu'au tiers de sa hauteur. On en voit sur la même ligne un autre d'un marbre mélangé de blanc et de noir, dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les sépare, des tronçons de colonnes, et des statues brisées couvrent la terre, et marquent la suite des vestibules. L'on distingue au-delà deux autres statues colossales entièrement défigurées. Enfin, cent toises plus loin le voyageur est frappé d'étonnement à la vue de deux colosses, qui, semblables à des rochers, reposent assis à côté l'un de l'autre. Leurs piédestaux sont à peu-près égaux, et formés de blocs de granit de trente pieds de long, sur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul morceau de marbre. L'autre, le plus grand de l'Egypte est formé de cinq assises de granit, et rompu par le milieu. Il paroît que c'est la statue d'Osimandué (1); car on voit deux figures taillées

(1) La seule objection que l'on pourroit opposer à ce sentiment, c'est que suivant Diodore de Sicile la statue d'Osimandué

en relief le long de ses jambes, et qui s'élèvent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mère et la fille de ce Prince. L'autre colosse qui est d'une seule pierre, et qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mère de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base, et que Strabon appelle la statue de Memnon, rendoit un son au lever du soleil. Elle jouit autrefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, et l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques et latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base et les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs, et des hommes de tout les états, ont

---

avec celles de sa mère et de sa fille étoient formées d'un seul bloc, et que ce colosse est composé de plusieurs morceaux; mais la première assise s'élevant depuis la plante des pieds jusqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'est peut-être ce que notre historien a voulu donner à entendre. D'ailleurs le reste est conforme à la description.

entendu ce son miraculeux. Vous savez, Monsieur, ce que le judicieux Strabon en pense, et j'espère que vous serez de son sentiment.

Tels sont, Monsieur, les restes de Thèbes aux cents portes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, et qui annonce à quel point de perfection les arts étoient portés dans ces siècles reculés. Tout y étoit noble et majestueux. Il semble que les Rois de cette cité dont la gloire ne périra point, tandis que ses obélisques et ses colosses subsisteront, ne travaillassent que pour l'immortalité. Ils avoient construit des ouvrages à l'abri du temps; mais ils n'ont pu les défendre contre la barbarie des conquérans, le fléau le plus terrible des sciences et des nations, que leur orgueil a fait disparoître de la terre.

J'ai l'honneur d'être.

LETTRE XI.

A. M. L. M.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Au grand Caire.

On s'arrache avec peine, Monsieur, des ruines de Thèbes aux cent portes (1). Les monumens qui y frappent les regards du voyageur, remplissent l'ame de grandes idées. A la

(1) J'aime cette épithète par laquelle Homère peint d'un seul trait la grandeur de cette ville. Ce qui la rend sublime, c'est que l'exagération n'y a point de part. Pour peu que l'on fasse attention aux portiques, aux vestibules, aux péristiles, aux cours qui accompagnoient les grands temples de l'Egypte, on se convaincra que ceux de Thèbes avoient au moins cent portes. Je croirois donc avec Diodore de Sicile, que cette dénomination, digne du pinceau d'Homère, lui venoit plutôt des portes de ses temples, que de celles de son enceinte. Il paroît même que cette cité fameuse n'a jamais été fermée de murailles. Aucun historien n'en fait mention, et l'on n'en trouve point de traces.

vue

vue des colosses et des obélisques superbes qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine, il dit : *l'homme a fait cela*, et ce sentiment semble ennoblir son existence. Il est vrai que lorsque ses yeux s'abaissent sur les mazures placées au pied de ces magnifiques ouvrages, lorsqu'il apperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation savante, il s'afflige sur l'anéantissement des générations, et sur la perte des arts ; mais cet attendrissement même a du charme pour les cœurs sensibles.

Le vent nous entraîne vers les bornes de l'Egypte. Déjà ces rochers taillés en statues colossales, ont disparu. D'autres objets fixent l'attention. On contemple avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil. Nous abordons au port d'*Armant*. Ce village est construit au pied de la hauteur où l'on voit les ruines d'*Hermuntis*. Cette ancienne ville, qui honoroit d'un culte particulier Apollon et Jupiter, avoit élevé deux temples en leur honneur. Le temps les a respectés. Celui d'Apollon est petit, mais bien conservé: ses murailles sont formées de granit ; une frise couverte d'éperviers consacrés à ce Dieu, règne à l'entour. On monte sur la plate forme par un escalier pratiqué dans l'un des côtés.

Des hiéroglyphes décorent toutes les faces ; quatre rangs de figures humaines sont gravés en dehors, et trois en dedans. L'édifice est divisé en plusieurs salles. Cinq faucons, les aîles déployées, ornent le plafond de la première. Des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde. On y remarque deux béliers qui se regardent, avec des hiéroglyphes artistement sculptés ; deux (1) bœufs de marbre occupent l'extrémité de cet appartement. On voit à l'entour des femmes qui allaitent leurs enfans. Un grand bâtiment, dont il ne reste que les fondemens, précède ce temple. Au-delà s'ouvre un large bassin destiné à recevoir les eaux du Nil. Plus loin, sur la rive du fleuve on trouve un autre édifice, qui étoit vraisemblablement le temple de Jupiter. Les chrétiens en avoit fait une église. Le plâtre sur lequel on a peint des croix, couvre les hiéroglyphes et les inscriptions Egyptiennes.

A quatre lieues d'*Armant*, dans l'intérieur des terres, on rencontre le village d'*Oksor*. Abulfeda (2) dit que de son temps on y fabri-

(1) Le bœuf étoit en Egypte le symbole de la fertilité et de l'inondation.

(2) Abulfeda, description de l'Egypte.

quoit beaucoup de poterie. Ces manufactures subsistent encore. Les habitans transportent leurs vases au bord du Nil, les attachent sur un lit de branches de palmier la bouche en bas, mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes assis dessus, le conduisent de ville en ville jusqu'à ce qu'ils ayent vendu toutes leurs marchandises. J'ai vu plusieurs de ces radeaux descendre au-dessous même du Grand Caire. *El Oksor* est situé au milieu d'une plaine fertile en grains, et en dattes excellentes.

En remontant vers le midi, on passe par *Gebelein* les deux collines, au pied desquelles un saint Mahométan a son tombeau; bientôt après on découvre *Asfoun*, ville assez considérable, placée près des ruines d'*Aphroditopolis* (1). Depuis Thèbes jusqu'à Siène, on apperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les

(1) C'est la troisième ville de ce nom. Les Grecs les ont appellées ainsi. En traitant à la fin de ce volume de l'ancienne religion du pays, je rapporterai les noms Egyptiens qui sont parvenus jusqu'à nous.

îles sabloneuses que le Nil laisse à découvert, en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger ; car à l'approche des bateaux ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la basse Thébaïde, et jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles presque impénétrables, fuyent les lieux trop fréquentés par les hommes, et se plaisent davantage vers Assuan, où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'Icneumon entroit dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il étoit endormi, et lui dévoroit les entrailles. L'Icneumon recherche les œufs que la femelle du crocodile cache dans le sable, et les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

Nous abordons, Monsieur, au port d'*Esné*, ville considérable, gouverné par un Prince Arabe, et par un Cachef, dépendant du Bey de Girgé. Les Mahométans y possèdent plusieurs mosquées, et les Cophtes une église desservie par deux prêtres. « *Esné*, dit Abulféda (1), remarquable par ses bains publics, » et son commerce, est bâtie à l'occident du » Nil, entre *Assouan* et *Cous*, mais plus » près de cette dernière. Elle reconnoît, ajoute

(1) Description de l'Egypte.

» le géographe de Nubie, les Cophtes (1) » pour fondateurs. Son territoire bien cultivé, » abonde en grains et en palmiers. Des jardins » remplis d'arbres fruitiers l'environnent. On » y admire plusieurs monumens antiques » construits par les Cophtes, et des ruines » superbes». Cette description convient encore de nos jours à *Esné*, placée au bord d'une riche campagne, et ombragée par des bois d'orangers chargés de fleurs et de fruits. Cette ville nommée autrefois *Latopolis*, révéroit Minerve et le poisson *Latus* (2). Elle renferme dans son enceinte un temple antique ; des murs épais le ferment de trois côtés : six grosses colonnes cannelées, surmontées d'un chapiteau orné de feuilles de palmier en forment la façade ; dix-huit autres soutiennent le toît composé de larges carreaux de marbre : une frise entoure l'édifice, et des hiéroglyphes sans nombre en couvrent les faces extérieures. Ceux de l'intérieur, exécutés avec beaucoup plus de soin, marquent les progrès que les Egyptiens avoient fait dans la sculpture. Ce temple est souillé par les ordures entassées.

(1) Les Arabes donnent aux anciens Egyptiens le nom de Cophtes

(2) Strabon, l. 17.

du bétail que les Turcs y renferment. Ces barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.

Une lieue à l'occident d'*Esné*, est un autre temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assise (1). C'étoit-là que Minerve étoit honorée et qu'on nourrissoit le poisson *Latus*. Les colonnes de ce temple ont peut-être donné aux Grecs l'idée de l'ordre corinthien. En effet, les chapiteaux sont ornés d'un feuillage qui ressemble beaucoup à la feuille d'achante. Seulement il est moins saillant, et quelquefois simplement tracé. Divers animaux peints sur le plafond, ont conservé tout l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens employent souvent dans leurs peintures l'or et le bleu d'outremer ; mais si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages, ils ne connoissoient point l'art des dégradations, par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, fait donner aux objets les formes et les contours

(1) Cette femme assise étoit une divinité Egyptienne appelée *Neith*. Les anciens Grecs lui donnèrent le nom de Minerve, qu'ils peignirent et gravèrent d'abord assise, pour imiter leurs précepteurs, comme on le verra dans la suite de ces lettres.

qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très-brillantes, mais presque toujours uniformes et simplement plaquées.

Au midi d'*Esné*, on voit les débris d'un monastère fondé par sainte Hélène, et auprès le cimetière des martyrs, orné de tombeaux surmontés de coupoles soutenues par des arcades. Les habitans d'*Esné* s'étant révoltés contre les persécutions de Dioclétien, cet Empereur détruisit leur ville, et les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu, consacré par la religion, est devenu un célèbre pélérinage parmi les Cophtes. Ils s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui se prolonge à l'orient du Nil, et presque en face d'*Esné*, des carrières dont on tire une pierre tendre, appellée *Baram*. On s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine. Elle durcit au feu, et forme d'excellentes marmites, et des casseroles qui ne donnent aucun mauvais goût aux alimens. Je finirai cette lettre en vous avertissant, Monsieur, que le père Sicard et Vansleb ont confondu cette ville avec Siène située sous le tropique, à trente lieues de distance vers le midi.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XII.

A M. L. M.

Route d'Esné *à la dernière cataracte.*

Au Grand Caire.

Nous touchons, Monsieur, au terme de notre voyage. La chaleur qui commence à se faire sentir nous annonce l'approche du tropique. Le vent du sud, dont l'haleine est brûlante, souffle par raffales. Il éléve des tourbillons de sables pernicieux aux hommes et aux animaux. Les uns et les autres cherchent un abri dans les cabanes et les antres des rochers. Heureusement que ce vent dangereux continue rarement pendant deux jours entiers. Cet espace de temps suffit quelquefois pour faire périr les caravannes au milieu des déserts.

La campagne a pris une autre aspect; en partant nous avons vu semer les terres aux environs du Caire. Prés de Girgé le bled étoit en épi. Ici on le coupe à la fin de Janvier. Telle

est l'Egypte. En la parcourant d'une extrémité à l'autre, on la voit insensiblement changer de décoration. La verdure, les fleurs, les moissons se succèdent rapidement. C'est à l'inondation progressive et à la chaleur du climat que l'on doit cette diversité de scènes, cette variété de productions qui se renouvellent sans cesse dans une longue étendue de pays.

Au-dessus d'*Esné*, on rencontre le village d'*Edfou* gouverné par un scheik Arabe, et bâti sur les ruines de la grande ville d'Apollon. Il possède un temple antique couvert d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue des hommes à tête de faucon. Ses habitans étoient ennemis des crocodiles. A quelques lieues d'*Edfou* le lit du fleuve resserré par des rochers, qui s'avancent à droite et à gauche, n'a que cinquante toises de largeur. On nomme cet endroit *Hajar Salsalé*, la pierre de la chaîne, et l'on croit qu'autrefois on en tendoit une d'un bord à l'autre. Les rochers du côté de l'Occident sont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilastres et des hiéroglyphes, avec une chapelle creusée dans l'épaisseur de la pierre. Les eaux resserrées entre les montagnes se précipitent avec une grande rapidité, et l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable.

Après avoir passé *Hajar Salsalé*, on reconnoît à l'Orient du Nil, *Coum Ombo*. Les ruines d'un temple situées au pied de cette colline, fixent la position de l'ancienne *Ombos*, dont les habitans honoroient le crocodile. Ces animaux sont très communs vers cette hauteur. On les voit descendre par troupes des îles de sables, et nager en longs replis dans les eaux. Il semble que ces redoutables amphibies ayent fixé leur habitation près d'une ville, où ils reçurent des hommages ; mais ce qui les y rend plus nombreux que dans les autres parties de l'Egypte, c'est qu'en cet endroit, les rives du Nil sont presque désertes.

Nous abordons, Monsieur, au port d'*Assouan*, autrefois Siène, qui sera le terme de notre navigation. Ici, comme ailleurs, je suivrai le plan que je me suis proposé. Je vous offrirai la description des lieux tracés par le pinceau des meilleurs écrivains de l'antiquité, en y ajoutant le tableau de leur état actuel, et les changemens qui y sont arrivés. Aucun auteur n'a mieux décrit Siène et ses environs que Strabon (1). « Ecoutons-le : Siène est une » ville d'Egypte, située sur les confins de l'E-

(1) Strabon, l. 17.

» thiopie. Elle a l'île d'Eléphantine en face. On » y remarque une petite ville avec le temple » de *Cneph* (1), et un nilomètre. C'est un » puits construit d'une seule pierre, qui, placé » sur le bord du Nil, sert à mesurer les gran- » des, les médiocres et les moindres crues; » car l'eau de ce puits monte et descend avec » le fleuve. Des lignes tracées sur les murs, » marquent l'instant de sa croissance, celui » où elle est parvenue à son plus haut point, » et les autres degrés de son élévation. Des » hommes chargés de cette observation l'an- » noncent dans toute l'Egypte, afin qu'on y » sache qu'elle sera la crue de l'année; en ef- » fet, à certaine époque, des signes infaillibles » leur apprennent la hauteur où le Nil s'élè- » vera, long-temps même avant qu'il commence » à déborder sur les terres. Ils se hâtent d'en » instruire les Gouverneurs des provinces. Cette » connoissance éclaire les laboureurs sur la dis- » tribution des eaux, sur les travaux des digues, » et sur le nettoiement des canaux. Les offi- » ciers préposés pour recueillir les tributs, les » proportionnent au degré de l'inondation (2).

(1) Divinité Egyptienne dont je parlerai dans la suite de ces lettres.

(2) De nos jours, lorsque le Nil ne monte pas à seize coudées, l'Egypte ne doit point de tribut au grand Seigneur.

« Siène est directement sous le tropique. On » y a creusé un puits qui est l'indice du solstice » d'été. On reconnoît ce jour, lorsque les stiles » des cadrans et les gnomons ne donnent point » d'ombre à midi. En cet instant, le soleil » vertical darde ses rayons au fond du puits, » et son image entière se peint sur l'eau qui » en couvre le fond. Trois cohortes établies » dans cette ville, gardent les limites de l'em- » pire Romain. A quelque distance au-dessus » d'Eléphantine, un rocher barre le lit du » fleuve, et forme une petite cataracte. Il est » applani vers le milieu, de manière que les » eaux peuvent le franchir. Coupé en précipice » aux deux extrémités, il laisse de chaque » côté un canal navigable, que les bateaux » remontent facilement. Les bateliers osent sur » de frêles nacelles se laisser entraîner à la ra- » pidité du courant, au milieu de la cataracte, » sans recevoir aucun dommage. L'île de Philé » placée au-dessus, est l'habitation commune » des Ethiopiens et des Egyptiens. Ceux-ci » occupent une bourgade semblable à celle » d'Eléphantine, pour la grandeur et la cons- » truction. Elle a des temples, dans l'un des- » quels l'épervier d'Ethiopie est regardé comme » sacré ».

L'île d'Eléphantine, Monsieur, a une demi-

lieue de long sur la moitié de largeur. La ville que Strabon y décrit ne subsiste plus. Un petit village est bâti sur ses ruines. On voit auprès les débris d'une porte superbe de granit, qui formoit l'entrée d'un des portiques du temple de *Cneph*. Un bâtiment entouré de murailles épaisses et de décombres, en faisoit partie. Un rempart élevé à la pointe de l'île, servoit à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre si favorablement situé dans cet endroit, pour reconnoître les premiers instans de la crue des eaux, et régler les travaux de l'agriculture ne paroît plus. D'après la description de Strabon, on peut croire que c'étoit une salle semblable à celle du *Mekias* de l'île de *Raouda*, excepté qu'elle étoit d'une seule pierre, et qu'au lieu d'une colonne divisée en pouces et en coudées, on mesuroit l'inondation avec des lignes tracées sur la muraille. Ce nilomètre formé d'un bloc de marbre n'aura point été détruit, il est vraisemblablement enfoui sous le sable, et limon du Nil, d'où on le retirera peut-être quelque jour.

L'île d'Eléphantine est environnée de quatre autres plus petites, qui ne sont que des massifs de granit. On en a détaché des morceaux énormes, qui ont été employés à la construction des grands édifices de l'Egypte. C'est de

l'un de ces îlots, que l'on enleva ce grand cube de pierre, de soixante pieds sur chaque face, dans l'épaisseur duquel on tailla le sanctuaire du temple de Latone, à Butis (1). L'histoire nous apprend que plusieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à sa destination. C'est le poids le plus énorme qui ait jamais été mû par la puissance humaine.

Assouan, située à l'Orient du fleuve, n'est qu'une misérable bourgade avec un petit fort, où commande un Aga des Janissaires. Les restes de Siène sont sur la hauteur qui s'élève du côté du midi. Des colonnes et des piliers de granit répandus en divers endroits en marquent l'emplacement. On y remarque un ancien édifice avec des ouvertures au sommet, et des fenêtres qui regardent l'Orient. C'étoit peut-être l'observatoire des Egyptiens. Le puits du solstice pouvoit correspondre à l'une de ces ouvertures, et l'image du soleil alloit se peindre sur la surface de l'eau qui en couvroit le fond. Ce fait attesté par toute l'antiquité,

(1) Voyez le tome premier des Lettres sur l'Egypte. M. Pokoke place cette grande pierre dans le temple de Minerve à Saïs, mais c'est contredire formellement Hérodote qui en donne la description, et qui assure l'avoir vue à Butis dans le temple de Latone.

ne sauroit être révoqué en doute. Il prouve les connoissances astronomiques des Egyptiens, et doit être regardé comme une des plus belles observations des hommes : il est bien étonnant que depuis dix-huit cents ans, aucun voyageur ne se soit arrêté à Siène quelques jours avant le solstice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, et constater une découverte aussi intéressante. Ayant voyagé avec une fortune bornée, et sans le secours du gouvernement, je n'ai point remonté jusqu'à cette ville, où il eut fallu rester au moins huit jours, parce que ces voyages sont extrêmement dispendieux, et que l'on ne peut se mettre à l'abri des brigands, qu'en faisant des présens continuels aux Gouverneurs, et en soudoyant des Janissaires. Ainsi au lieu de mes observations, j'ai été forcé de recueillir et de vérifier avec des peines infinies celles des autres. Il est vrai que j'ai eu des mémoires particuliers qui m'ont beaucoup servi; mais il eut été plus agréable de voir moi-même.

La cataracte est encore de nos jours, telle que Strabon l'a décrite; le rocher qui barre le milieu du fleuve, est à découvert pendant six mois de l'année. Alors les bateaux descendent et remontent par les côtés. Durant l'inondation, les eaux amoncelées entre les mon-

tagnes forment une seule nappe, et franchissant l'obstacle, font un saut de onze pieds de haut. Les bateaux ne peuvent plus remonter le courant, et l'on est obligé de transporter les marchandises par terre, deux lieues au-dessus de la cataracte; cependant ils descendent comme à l'ordinaire, et se laissent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, et dans un instant ils sont à perte de vue. Ils est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, et que les bateliers qui se tiennent à la poupe gardent un juste équilibre, autrement ils seroient engloutis dans l'abîme.

A l'occident d'*Assouan*, on a coupé dans la montagne un chemin qui conduit à *Philé*. On voit sur les côtés d'immenses carrières de granit. M. Pokoke y a observé des obélisques et des colonnes à moitié taillés. On les coupoit dans les flancs du rocher, et lorsqu'on les en avoit détachés, on les traînoit jusqu'au fleuve, d'où on les transportoit sur des radeaux au lieu de leur destination. Le granit de ces carrières, tacheté de rouge et de gris, ressemble à celui de la colonne d'Alexandre Sévère. Il est d'une grande dureté et reçoit un beau poli.

L'île de Philé n'a qu'une demi-lieue de circuit : les Ethiopiens et les Egyptiens y habitoient en commun; aujourd'hui elle est déserte, mais

mais on y admire deux temples magnifiques (1). Des cours ornées de colonnades, accompagnent le plus grand. On entre dans la première par une porte pyramidale, à côté de laquelle sont deux obélisques de granit. L'intérieur du temple est divisé en plusieurs appartemens. Ses murs formés de marbre, offrent plusieurs files d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue l'épervier décrit par Strabon. A l'orient de cet édifice, on en trouve un autre qui forme un carré long. Il est ouvert de tous côtés. Les chapiteaux des colonnes qui portent le toit sont sculptés avec art.

Tandis que nous sommes aux bornes de l'Egypte, jettons un coup-d'œil sur le pays que nous venons de parcourir. Dans un espace de deux cents lieues, nous avons remarqué une vallée étroite, bornée à droite et à gauche, par deux chaînes de montagnes et de collines; excepté vers le Faïoum, la plaine n'a guère que dix lieues dans sa plus grande largeur, mais elle est couverte par-tout des trésors de l'abondance. Les pyramides qui s'étendent depuis les environs de Gizé jusqu'à *Meidom*, ont d'abord attiré nos regards. Ces magnifiques mausolées qu'éleva la puissance des Pharaons,

(1) Pokoke, voyage d'Orient. Norden, voyage d'Egypte.

ne nous ont point empêché de payer un tribut d'admiration aux restes du lac Mœris, creusé pour le bonheur des peuples. Plus loin nous avons observé des portiques et des temples superbes. Les ruines de Thèbes aux cent portes ont ensuite fixé notre attention, et nos pensées se sont élevées jusqu'à la hauteur de ses fameux monumens. Enfin nous sommes arrivés à Siène, en remarquant par-tout sur notre route les plus beaux restes de l'antiquité.

A quel événement attribuer la destruction du goût et des arts, sous le même climat, sur le même sol, au milieu de la même abondance, sinon à la perte de la liberté, et au gouvernement qui abaisse ou élève à son gré le génie des nations? L'Egypte devenue partie de l'empire des Perses, fut ravagée pendant deux cents ans par Cambyse et ses successeurs. Ce prince barbare, en détruisant les temples et les colléges des prêtres, éteignit le feu sacré qu'ils avoient allumé depuis des siècles, sous ce ciel favorable. Honorés, ils cultivèrent avec gloire toutes les connoissances humaines; méprisés, ils perdirent leurs sciences et leur génie. Sous la domination des Ptolémées, il ne se ralluma point, parce que ces rois, fixant à Alexandrie le siège de leur royaume, donnèrent toute leur confiance aux Grecs, et dédaignèrent les Egyp-

tiens. Devenue province romaine sous le règne d'Auguste, l'Egypte fut regardée comme le grenier à bled de l'Italie, et l'agriculture et le commerce y furent seuls encouragés. Les monarques du bas-Empire, ayant embrassé le Christianisme, la gouvernèrent avec un sceptre de fer, et renversèrent quelques-uns de ses plus beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent au lâche Héraclius, trop occupé de disputes théologiques, pour envoyer un seul vaisseau au secours des Alexandrins, qui, depuis un an, imploroient son assistance. Ils y brûlèrent cette riche bibliothèque, dont la perte sera un sujet de dueil pour les savans de tous les pays et de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant et barbare, ont été ses derniers maîtres. Ils y ont anéanti autant qu'ils ont pu le commerce, l'agriculture et les sciences. Après tant de fléaux, après tant de siècles révolus, voyez Monsieur, combien ce pays possède encore de monumens antiques; voyez si le globe entier en réunit autant que cette petite portion du monde. Cette observation seule doit suffire pour vous donner une idée du peuple qui l'habita, et du degré de perfection où il porta les arts.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

A. M. L. M.

Description des Oasis *et du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.*

Au grand Caire.

LA description de l'Egypte, Monsieur, ne seroit pas complette, si je passois sous silence les *Oasis*, dépendantes de la Thébaïde. Voici ce qu'en dit Strabon (1). « L'Afrique, au rap-» port des historiens et de Cneius Pison, qui » l'a gouvernée, semblable à la peau tachetée » d'un léopard, est entrecoupée de petites » habitations, environnées de déserts, que les » Egyptiens nomment *Oasis* ». Ces lieux remarquables ont été connus des géographes Arabes, qui les appellent les *Elouah*. Abul-

(1) Strabon, livre 17.

feda (1), leur guide, les décrit de la manière suivante : « Les *Elouah* dépendent du Saïd.
» Ce sont des îles au milieu des sables. En
» partant des rives du Nil, il faut trois jours
» de chemin à travers le désert pour y arriver.
» *Iacout*, qui en compte trois, les place à l'oc-
» cident de la haute Egypte, au-delà de la
» chaîne de montagnes, parallèle au fleuve. Il
» ajoute que la première est très-cultivée ;
» qu'elle possède des ruisseaux abondants,
» des sources d'eau chaude, des campagnes
» couvertes de moissons et d'autres choses
» surprenantes ; mais que le peuple y est
» malheureux ».

Voilà, Monsieur, les Oasis des Grecs. Nous connoissons à-peu-près leur éloignement du Nil. Ptolémée va fixer leur latitude (2). Il place la grande sous le 26e degré, 30 minutes à la hauteur d'*Abydus*, que les Arabes ont nommée *Elberbi*, le temple, à cause du monument qu'on y trouve. La seconde, au 25e degré 45 minutes, c'est-à-dire, en face de *Behnésé*, et la plus septentrionale au 29e dégré 30 minutes, sous le parallèle du lac Mœris. Cherchons maintenant, près de laquelle de ces

(1) Abulfeda, description de l'Egypte.

(2) Ptolémée, l. 4.

habitations le temple de Jupiter Ammon étoit situé. La route que tînt Alexandre, lorsqu'il entreprit ce voyage, nous l'indiquera.

«(1) Alexandre ayant pacifié la haute » Egypte, sans rien changer à l'ancienne cons- » titution du gouvernement, résolut d'aller au » temple de Jupiter Ammon. Le chemin qui » y conduit est presqu'impraticable. La terre » y est sans sources, et le ciel sans pluies. » On découvre de toutes parts d'immenses » plaines de sables, qui, frappées continuel- » lement des rayons du soleil, exhalent des » vapeurs suffoquantes. Dévorés par la séche- » resse et la chaleur, les voyageurs sont obligés » de traverser un sable profond, qui cédant » sous leurs pas, rend la marche très-pénible. » Les Egyptiens exagéroient encore ces diffi- » cultés. Mais rien ne pouvoit arrêter Alexan- » dre, qu'un désir ardent entraînoit vers l'oracle » de Jupiter. Le faîte de la grandeur humaine, » ne pouvant rassasier son cœur avide de » gloire, il croyoit, ou vouloit qu'on crut, que » ce Dieu étoit son père (2).

(1) Quinte-Curce, l. 4, ch. 7.

(2) Callisthènes, au rapport de Strabon, dit qu'Alexandre en entreprenant ce voyage, voulut imiter Persée et Hercule qui l'avoient fait avant lui.

» Il descendit par le fleuve jusqu'au lac » Maréotis, avec ceux qu'il avoit choisis pour » l'accompagner.... Il en partit pour accom- » plir son dessein. Les deux premiers jours » la fatigue ne fut pas très-grande. En effet, » quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on » n'étoit pas encore entré dans les solitudes » brûlantes. Lorsqu'ils y furent avancés, ils » n'apperçurent autour d'eux que des sables » profondément entassés, sans arbres, sans » plantes, sans aucune trace de culture. Au » milieu de ces campagnes arides, semblables » aux navigateurs, ils cherchoient la terre » des yeux. L'eau que des chameaux portoient » dans des outres fut bientôt épuisée, et l'on » ne pouvoit réparer cette perte, sur un sol » dépourvu de sources, et où tout étoit brûlé » par le soleil. Dans cette extrémité, soit » bienfait des Dieux, soit effet du hasard, le » ciel se couvrit de nuages épais, et la pluie » tomba en torrents. Elle rendit la vie à des » malheureux mourant de soif, et succombant » sous l'excès des chaleurs. Enfin après qua- » tre jours de marche à travers cette affreuse » solitude, ils arrivèrent sur le territoire con- » sacré à Jupiter Ammon. Avec quel éton- » nement, ils trouvèrent dans cette contrée » entourée de déserts, des forêts impénétra-

» bles aux feux du jour, des ruisseaux d'une
» eau excellente, et une température délicieuse,
» qui faisoit jouir pendant toute l'année des
» charmes du printemps, et du don précieux
» de la salubrité !

» Les habitans de ces bois, nommés Ammo-
» niens, demeurent dans des cabanes répan-
» dues ça et là sous l'ombrage. Un triple mur
» bâti au milieu, leur tient lieu de citadelle.
» La première enceinte enferme le palais de
» leurs anciens rois ; la seconde où se trouve
» le temple, est destinée aux femmes, aux
» enfans, et aux esclaves ; les guerriers chargés
» de défendre cet asyle, occupent la troisième.
» La fontaine du Soleil, coule dans un autre
» bosquet pareillement consacré à l'oracle
» d'Ammon. L'eau en est tiède le matin,
» fraîche à midi, chaude le soir, et brûlante
» à minuit.

» La statue qu'on révère en ces lieux, ne
» ressemble point à celles que fabriquent ordi-
» nairement les sculpteurs. Faîte d'émeraudes,
» et de pierres précieuses, elle a la forme
» d'un bélier (1) depuis la tête jusqu'au milieu

---

(1). L'idole avoit la forme d'un bélier, parce que cet animal étoit consacré à Jupiter Ammon, divinité symbolique, qui figuroit le soleil arrivé au signe du bélier. La nacelle dans laquelle

» du corps. Quand on veut la consulter, les » prêtres la portent dans une nacelle dorée, » à laquelle sont suspendues de chaque côté » des coupes d'argent. Les Matrônes et les » Vierges suivent le Dieu en chantant un » hymne dans la langue du pays, afin de se » rendre Jupiter favorable, et d'en recevoir » un oracle certain, etc. ».

Alexandre partit du lac Maréotis pour se rendre au temple d'Ammon. Les deux premiers jours il marcha sur une terre stérile, mais où l'on n'enfonçoit pas, c'est-à-dire, qu'il suivit le rivage de la mer vers l'occident; car s'il avoit pris sa direction vers le sud, où le sud-ouest, il seroit tout de suite entré dans le désert couvert de sables profonds. Arrivé à sept ou huit lieues de Parœtonium, il entra dans la solitude brûlante, et y marcha pendant quatre jours; alors il se dirigea directement vers l'habitation des Ammoniens, en suivant à-peu-près la ligne ponctuée tracée sur la carte. Ce qui me le persuade, c'est que Ptolémée marque la première Oasis, sous le

---

on la portoit, représentoit le vaisseau où les Egyptiens plaçoient le soleil décrivant son cours à travers les airs. Ces emblêmes seront expliqués dans les lettres suivantes.

parallèle du lac Mœris, et que Strabon (1) assure que le temple d'Ammon n'en étoit pas éloigné. Callisthènes qui fait partir Alexandre de Paræetonium, ne s'écarte pas beaucoup de notre route. Il est possible que le conquérant se soit avancé jusqu'à cette ville, et qu'ensuite il ait remonté vers le midi.

Strabon (2) nous apreud que sous l'empire d'Auguste, les vers de la Sibylle, et la divination des Etrusques, avoient fait perdre à l'oracle d'Ammon beaucoup de son crédit. Au treizième siècle il étoit oublié ; mais les Arabes assurent que cette contrée possédoit encore des habitans. Il paroît d'après leurs récits, que la fontaine du soleil, décrite par Quinte-Curce d'une manière merveilleuse, n'étoit autre chose qu'une source d'eau chaude qui sembloit avoir plus de chaleur pendant la nuit, et moins pendant le jour.

Sous les monarques du Bas-Empire, les Oasis devinrent un lieu d'exil. Ces princes entichés de théologie, science qui doit être réservé à ceux auxquels la religion en a confié le dépôt sacré, et occupés à faire triompher

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Strabon, l. 17.

tantôt une secte nouvelle, tantôt la saine doctrine, y envoyèrent tour-à-tour, et les sectaires et les catholiques. Nestorius et Saint Athanase y furent exilés. On lit ces mots dans le Digeste (1). « Il est une espèce d'exil qui » consiste à bannir le coupable dans les Oasis » d'Egypte, où il se trouve comme dans une » île ». S. Athanase se plaint de cette barbarie dans son apologie. « Les Ariens, dit-il, ont » passé les ordres de l'Empereur, en reléguant » les vieillards et les Evêques au milieu des » déserts affreux ; ceux de la Libye, dans la » grande Oasis, ceux de la Thébaïde, dans » l'Oasis d'Ammon, afin de les faire périr en » traversant les sables brûlans ».

Ces habitations devenues fameuses par le bannissement des plus savans personnages du Bas-Empire, n'étoient guères connues des Perses. Cambyse après avoir ravagé l'Egypte, voulut enlever les dépouilles du temple de Jupiter Ammon (2). « Les troupes qu'il envoya » contre les Ammoniens partirent de Thèbes, » et arrivèrent à la ville d'Oasis, habitée par » les Samiens de la tribu d'*Escrionia*. Cette

(1) Livre 48, titre 22.

(2) Hérodote, liv. 3.

» contrée éloignée de sept jours de marche de » la capitale d'Egypte, est appellée par les » Grecs, l'*île des Heureux*. On rapporte que » l'armée y arriva; mais les Ammoniens seuls, » savent ce qu'elle devint, car on n'en a jamais » entendu parler depuis. Ils disent qu'étant en » marche pour se rendre au temple de Jupi- » ter, et se trouvant au milieu du chemin, » elle fut engloutie par les torrens de sables » embrâsés qu'élevèrent les vents du midi ».

La route que tint cette armée, fait voir que des guides qui abhorroient les Perses, les égarèrent au milieu des déserts. En effet, pour arriver au temple d'Ammon, ils auroient dû partir des bords du lac Maréotis, ou des environs de Memphis. Les Egyptiens qui avoient dessein de faire périr leurs ennemis, les conduisirent de Thèbes à la grande Oasis, distante de trois journées d'*Abydus*. Sans doute qu'après les avoir menés dans les vastes solitudes de la Libye, ils les abandonnèrent pendant la nuit, et les livrèrent à la mort.

L'Oasis d'Ammon est peu connue des Egyptiens modernes. La seconde l'est davantage. Abulfeda (1) y place une ville nommée *Behnésé*,

(1) Abulfeda, description de l'Egypte. *Behnésé*, dit-il, est une ville située auprès du canal de Joseph. On trouve une

et différente de celle que l'on voit sur le canal de Joseph. Il en marque une autre plus haut qui correspond à celle d'*Acmounain*, et autour de laquelle on admire des restes magnifiques d'antiquité. La grande Oasis, la plus fréquentée des trois, parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravannes d'Abissinie, possède un grand nombre d'habitans. Le Bey de *Girgé* y envoie un Cachef pour la gouverner et y lever des tributs. Lorsque les Abissins qui partent d'Egypte pour s'en retourner, ont pris des rafraîchissemens dans cette vallée féconde, ils remontent vers le sud, et en trouvent une autre située sous le tropique. Le géographe de Nubie la décrit en ces termes : « La contrée des *Elouah*, située à l'occident » d'Assouan, étoit autrefois très-peuplée. Aujourd'hui elle n'a plus d'habitans. On y rencontre des sources abondantes, des ruisseaux » et des arbres fruitiers, avec des villes ensevelies sous leurs ruines ». C'est en passant de cette vallée dans l'Ethiopie, qu'une autre partie des troupes de Cambyse fut anéantie.

« (1) Cambyse étant arrivé à Thèbes, choisit

---

autre ville de ce nom dans la contrée des *Elouah*, qui confine au pays des nègres, etc.

(1) Hérodote, liv. 3.

» cinquante mille hommes auxquels il ordonna » de piller et de brûler le temple de Jupiter » Ammon. Il marcha lui-même contre les Ethio- » piens, avec le reste de l'armée. Mais avant » qu'il eut fait la cinquième partie du chemin, » les vivres qu'on avoit apportés furent épuisés. » On mangea les chevaux. Cette ressource ne » dura pas long-temps. Si la sagesse eut guidé » ce prince, il seroit retourné sur ses pas; mais » conduit par une aveugle fureur, il passa outre. » Aussi long-temps que les soldats trouvèrent » des herbes et des plantes, ils s'en nourrirent. » Ce foible secours leur ayant manqué au mi- » lieu des sables, ils se décimèrent, et ceux » sur qui le sort tomba furent dévorés par » leurs compagnons. A cette affreuse nouvelle, » le roi de Perse abandonna son expédition » d'Ethiopie, et retournant en arrière, arriva » à Thèbes après avoir perdu la moitié de » son armée (1) ».

Ce qui arrive actuellement dans cette traversée, rend cet événement très-croyable. Les voyageurs qui partent de la vallée fertile située sous le tropique, marchent pendant sept

(1) Il est bien probable que dans cette rencontre comme dans la première, les guides égarèrent Cambyse qui avoit mis le feu à tous les temples de l'Egypte.

journées avant de gagner la première ville d'Ethiopie. Ils se conduisent le jour en fixant des signes de reconnoissance, et la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable que l'on avoit remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par les vents, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge, et meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, et quelquefois d'une nombreuse caravanne il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrâsés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes et les animaux. Une caravanne qui passe ensuite, voit la terre couverte de cadavres entièrement désséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effrayent point les Abissins, qui, de toute antiquité, apportent en Egypte de la poudre d'or, de la civette et des dents d'éléphant, tant l'habitude a d'empire sur les hommes!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIV.

A. M. L. M.

Observations sur la crue du Nil.

Au grand Caire.

Le Nil, Monsieur, est le fleuve la plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthousiasme de la fécondité de ses eaux. Les poëtes ont chanté ses sept bouches, et toute l'histoire est remplie des merveilles de son inondation. Il doit sa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva sur ses bords les arts naissants, et les perfectionna. Comblé de ses dons, il établit des fêtes en son honneur, et lui dressa des autels comme à un Dieu, ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou des Arabes, son nom semblable à celui de tant d'autres, ne seroit connu que dans les mappemondes et les cartes de géographie; mais sa gloire fut liée à celle d'une nation

nation célèbre, et des bouts de l'univers on vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir, et les monumens immortels élevés sur ses bords.

Les anciens, excepté les Egyptiens, ont ignoré son origine. Dans le siècle dernier, un jésuite Portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte : « Dans la province » de Sahala, située à l'occident du royaume » de Goïam, et dont les habitans se nomment » *Agous*, on trouve les sources du Nil. Ce » sont deux fontaines profondes placées dans » un lieu élevé. La terre d'alentour est maré- » cageuse, et tremble sous les pas. L'eau jaillit » du pied de la montagne, avec un bruit sem- » blable à celui du canon. Après avoir coulé » quelque temps dans la vallée, elle reçoit un » second ruisseau qui vient du côté de l'orient. » Réunis, ils dirigent leurs cours vers le nord. » Deux autres torrents s'y déchargent, et for- » ment une rivière qui se joint au fleuve *Iemam*, » et après de longs circuits vers le levant et » le couchant, se jette dans un grand lac. Au » sortir de ce lac, elle forme le fleuve du » Nil, qui précipite son cours vers la Médi- » terranée ».

Quoi qu'il en soit de cette explication, ces eaux ne suffiroient point à l'inondation géné-

rale, qui couvre un espace de près de quatre cents lieues; car elle se fait sentir aussi dans l'Ethiopie. Mais aux mois de mars, avril, mai et juin, les vents de nord poussent les nuages vers les hautes montagnes placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière, ils s'amoncèlent sur leurs cîmes élevées, se résolvent en pluies qui tombent en torrents, et remplissent les vallées. La réunion d'une foule innombrable de ruisseaux forme le Nil, et produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abissins qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve arrivé dans l'Ethiopie se divise en deux branches, dont l'une connue sous le nom d'*Aserac*, ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, et traversant l'Afrique d'orient en occident, se jette dans l'océan athlantique; l'autre partie coule vers le septentrion, entre deux chaînes de montagnes, et rencontrant des rochers de granit qui barrent son lit, forme six cataractes bien plus effrayantes que celle de Siène. Ces chûtes épouvantables empêchent absolument la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville d'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creusé, et dont les navigateurs osent franchir les périls. Descendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, les lacs, déborde sur

les terres, y laisse un limon fécond, et se jette comme autrefois, par sept bouches, dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de juin, le Nil commence à croître, mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre et passent pour mal saines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères broyées, et en les faisant tournoyer pendant quelques minutes, avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laisse reposer. Au bout de cinq ou six heures, toutes les parties hétérogènes se précipitent au fond du vaisseau, et l'eau devient claire, limpide, et excellente à boire (1). Les habitans de l'Egypte attribuent cette fermentation du Nil à la rosée qui tombe alors en abondance. Plusieurs historiens ont même dit sérieusement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il est bien plus naturel de penser que le fleuve débordé

J'ai essayé ce procédé que j'ai vu pratiquer dans toute l'Egypte, sur les eaux de la Seine, dans le temps où elles étoient troubles et jaunâtres, et j'ai éprouvé les mêmes résultats. Pour que l'opération réussisse bien, il faut que les vaisseaux soient grands.

M 2

dans l'Abissinie et l'Ethiopie, entraîne une grande quantité de sables, et des millions d'œufs d'insectes, qui, éclosant vers le solstice, produisent la fermentation des eaux, et cette teinte rougeâtre qui les rend mal saines.

Le Nil continue de grossir jusques vers la fin d'Août, et souvent jusqu'en septembre. Autrefois le nilomètre d'Eléphantine servoit à indiquer l'inondation future. Des signes fondés sur l'expérience de plusieurs siècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils se hâtoient d'en avertir les Préfets des provinces. D'après cet avis, on ordonnoit les travaux nécessaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquirent l'Egypte, le nilomètre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Memphis. Amrou ayant renversé cette superbe capitale, et bâti la ville de Fostat, les Gouverneurs des Califes y établirent leur résidence. Quelques siècles après on construisit le *Mekias*, à la pointe de l'île *Raouda*, et l'on y plaça la colonne du mesurage au milieu d'une salle basse, dont les murs sont très-solides, et dont le fond est de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le *Mekias* n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers préposés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs pu-

blics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéresse, leur donne une légère rétribution. Il devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au grand Seigneur, quand les eaux ne montent pas à seize coudées, on déguise souvent la vérité, et l'on ne publie qu'elles sont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépassé.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance, et une fête solemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha descend du château, accompagné de toute sa cour, et se rend en pompe à Fostat, où commence le canal qui traverse le grand Caire. Il se place sous un pavillon magnifique, dressé à la tête de la digue. Les Beys, précédés de leur musique, et suivis de leurs mamlouks, forment son cortège. Les chefs de la religion y paroissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied et en bateaux, s'empressent d'assister à cette solenmité. Plus de trois cent mille hommes couvrent la terre et les eaux. La plûpart des bateaux, agréablement peints, artistement sculptés, sont ornés d'un dais et de banderolles de diverses couleurs. On reconnoît ceux des femmes à leur élégance, à leurs richesses, aux colonnes

dorées qui portent le dais, et sur-tout aux jalousies abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence, jusqu'au moment ou le Pacha donne le signal. A l'instant, des cris de joie s'élèvent dans les airs, les trompettes sonnent des fanfares, et le son des timbales et des autres instrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs rassemblés, renversent une statue de terre placée sur la digue, et que l'on nomme *la Fiancée.* C'est un reste de l'ancien culte des Egyptiens, qui consacroient une vierge au Nil, et qui, dans des temps de calamité, l'y précipitoient quelquefois. La chaussée est bientôt détruite, et les eaux ne trouvant plus d'obstacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or et d'argent, que des plongeurs habiles ramassent sur le champ. On peut regarder cette action comme un hommage rendu au Nil, la source des richesses de l'Egypte. Durant cette journée, les habitans paroissent dans l'ivresse. On se félicite, on se fait des complimens, et l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danseuses parcourent les bords du *Calich*, et égaient les spectateurs par leurs danses lascives. On se livre à la bonne chère et à la joie, et le pauvre lui-même a ses festins. Cette

allégresse universelle ne doit point surprendre. Le sort du royaume est attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'espérance de la récolte, l'image de l'abondance, et jouit d'avance de tous les biens qu'il se promet.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus agréable. Le canal remplit d'eau les grandes places de la capitale. Le soir, chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, et où la molesse a toutes ses commodités. Les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promène de place en place, et l'on porte avec soi des fruits et des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à *Lesbekié*. Cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit. Elle forme un immense bassin environné des palais des Beys, éclairés de lumières de diverses couleurs. Plusieurs milliers de bateaux, aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile, dont les aspects varient à chaque instant. La pureté du ciel presque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent sur un fond d'azur, les feux de tant de lumières répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces

promenades charmantes de la clarté du jour, et de la fraîcheur délicieuse de la nuit. Jugez, Monsieur, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant douze heures par un soleil ardent, vient respirer sur ces lacs l'haleine rafraîchissante des zéphirs. Ce qui ajoute au plaisir de cette scène nocturne, c'est que rarement le calme des airs est troublé par l'haleine impétueuse des vents. Ils tombent au coucher du soleil, et un léger souffle agite doucement l'atmosphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui assiste à ces spectacles. Les hommes promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on se procurer le charme de leur société. Le déguisement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent, avertissent la raison, et forcent à la prudence. On est aussi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La sûreté publique exige cette précaution, et l'*Ouali* qui rode pendant la nuit, la fait soigneusement observer. Si ce chef de la police rencontre des barques sans lumière, il est en droit de couper la tête aux personnes qui s'y trouvent, et à moins d'un présent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette justice rigoureuse.

Lorsque le *Ramazan* arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, est une fête continuelle pour le riche. Il promène pendant la nuit sur les eaux, et la passe en festins. Le jour, il dort dans un vaste sallon où circule un air pur, près d'un bassin de marbre d'où s'élève un jet d'eau limpide, et dont les bords sont entourés de jasmin d'Arabie et de fleurs odorantes. Une fenêtre toujours ouverte, placée vers le sommet du dôme, et tournée du côté du nord, entretient la salubrité dans cet appartement. Tandis que les laboureurs brûlés dans la campagne, arrosent la terre de leurs sueurs, il goûte un sommeil délicieux au milieu de la fraîcheur et des exhalaisons balzamiques des plantes. Vivre agréablement sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute l'ambition du Turc qui n'est point en place; les Beys au contraire dévorés d'inquiétudes et de craintes, brillent un moment à la tête de la république qu'ils dévastent, pour périr ensuite par le fer de leurs collègues, ou le poison de leurs esclaves.

Depuis le grand nombre de siècles que le Nil innonde l'Egypte, il en a prodigieusement exhaussé le sol. Des obélisques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques à moitié ensevelis attestent ce fait. Les anciennes

villes construites sur des levées artificielles, les digues opposées à l'impétuosité du fleuve, annoncent que les Egyptiens craignoient beaucoup plus autrefois les grandes crues que les moyennes. Aujourd'hui que le terrain s'est considérablement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine ; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessous de ce terme, les eaux séjournant trop long-temps sur les terres empêchent de les ensemencer à temps. Cet événement n'arrive guères; trop souvent on a des crues médiocres, et tous les champs élevés restent sans productions. Si l'on creusoit les canaux, si les digues étoient rétablies, et les grands réservoirs remplis, on pourroit arroser une bien plus grande étendue de pays, et procurer des récoltes infiniment abondantes.

Il seroit possible d'assurer à l'Egypte une inondation réglée, et une fertilité constante ; mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiophie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chaussées dans les endroits où les

eaux du Nil se perdent dans les sables, et se répandent du côté de l'Occident.

« (1) L'an 1106, pendant le règne d'*Elmestensor*, Sultan d'Egypte, l'inondation manqua absolument. Ce prince envoya Michel, » patriarche des Jacobites, vers l'Empereur » d'Ethiopie avec de magnifiques présens. Le » Roi vint à sa rencontre, lui fit un accueil » favorable, et lui demanda le sujet de sa » mission : le patriarche lui répondit que le » défaut de la crue du Nil l'avoit amené, et » que cet événement qui faisoit craindre aux » Egyptiens les horreurs de la famine, les » jettoit dans la consternation. Sur ces remontrances, l'Empereur fit couper une digue qui » détournoit le fleuve; et les eaux, reprenant » leur cours ordinaire, montèrent de trois coudées en un jour. Michel revint de son ambassade, et fut reçu avec de grands honneurs ».

Ce trait démontre la possibilité de détourner le cours du Nil, mais il prouve en même temps qu'en arrêtant par une digue le grand bras qui communique avec le Niger, on augmenteroit prodigieusement le volume de ses

---

(1) Elmacin, histoire des Arabes. Cet événement arriva sous l'empire d'*Aboulcasem*, le vingt-septième calife Abasside, et le quarante-huitième, depuis Mahomet.

eaux. Si un peuple puissant et éclairé possédoit l'Egypte, il lui seroit aisé d'opérer ces changemens merveilleux, qui la rendroient la contrée la plus riche de la terre. On a dans le pays un signe certain de l'inondation, et du degré où elle s'élevera. Lorsque l'aquilon, pendant les mois dont je vous ai parlé, repoussé par les vents impétueux du midi, reflue vers les contrées septentrionales, les nuées se rendent en petite quantité dans la haute Abissinie, et la crue est très - foible. Les digues seroient alors d'une grande utilité.

Quant au contraire le vent du nord domine dans cette saison, et repousse vers l'équateur les ouragans du sud, il y porte des nuages nombreux, et l'on est sûr que l'inondation sera favorable; il faudroit dans cette circonstance, ouvrir les écluses de l'Ethiopie, et laisser aux eaux surabondantes, leur ancien écoulement. On pourroit aussi se servir de cette augmentation pour tirer un canal depuis *Cophtos* jusqu'à *Cosseir*, et cet ouvrage seroit mis au nombre des plus fameux et des plus utiles de l'Egypte. Voilà, Monsieur, quelques idées jettées dans le vague du possible. Peut-être se réaliseront-elles un jour. L'ambition de plusieurs puissances tient les yeux ouverts

sur ce beau royaume gouverné par des barbares incapables de le défendre. Il passera dans les mains de la première nation qui l'attaquera, et sans doute qu'il changera de face.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XV.

A. M. L. M.

Gouvernement de l'Egypte.

Au grand Caire.

Je vous ai promis, Monsieur, des détails sur le gouvernement de l'Egypte, presque inconnu en France, et j'espère que des observations de plusieurs années me mettront en état de remplir mes engagemens; mais auparavant, il convient de vous donner quelques notions qui jetteront du jour sur les objets que je vais offrir à votre discernement.

Les Arabes ont possédé l'Egypte depuis le milieu du sixième siècle, jusqu'en douze cent cinquante. Durant ce temps, elle fit partie du vaste empire des Califes. Ils y envoyoient des Visirs pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir sans bornes, ces vice-rois exercèrent l'autorité suprême. Ayant droit de vie et de mort, ne rendant compte de leur

conduite qu'aux Califes, ils gouvernèrent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver jusqu'au trône, parce qu'ils avoient soin de gagner par de riches présens, les personnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc despotique, et le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des vertus ou des crimes d'un seul homme. Plusieurs de ces Visirs écrasèrent cette contrée sous un sceptre de fer; quelques-uns y firent fleurir le commerce, l'agriculture et les arts. D'autres, du nombre desquels fut le fameux *Ebn Toulon*, se révoltèrent contre leurs Souverains, et se firent déclarer Rois; mais rarement la couronne passoit à leurs enfans. Après la mort des rébelles, cette province retournoit à ses maîtres.

L'an 982, *Moaz*, Roi de la côte occidentale de l'Afrique, et descendant des Califes Fatimites, qui, depuis deux siécles, y avoient fondé un royaume, conquit l'Egypte par ses Généraux, et vint y fixer le siége de son empire. Sa postérité y régna jusqu'en 1189 que *Salah Eddin* y établit la dynastie des Aïoubites. Ce prince guerrier, la terreur des Croisés, qu'il chassa presqu'entièrement de la Palestine, fut terrassé par Richard-cœur-de-lion, près des

murs de S. Jean d'Acre, et le nom du monarque anglais, devint le signal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le gouvernement de *Salah Eddin* et de ses successeurs, étoit monarchique, et pendant leur domination, l'Egypte devint florissante. On voit encore de nos jours, au grand Caire, les débris des académies quils fondèrent, et où ils attirèrent, par de riches pensions, les savans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de Saint Louis, les Mamlouks (1) Baharites, Turcs d'origine, massacrèrent *Touran Chah*, le dernier prince de la famille des Aïoubites, et le fils de *Nejm Eddin*, leur bienfaiteur. En sa personne finit la domination des princes Arabes sur l'Egypte. Depuis ce moment elle a toujours été gouvernée par des étrangers.

Les Mamlouks Baharites changèrent la forme du gouvernement, et le rendirent républicain. Les principaux d'entr'eux élurent un chef, auquel ils confièrent une grande autorité. Il avoit droit de faire la guerre ou la paix en

(1) *Mamlouk* signifie acquis, possédé. Ils se nommèrent *Baharites* ou maritimes, parce que Nejm Eddin qui les avoit créés, leur donna le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer, et dans l'île de *Raouda*.

prenant

prenant l'avis du conseil dont ils formoient les membres. Il pouvoit créer des Ministres, des Ambassadeurs, des Gouverneurs, des Généraux, pourvu qu'il les choisit parmi les Mamlouks. La nécessité de gagner les suffrages des chefs, marquoit les bornes de sa puissance. Sa politique consistoit à se concilier leur faveur, à s'assurer du parti le plus puissant, et à étouffer, dès leur origine, les trames que l'on formoit contre sa personne; car, dans cette aristocratie, chacun des Mamlouks parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverser le monarque du trône pour s'y asseoir à sa place. Quoique le peuple fut compté pour rien, le prince devoit craindre son mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui enlever la couronne. On voit que le chef de cette république étoit environné de précipices, que la durée de son empire dépendoit uniquement de ses qualités personnelles, et qu'il ne pouvoit transmettre sa puissance à ses enfans, sans des talens distingués; aussi, dans l'espace de cent trente-six ans que les Mamlouks Baharites gouvernèrent l'Egypte, ils eurent vingt-sept Rois, ce qui annonce des règnes bien courts et bien orageux.

Vers le milieu du quatorzième siècle, les Mamlouks Circassiens détrônèrent les Baha-

rites, et conservèrent la même forme de gouvernement. Ils possédèrent l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Turcs, qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des changemens qu'il fit à sa constitution, il importe de vous offrir des idées claires et précises des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoissez la signification, à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Georgie, la Circassie, la Natolie et les diverses provinces de l'empire Ottoman, sont vendus ensuite à Constantinople et au grand Caire. Les grands de l'Egypte qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, et les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage remonte peut-être bien au-delà de Joseph, qui, vendu de cette manière à Putiphar (1), grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'Intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de Bey, et remplir les charges de l'Etat. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le Divan lui assigne un honnête

(1) Ce nom Egyptien vient de *Potiphré*, prêtre du soleil.

revenu, et le nomme *Ebn Elbalad*, enfant du pays(1).

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme, et on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprennent le turc et l'arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire et écrire, on leur enseigne le coran, qui est le code de leur religion et de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, simples et précises, les met en état de juger sur-le-champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan qui possède bien ce livre, sait tout ce qu'il doit à Dieu et aux hommes. Il peut dès-lors remplir toutes les charges civiles, militaires, et ecclésiastiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le

(1) D'après ce que je viens de dire, vous voyez, monsieur, que le mot de Mamlouk diffère beaucoup de celui d'*Abd*, qui signifie esclave. Les premiers sont destinés à remplir les postes les plus distingués, les autres servent aux emplois les plus vils, et ne parviennent jamais aux dignités. C'est donc improprement que les historiens donnent aux Mamlouks le nom d'esclave, et que dans l'histoire du Bas-Empire on les appelle *Mammelus*. Les écrivains devroient s'attacher à ne point défigurer les noms des personnes et des choses, et à leur donner leur véritable signification. Alors l'histoire offriroit des idées distinctes, et des tableaux fidèles.

javelot, à se servir du sabre et des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la chaleur du climat et la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution, et un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique Européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre; mais ils combattent sans ordre, et ignorent absolument l'art de l'artillerie, si perfectionné de nos jours.

A quinze et dix-huit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent et écrivent plusieurs langues, ont une connoissance approfondie du culte et des loix du pays, et sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent successivement par les divers grades de la maison des Beys, et c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de *Cachef* (1), ils gouvernent les villes qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui

---

(1) Les *Cachefs* sont les lieutenants des Beys; ils commandent dans les villes dont leurs patrons ont le gouvernement.

suivent leur sort, et deviennent les compagnons et les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poste de Bey, qui donne siége parmi les vingt-quatre membres du Divan, ou conseil de la république; mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent point de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, et de conserver pour lui une profonde soumission. Tel est, Monsieur, l'origine des Mamlouks : telle est la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'Empereur Selim ayant conquis l'Egypte, et terrassé les Mamlouks Circassiens, qui ne purent résister aux troupes innombrables avec lesquelles il leur livra des sanglantes batailles, fit pendre *Thomam Bey*, leur Roi, à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliéné les esprits, et ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire qui avoient énivré l'Empereur Ottoman s'étant dissipées, il sentit sa faute, et pour s'assurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réussir, il changea peu de chose à la constitution de leur gouvernement, et leur accorda de grands privilèges, spécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

« Quoique nos armées invincibles aient con-
» quis avec l'aide du Tout-Puissant le royaume
» d'Egypte, cependant, par un effet de notre
» bienveillance, nous accordons aux vingt-
» quatre Sangiaks (1) de ce pays un gouverne-
» ment républicain aux conditions suivantes ».

I. La république de l'Egypte reconnoîtra notre souveraineté et celle de nos successeurs, et pour marque de son obéissance, elle regardera comme notre représentant, le lieutenant qu'il nous plaira de lui envoyer, et qui fera sa résidence dans le château du grand Caire. Durant son administration, il n'entreprendra rien contre notre volonté, ni contre les intérêts de la république; mais il se concertera avec les Beys pour ce qui concernera le bien de l'Etat. Si notre lieutenant se rendoit désagréable aux Beys, s'il attentoit à leurs privilèges, nous les autorisons à le suspendre de ses fonctions, et à porter leurs plaintes à notre sublime Porte, afin qu'ils soient délivrés de son oppression.

II. En temps de guerre, la république sera obligée de fournir à nous et à nos successeurs, douze mille hommes de troupes commandées

(1) On les nomme Sangiaks ou Beys.

par des Sangiaks, et de les entretenir à ses frais jusqu'à la paix.

III. Chaque année la république levera cinq cents soixante mille *Aslani* (1), et les enverra sous l'escorte d'un Bey à notre sublime Porte, et il lui sera délivré par notre *Defterdar* (trésorier) une quittance en bonne forme, à laquelle seront apposés notre sceau et celui de notre Visir.

IV. La république levera un semblable *Khasné* (trésor) de cinq cents soixante mille Aslani destiné à l'entretien de Médine et de la *Caaba*, ou temple de la Mecque. Ce trésor sera conduit tous les ans sous l'escorte du *Scheik Elbalad* (2) ou de l'*Emir hajj* qui le remettra au Schérif, successeur de notre prophète, pour être employé au service de la maison de Dieu, et distribué aux personnes

---

(1) Cette somme a été portée depuis à 800,000 aslani, mais comme les Beys prétextent des dépenses excessives pour l'entretien des canaux et des forteresses, il n'en envoient pas la moitié à Constantinople. L'aslani est une monnoie d'argent qui vaut environ trois livres Tournois.

(2) *Scheik Elbalad* signifie proprement *le vieux du pays*, c'est le titre que prend le premier des Beys qui est le chef de la république. *Emir Hajj* signifie prince de la caravanne. C'est la seconde dignité de la république.

qui y résident, afin d'obtenir leurs prières pour nous et les fidèles qui croient le Coran (1).

V. La république ne pourra entretenir en temps de paix plus de quatorze mille soldats ou Janissaires; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre, afin qu'elle puisse s'opposer à nos ennemis et aux siens.

VI. La république prélevera annuellement sur les productions du pays un million de couffes (2) de grains, six cents mille de froment, et quatre cents mille d'orge pour être versées dans nos magasins.

VII. En vertu de l'exécution de ces articles, la république jouira d'un empire absolu sur tous les habitans de l'Egypte; mais dans les affaires qui concernent la religion, elle prendra l'avis du Mollah, ou grand Prêtre, qui sera soumis à notre autorité et à celle de nos successeurs.

VIII. La république aura, comme par le passé, le droit de battre monnoie, et d'y mettre

(1) On ne porte point ce trésor en argent, mais en bleds, grains, et en productions du sol de l'Egypte.

(2) Sorte de panier ovale fait de feuilles de dattier qui contient environ 170 livres pesant.

le nom de *Masr* (1), mais elle y joindra notre nom et celui de nos successeurs. Le lieutenant que nous enverrons aura l'inspection sur la fabrication des pièces, afin que le titre n'en soit pas altéré.

IX. Les Beys éliront entre eux un *Scheik Elbalad*, qui, confirmé par notre lieutenant, sera leur représentant; et nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant se rendroit coupable de tyrannie, et passeroit les bornes de son pouvoir, le *Scheik Elbalad* aura droit de représenter à notre sublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix, nous promettons, nous et nos successeurs, de la protéger de toute notre puissance, sans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenses faites pour la secourir.

Fait et signé par notre clémence en faveur de la république d'Egypte, l'an 887 de l'hégyre (1517 de notre Ère.)

Ce traité vous fait connoître, Monsieur, la dernière révolution qu'a éprouvé le gouvernement Egyptien, devenu monarchique, et

(1) *Masr* est le nom que les Arabes donnent à l'Egypte en général, et au grand Caire en particulier, parce qu'ils prétendent que ce pays a été peuplé par *Misraim*, petit-fils de Noé.

aristocratique. Le premier est représenté par le Pacha, le second par les Beys, qui composent essentiellement la république. Le vice-roi n'est, à proprement parler, qu'un fantôme que l'on renverse d'un souffle. Les Sangiaks à la tête des provinces et des armées, jouissent réellement de tout le pouvoir. Les peuples sont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un seul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand, qui, pour cinq cents soixante mille aslani, vend trois ou quatre millions d'esclaves, à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puissance absolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, et d'exercer toute espèce de tyrannie sans qu'aucun frein les arrête. C'est donc ainsi que les despotes vendent les nations? Et elles souffrent cet opprobre! et elles ne réclament point les droits sacrés qu'elles ont reçus de la nature! Il paroît que Selim, dans la vaste étendue de son empire ne voyoit point d'hommes, mais un vil troupeau d'esclaves dont il pouvoit disposer à son gré. Les Beys sentent parfaitement les avantages de leur position, et ils en abusent à l'excès. Un Pacha ne reste en place qu'aussi long-temps qu'il favorise leurs desseins. S'il ose élever la voix pour défendre les intérêts de son maître, ou ceux des Egyp-

tions, il devient criminel d'état : le Divan s'assemble, et on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit, et dont on congédie ces lieutenans de l'Empereur Ottoman.

Aussi-tôt qu'un nouveau Pacha est débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de son arivée au Conseil de la république. Le *Scheik Elbalad* envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des présens, et lui marquent une grande soumission. Pendant qu'ils environnent sa personne, ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, et tâchent d'apprendre de sa bouche, ou de celle de ses officiers, quels sont les ordres dont il est porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs désirs, ils expédient un courrier au *Scheik Elbalad*, qui assemble le Divan, et défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau vice-roi vient avec des intentions hostiles, propres à exciter une rébellion parmi ses fidèles sujets, et l'on demande son rappel, ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie, ils l'invitent à se rendre au grand Caire. Les députés le font monter sur une superbe galère, et l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent sont agréa-

blement pavoisés, et plusieurs remplis de musiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, et aucune barque ne peut dépasser la sienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil, car ils sont obligés de grossir son cortège! Lorsqu'il est arrivé au *Hellé* (1), il s'arrête; le *Scheik Elbalad* députe plusieurs Sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A son débarquement, les chefs de la république le félicitent de nouveau, et le Janissaire Aga lui présente les clefs du château, et le prie d'y faire sa résidence. On le conduit en pompe dans la ville. J'ai vu l'entrée d'un Pacha, ainsi je puis vous en faire la description.

D'abord les divers corps d'infanterie, précédés de leur musique bruyante, défilèrent sur deux lignes, enseignes déployées. La cavalerie suivoit. Les cavaliers, au nombre de cinq ou six mille, s'avançoient en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes. Des robes flottantes, d'énormes moustaches, de longues lances armées d'un fer luisant, leur donnoient un air majestueux et guerrier. Venoient ensuite les Beys superbe-

(1) Petit village situé une demi-lieue au-dessous de Boulak.

ment vêtus, et accompagnés de leurs Mamlouks montés sur des chevaux arabes pleins dè feu, et couverts de housses brodées en or et en argent. Les brides de ceux des chefs étoient ornées de perles fines et de pierres précieuses. Les selles étinceloient d'or. Ces divers cortéges, car chaque Bey avoit le sien, étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens, la richesse de leurs habits, l'adresse avec laquelle ils manioient leurs coursiers, formoient un coup-d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement, précédé de deux cents cavaliers, et d'une troupe de musiciens. Quatre chevaux de main, conduits par des esclaves à pied, alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de housses traînantes, chargées d'une broderie en or et en perles. Le vice-roi montoit une Barbe d'une grande beauté, et portoit à son turban une aigrette de gros diamans, qui réfléchissoit en éclairs les rayons du soleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale, et du faste qui environnoit les anciens monarques de l'Asie, lorsqu'ils se montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin, et dura jsqu'à midi.

Le lendemain, le Pacha assemble le Divan, et invite les Beys à s'y rendre. Il se tient dans

une tribune, devant une fenêtre grillée, comme le Grand Seigneur. Son *Kiaïa*, ou Lieutenant, lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'inclinent profondément, et promettent d'obéir en tout ce qui ne sera point contraire à leurs privilèges. Lorsque la lecture est finie, on sert une collation, et au départ de l'assemblée, le vice-roi fait présent au *Scheik Elbalad* d'une riche fourure, et d'un cheval magnifiquement enharnaché, et aux autres Beys, d'un Caftan. Telle est, Monsieur, l'installation du Pacha.

Le poste qu'il occupe est une espèce d'exil. Il ne peut sortir de l'enceinte de son palais, sans la permission du *Scheik Elbalad*. C'est véritablement un prisonnier d'état qui, au milieu de la splendeur qui l'environne, doit sentir le poids de ses fers. Ses revenus fixés sur la douane de Suès, et sur les marchandises qui arrivent par le Golfe Arabique, montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une source féconde de richesses. Lorsque la connoissance de sa position, et une politique rafinée lui ont appris à semer la dissention parmi les chefs de la république, et à s'y former un parti puissant, chacun d'eux s'efforce de s'étayer de son crédit, et il reçoit l'or et l'argent à pleines mains. Les Sangiaks nommés par le Divan

achètent aussi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des personnes qui meurent sans enfans grossissent encore ses trésors. C'est ainsi que le représentant du grand-Seigneur peut se maintenir en place, et s'enrichir prodigieusement dans un petit nombre d'années ; mais la plus grande circonspection doit toujours diriger ses démarches. Dans le poste glissant qu'il occupe, la moindre faute peut le perdre. Souvent même des événemens inattendus renversent tous les ressorts de sa politique. Si parmi les Sangiaks quelque jeune audacieux, détruit à force de courage et de forfaits, le parti favorisé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de *Scheik Elbalad*, il assemble le conseil, et le vice-roi est ignominieusement renvoyé. L'ordre de son départ est confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans son sein, s'avance dans la salle d'audience, s'incline profondément, et prenant un des coins du tapis qui couvre le sopha, dit en le relevant : *Insel Pacha*, descends Pacha : il sort après avoir prononcé ces mots. Le vice-roi est obligé sur-le-champ de plier bagage, et de se retirer dans l'espace de vingt-quatre heures à Boulak, où il attend les ordres de Constantinople. Ordinairement sa personne est en sûreté, mais si les Beys qui

gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de son administration, des présens qu'il a reçus, et partagent entr'eux ses dépouilles. Pendant l'interrègne, le conseil de la république élit un *Caïmacam* pour remplir sa place, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voilà des événemens, Monsieur, dont j'ai été témoin plusieurs fois depuis mon séjour en Egypte. J'espère que ces détails serviront à vous faire connoître le gouvernement de ce pays. L'histoire d'Ali Bey, et de quelques-uns de ses successeurs, dont je vous tracerai le tableau dans les lettres suivantes, vous montrera les objets en scène, et vous fournira les moyens de faire l'application de ces principes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVI.

A. M. L. M.

Histoire d'Ali Bey.

Au grand Caire.

ALI Bey naquit en 1728 dans la Natolie, et reçut à sa naissance le nom d'*Iouseph* Joseph. *Daoud* (1) son père, prêtre Grec d'une des familles les plus distinguées du pays, le destinoit à lui succéder dans sa dignité, et ne négligea rien pour son éducation; mais le sort en avoit ordonné autrement. A treize ans, Joseph, emporté par l'ardeur de son âge, chassoit avec de jeunes gens dans une forêt voisine. Des voleurs fondirent sur eux, et les emmenèrent malgré leurs cris et leur résistance. Le fils de Daoud ayant été conduit au grand Caire fut vendu à Ibrahim *Kiaïa* (2), ou lieutenant

(1) *Daoud*, c'est-à-dire David.

(2) Le Kiaïa et l'Aga des Janissaires, c'est-à-dire leur lieu-

des Janissaires, qui le fit circoncire, le revêtit de l'habit de Mamlouk, et l'appella du nom d'Ali, sous lequel il a été connu depuis. Il lui donna des maîtres de turc, d'arabe, et d'équitation. Contraint de céder à l'empire de la force, il déploroit dans son cœur la perte de ses parens, et son changement de religion. Insensiblement les bons traitemens de son patron, les dignités dont il flatta son amour-propre, et plus que tout cela, l'exemple de ses compagnons lui firent aimer son nouvel état. La vivacité de son esprit lui fournit les moyens de se distinguer. Dans peu d'années il posséda parfaitement les langues qu'on lui apprenoit. Il excella de même dans tous les exercices du corps. Aucun des Mamlouks ne manioit un cheval avec plus d'adresse, ne lançoit le javelot avec plus de force, et ne se servoit avec plus de dextérité du sabre et des armes à feu. Son application à l'étude, et ses manières gracieuses l'avoient rendu cher à Ibrahim *Kiaïa*. Charmé de ses talens, il l'éleva rapidement aux divers grades de sa maison. Bientôt il parvint au poste de *Selictar Aga*, porte-épée, et de *Khaznadar*, trésorier. L'intelligence

---

tenant et leur colonel ont le titre de Beys, et jouissent ordinairement d'une grande considération.

qu'il montra dans ces emplois lui gagnèrent de plus en plus les bonnes graces de son patron, qui le créa *Cachef* à vingt-deux ans.

Devenu gouverneur des villes, il fit briller son équité naturelle dans l'administation de la justice, et son discernement dans l'acquisition des Mamlouks, auxquels il tacha de communiquer son génie. Dès-lors il jettoit sourdement les fondemens de sa grandeur future. Non-seulement il avoit gagné l'affection d'Ibrahim; mais jugeant que la faveur du Pacha pourroit servir ses desseins ambitieux, il s'étoit attaché à lui plaire. Ce vice-roi se nommoit *Rahiph*; c'étoit un homme de mérite. Ayant reconnu dans le jeune Cachef, une ame droite et élevée, il lui avoit accordé son amitié, et s'étoit déclaré son protecteur. Il l'auroit en peu de temps élevé à la dignité de Bey, si une catastrophe imprévue n'eût dérangé ses projets. Rahiph, doué d'un de ces caractères heureux qui portent avec eux un charme auquel on ne peut résister, avoit gagné la confiance des Chefs de la république. Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui tous fondoient leur autorité sur la dissention qu'ils semoient parmi les Sangiaks, il s'étoit efforcé d'entretenir parmi eux la paix et l'union. Pour la première fois,

le représentant du grand Seigneur, et les premiers du gouvernement unis ensemble, tendoient uniquement au bien général. Les peuples jouissoient d'une administration paisible, et en desiroient la durée. Les Beys eux-mêmes aimoient le Pacha, et craignoient son rappel. Il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie. Ce monstre veille sans cesse pour le malheur des humains, et d'un bout à l'autre du monde soufle ses poisons. Les membres du Divan de Constantinople représentèrent au Sultan Mahmoud, la bonne intelligence qui régnoit entre son lieutenant et les chefs de la république, comme une conspiration formée pour soustraire le pays à son obéissance. Ils colorèrent leurs calomnies de ces raisons spécieuses, qui dans les Cours paroissent souvent des preuves convaincantes. Sans porter plus loin son examen, le grand Seigneur voulut essayer la fidélité de Rahiph. Il lui envoya un Firman, par lequel il lui commandoit de mettre à mort au plutôt le plus de Beys qu'il pourroit. Cet ordre inique révolta le Pacha; mais il falloit perdre la tête ou obéir. Il balança pendant trois jours. Enfin, il choisit le dernier parti. Ayant fait venir les plus fidèles de ses esclaves, il leur montra le Firman, leur ordonna de tuer chacun un Bey à l'instant où ils se-

roient rassemblés dans la salle d'audience. Au moment donc où se tenoit le Divan, les satellites qui avoient cachés des épées sous leurs robes, poignardèrent les malheureuses victimes de la calomnie. Quatre demeurèrent morts sur la place. Les autres n'ayant été que blessés se défendirent vaillamment et se sauvèrent. Encore aujourd'hui le marbre de la salle où ils furent assassinés est rougi de leur sang. J'ai vu plusieurs fois en frémissant, les signes de cette exécution barbare, commandée sur un simple soupçon, par un gouvernement despotique.

L'étonnement des Sangiaks échappés de cette boucherie fut extrême. Ils ne pouvoient allier cette action atroce avec la conduite passée de Rahiph. Le conseil s'assembla; l'on résolut de punir un traître, et d'expier par sa mort l'outrage fait à la République. Mais lorsqu'on voulut s'assurer du coupable, il produisit le Firman de la Porte, et l'on se contenta de le bannir sur-le-champ. La Pachalie de Natolie, celle de Damas, et enfin le poste éclatant de grand Visir, devinrent la récompense de son crime.

Ce fâcheux événement retarda l'élévation d'Ali. Il resta Cachef pendant plusieurs années. Son patron ayant été élu *Emir Hajj*, ou

prince de la Caravanne, qui est la seconde dignité de l'Egypte, il le prit avec lui pour escorter les pélerins. Durant la marche ils furent attaqués par les Arabes. Ali fondit sur eux à la tête des Mamlouks qu'il commandoit, et se comporta avec tant de valeur, qu'il repoussa les ennemis, et en laissa un grand nombre sur la place Au retour, plusieurs tribus s'étant rassemblées, voulurent venger leur défaite. Le jeune Cachef leur livra combat. Il se précipita comme un foudre au milieu de leurs escadrons, et renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, il remporta une victoire signalée. Les Arabes ne reparurent plus. Ibrahim fit valoir en plein conseil les services de son lieutenant, et proposa de le créer Sangiak. *Ibrahim* le Circassien, ennemi du premier, s'y opposa de tout son pouvoir, et employa toute son éloquence pour empêcher une nomination qui lui faisoit ombrage. L'Emir Hajj prévalut; le Divan nomma Ali; Eddin Mohamed, Pacha, confirma ce choix, le revêtit d'un Caftan, et lui donna, suivant l'usage, le Firman de Bey.

Devenu l'un des vingt-quatre membres de la république, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son patron, et défendit ses intérêts avec une constance admirable. En 1758 l'Emir Hajj fut tué par le parti d'Ibrahim le Circassien,

Dès ce moment, Ali songea à la vengeance. Pendant trois ans, il enferma dans son cœur le ressentiment de ce meurtre, et employa toutes les ressources de son esprit pour parvenir au poste de *Scheik Elbalad*, la première dignité de la république. En 1763, il fut revêtu de ce titre dangereux, qui faisoit toute son ambition. Bientôt après il vengea le sang de son protecteur, en immolant de sa propre main Ibrahim le Circassien. La haine, plutôt que la prudence, l'avoit porté à commettre cette action désespérée; en effet, elle lui suscita des ennemis nombreux. Tous les Sangiaks attachés au parti du Circassien, conspirèrent contre lui. En bute à leurs traits et sur le point d'être massacré, il se sauva par la fuite. Après avoir traversé rapidement les déserts de l'Isthme de Suès, il se rendit à Jérusalem. Ayant gagné les bonnes graces du Gouverneur de cette ville, il se crut en sûreté. Mais l'amitié n'a point d'asyle sacré parmi les Turcs, lorsque le despote commande. Ses ennemis le craignoient même dans son exil. Ils écrivirent à la Porte pour demander sa mort, et sur-le-champ elle envoya ordre au Gouverneur de lui couper la tête. Heureusement que Rahiph, son ancien ami, l'un des membres du Divan, l'avertit à temps, et lui

conseilla de fuir promptement. Ali prévint donc l'arrivée du Capigi Bachi (1), et se réfugia près de *Scheik Daher*, prince de Saint Jean d'Acre. Ce vieillard respectable, qui depuis cinquante ans, défendoit sa petite principauté contre toutes les forces de l'Empire Ottoman, reçut à bras ouverts l'infortuné *Scheik Elbalad*, et lui donna l'hospitalité, ce gage précieux de la sûreté des hommes, dont jamais les Arabes n'ont violé la sainteté. Il ne tarda pas à reconnoître le mérite de son hôte, et dès-lors il le combla de caresses et le nomma son fils. Il l'exhortoit à supporter avec courage l'adversité, relevoit ses espérances, calmoit ses chagrins, et lui faisoit trouver des plaisirs au sein même de sa disgrace. Ali Bey eut pu couler des jours paisibles auprès de *Scheik Daher*; mais l'ambition dont il étoit dévoré, ne lui permettoit pas de se livrer au repos. Il entretenoit un commerce secret avec quelques uns des Sangiaks attachés à ses intérêts. Il échauffoit leur zèle par l'appât des meilleurs gouvernemens. Le prince d'Acre, de son côté, écrivoit à ses amis du grand Caire, et les pressoit de hâter le rappel du Scheik

(1) Messagers du Grand-Seigneur, qui munis d'un firman, s'en vont couper les têtes des Grands disgraciés.

Elbalad. Sur ces entrefaites, *Rahiph*, devenu grand Visir, prit hautement la cause de son ancien protégé, et employa le crédit dont il jouissoit, pour opérer son rétablissement. Ces divers moyens réussirent au gré des vœux d'Ali. Les Beys l'invitèrent à revenir au grand Caire, et à reprendre sa dignité. Il partit sur-le-champ, et fut reçu aux acclamations du peuple.

Le Scheik Elbalad rétabli, connoissoit parfaitement l'incertitude de sa position. Il ne pouvoit compter sur une administration tranquille. Les haines étoient assoupies et non éteintes. De toutes parts l'orage grondoit autour de lui. Tous ceux que le meurtre d'Ibrahim le Circassien avoit révoltés, lui tendoient sans cesse des piéges. Il falloit toute sa pénétration pour les éviter. Ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. La mort de *Rahiph* arrivée en 1765 la leur fournit. Ils levèrent le masque, et lui déclarèrent une guerre ouverte. Sur le point de succomber, il se sauva dans l'Arabie heureuse, visita les côtes de la mer rouge, examina l'état du pays, et revint se réfugier auprès du Scheik Daher qui le reçut avec la même tendresse. Ce sage vieillard, instruit par une expérience de quatre-vingts années, avoit éprouvé l'une et l'autre fortune. Il étoit

propre à donner des consolations à un malheureux. Il charmoit par la sagesse de ses discours les ennuis de son hôte ; il relevoit son courage par l'espoir d'un avenir plus heureux, et s'efforçoit de lui faire oublier ses malheurs. Tandis qu'il adoucissoit son destin, les Sangiaks du parti d'Ibrahim le Circassien, croyant leur ennemi absolument terrassé, s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations, et persécutèrent ceux qui étoient dévoués aux intérêts d'Ali. Cette imprudence ouvrit les yeux du plus grand nombre. Ils s'apperçurent qu'ils étoient le jouet de quelques ambitieux ; et pour renforcer leur parti, rappellèrent l'ancien Scheik Elbalad, et s'engagèrent à le soutenir de tout leur pouvoir. Il partit aussitôt au milieu des embrassemens du Scheik Daher qui fit des vœux pour sa prospérité.

De retour au grand-Caire en 1766, Ali tint conseil avec ses partisans. Il leur représenta que sa modération n'avoit fait qu'exciter à la vengeance les amis d'Ibrahim, que la fuite seule avoit pu le soustraire à leurs complots et que pour opérer la sûreté commune, il falloit sacrifier ces esprits turbulens. Toute l'assemblée applaudit à cette résolution, et le lendemain on fit couper la tête à quatre des proscrits. Cette exécution assura la tranquillité d'Ali.

Il se vit à la tête du gouvernement, et dans l'espace de six ans, il éleva seize de ses Mamlouks au poste de Bey, et l'un deux à celui de Janissaire Aga. Les principaux étoient *Mahamed-Abou-Dahab, Ismaël, Mourad, Hassan, Tentaoui*, et *Ibrahim*. Le premier étoit son compatriote. Il l'avoit acheté en 1758, et conservoit pour lui une affection particulière.

Chef suprême de la république, il prit toutes les mesures pour rendre sa puissance durable. Non content d'avoir fait monter jusqu'à six mille le nombre de ses Mamlouks, il soudoya dix mille *Mograbi* (1). Il faisoit observer parmi ses troupes une discipline sévère, et en les exerçant continuellement au maniement des armes, formoit d'excellens soldats. Il s'attacha les jeunes gens qui composoient sa maison par les soins paternels qu'il prit de leur éducation, et sur-tout par son attention à répandre les graces et les faveurs sur ceux qui en étoient les plus dignes. Son parti devint si puissant que ceux de ses collègues qui n'étoient pas de ses amis, redoutoient son pouvoir, et n'osoient contrarier ses desseins. Croyant son autorité établie sur une base

(1) *Mograbi* signifie Occidentaux. Les Egyptiens donnent ce nom général aux habitans de la côte de Barbarie.

solide, il s'occupa du bien des peuples. Les Arabes répandus dans les déserts et sur les frontières d'Egypte, y causoient des ravages qu'un gouvernement mobile ne pouvoit arrêter. Il leur déclara la guerre, envoya contre eux des corps de cavalerie qui les battirent partout, et les repoussèrent au fond de leurs solitudes. L'Egypte commença à respirer, et l'agriculture encouragée, fleurit dans cette riche contrée. Ayant rendu les chefs de chaque village responsables des crimes commis par les habitans, il les punissoit, jusqu'à ce que l'auteur du délit fut remis entre les mains de la Justice. De cette manière, les principaux citoyens veillèrent à la sûreté publique, et pour la première fois, depuis la domination Turque, le voyageur et le négociant purent parcourir l'étendue du royaume sans crainte d'être insultés. Connaissant les excès auxquels des soldats mercénaires se portoient, et dans la capitale, et dans les provinces, il ordonna aux personnes lézées de lui adresser directement leurs plaintes, et jamais il ne manqua de leur rendre justice. Parmi les traits nombreux que l'on cite de son équité impartiale, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Sangiak ayant rencontré un négociant Vénitien, près du vieux Caire, le fit descendre de sa mon-

ture, et lui arracha son châle. Ali en ayant été instruit, fit venir le coupable, le réprimanda fortement en présence de l'étranger, le força de lui faire des excuses publiques, et fut sur le point de lui trancher la tête. Cette intégrité qu'il observoit dans toutes les parties de l'administration, rendit les Egyptiens heureux. Ils crurent revoir le siècle d'or. Encore aujourd'hui ils ne cessent de bénir sa mémoire et de chanter ses louanges.

Ali Bey avoit acheté une esclave enlevée dans la Russie rouge. Elle étoit belle. Des cheveux blonds qui descendoient jusqu'à terre, une taille noble, un teint d'une blancheur éblouissante, des yeux bleus couronnés de sourcils noirs, étoient les moindres des trésors dont la nature avoit orné la jeune Marie. Elle avoit une ame au-dessus de la beauté. Jamais le malheur de son sort ne put la faire condescendre aux desirs de son maître. Il fit parler sa puissance, mais elle lui montra qu'elle étoit libre au milieu des fers. Il voulut l'éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Elle parut insensible aux attraits de la grandeur. Charmé de la hauteur d'un caractère dont il portoit l'empreinte dans son ame, il lui parla en homme passionné, et lui offrit sa main à condition qu'elle renonceroit au christianisme.

Marie, quoiqu'elle se sentit du penchant pour un homme qui l'avoit traitée avec tous les égards dus à son sexe, eut le courage de refuser. Enfin il lui permit de rester dans la religion de ses pères, pourvu qu'elle n'en donnât pas de marques extérieures, et il obtint son consentement. Il l'aima tendrement et tant qu'il vécut il n'eut point d'autre femme.

Parvenu au faîte de la grandeur, Ali n'avoit point oublié ceux dont il tenoit le jour. S'étant racommodé avec la Porte, il confia à Tentaoui l'escorte du *Khasnè* que l'on envoie tous les ans à Constantinople, et le chargea de passer dans la Natolie, et de lui amener son père et sa famille. Ayant appris leur arrivée à Boulak, il marcha à leur rencontre, suivi d'un nombreux cortège. Aussitôt qu'il apperçut le vieux *Daoud* il descendit de cheval, courut au devant de lui et se jettant à genoux, lui baisa les pieds en le nommant son père. Le vieillard répandoit des larmes de joie, et ce jour fut le plus beau de sa vie. Il embrassa sa sœur, et un neveu qu'on lui présenta. Après cette tendre reconnoissance, il les conduisit dans son palais qui donnoit sur la place de l'Esbekié (1) Les Mamlouks s'empressèrent

(1) C'est le nom de la plus grande place du Caire. La plûpart des Beys y ont leurs palais.

de laver les pieds du père de leur maître, et lorsqu'il eut été revêtu d'habits magnifiques, on l'introduisit dans le harem, où l'épouse d'Ali le combla de caresses.

Daoud monté sur un superbe cheval, fut conduit à la salle du Divan. Les Beys, le Pacha lui-même, le complimentèrent, et lui firent des présens. Après sept mois de séjour en Egypte, il voulut retourner dans sa patrie, et Ali le renvoya dans sa ville natale sur un vaisseau chargé de richesses. Il garda sa sœur et son neveu. Vous voyez, Monsieur, que des événemens qui ont beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph se renouvellent souvent en Egypte (1).

Le Scheik Elbalad désirant donner une nouvelle preuve de son amitié à Mahamed *Abou Dahab*, et se l'attacher par des liens indissolubles, lui fit épouser sa sœur. On célébra pendant trois jours ce mariage par des illuminations, des courses de chevaux, et des fêtes brillantes. C'étoit accumuler des bienfaits

(1) Jacob étant arrivé en Egypte, Joseph monta sur son char, et marcha au-devant de son père. L'ayant apperçu il descendit promptement, se jetta à son col, et l'embrassa en pleurant, chap. 46. Le nouveau Joseph ne montra pas moins de tendresse pour ses parens.

sur un perfide qui méditoit en silence la ruine de son bienfaiteur. Lié secrètement avec les restes de la maison d'Ibrahim, il aspiroit à la souveraine puissance. L'ambition et la soif de l'or (1) avoient corrompu son cœur. Tous les moyens qui pouvoient le faire parvenir à la dignité de *Scheik Elbalad* lui sembloient légitimes. Les Sangiaks avec lesquels il étoit d'intelligence, connoissant son avarice, lui donnèrent des sommes considérables pour l'engager à se défaire d'Ali. Sachant combien sa vigilance et l'amour de tout ce qui l'entouroit, rendoient difficile l'exécution de ce complot, et craignant pour sa vie s'il étoit découvert, il le remit à des temps plus favorables et garda l'or. Mais pour augmenter la confiance de son ami, et l'aveugler davantage, il lui découvrit la conspiration. Cet aveu réussit au delà de son espérance. La tendresse d'Ali pour un gendre auquel il croyoit devoir la sûreté de ses jours devint extrême. Cependant Abou Dahab ne perdoit point de vue son infâme projet. Il tenta la fidélité de *Tentaoui* et il lui offrit 300,000 livres pour massacrer son patron, tandis qu'il joueroit avec lui aux

(1) On l'avoit nommé *Abou Dahab*, père de l'or, à cause de son avarice.

échecs. Ce brave chef courut sur-le-champ avertir Ali de cette proposition. Le Scheik Elbalad trop prévenu en faveur de Mahamed, ne fit qu'en rire. Le traître n'ayant pu réussir, essaya une autre voie. Il voulut forcer son épouse à empoisonner un frère qu'elle aimoit, en lui présentant une tasse de café. Elle rejetta sa proposition avec horreur, et envoya un esclave fidèle conjurer Ali de se tenir sur ses gardes, et de craindre Abou Dahab comme son plus dangereux ennemi. Tant d'avertissemens auroient dû lui dessiller les yeux, mais sa tendresse étoit à son comble. Il ne put croire des crimes que son cœur désavouoit, et ses bienfaits le rassurèrent.

En 1768, les Russes déclarèrent la guerre au grand-Seigneur, et leurs flottes pénétrèrent dans la Méditerranée. Le Scheik Elbalad leva, suivant la coutume, douze mille hommes pour les envoyer au secours de la Porte. Ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour le perdre. Ils écrivirent au Divan de Constantinople, que les troupes qu'il rassembloit, étoient destinées à servir dans les armées des Russes, avec lesquels il avoit fait un traité d'alliance. La lettre étoit signée de plusieurs Beys. La calomnie fut crue sans examen, et sur-le-champ le Sultan envoya un Capigi

Bachi, avec quatre satellites pour lui trancher la tête. Heureusement qu'Ali avoit un agent fidèle dans le conseil. Il lui expédia promptement deux courriers, l'un par terre, l'autre par mer, pour lui apprendre cette trahison. Ils arrivèrent avant les envoyés du grand-Seigneur. Le *Scheik Elbalad* tint la chose secrète. Il fit venir *Tentaoui* dans lequel il avoit beaucoup de confiance, et lui ayant découvert le mystère, lui commanda de se déguiser en Arabe, et d'aller avec douze Mamlouks, à vingt milles du Caire attendre les émissaires de Constantinople. Vous leur enleverez, ajouta-t-il, les dépêches dont ils sont porteurs, et vous les mettrez à mort.

Tentaoui s'acquitta parfaitement de sa mission. Après avoir attendu quelque temps dans le poste qu'on lui avoit désigné, il vit paroître le Capigi Bachi et ses satellites. Il se saisit de leurs personnes, leur arracha l'ordre fatal, les fit massacrer et ensevelir dans le sable. Muni du firman, Scheik Elbalad assembla les chefs de la république, et après leur en avoir fait la lecture, leur dit : Jusqu'à quand serons-» nous les victimes du despotisme de la Porte » ottomane ? Quelle confiance pouvons-nous » avoir dans ses traités ? Depuis quelques » années elle a fait périr, contre toute justice,

» une partie des chefs de cet état. Plusieurs » d'entre vous ont assisté à cette exécution » sanglante, et en portent encore les marques. » Voyez le sang, dont quatre de vos collègues » ont rougi le marbre que nous foulons aux » pieds. Aujourd'hui on ordonne ma mort. » Demain on demandera la tête de celui qui » remplira ma place. Voici le moment de se- » couer le joug d'un despote, qui violant » nos privilèges et nos lois, semble disposer à » son gré de nos vies. Unissons nos armes à » celles des Russes. Affranchissons cette répu- » blique de la domination d'un maître bar- » bare. Aidez-moi de vos efforts, et je vous » réponds de la liberté de l'Egypte. » Ce discours produisit tout l'effet qu'Ali avoit droit d'en attendre. Les seize Beys qui étoient de son parti, crièrent d'une voix unanime qu'il falloit déclarer la guerre au grand-Seigneur. Ceux qui lui étoient contraires ne pouvant s'opposer à ce projet, promirent de le seconder de tout leur pouvoir. Sur-le-champ on signifia au Pacha l'ordre de quitter l'Égypte sous vingt-quatre heures. Le Scheik Elbalad fit part de cette résolution au prince d'Acre, et lui promit de joindre ses troupes aux siennes pour conquérir la Syrie.

Aussi-tôt que le divan de Constantinople

eut connoissance de la rébellion des Beys, et de l'orage qui menaçoit la Syrie, il commanda au Pacha de Damas d'attaquer Scheik Daher avant que les forces de l'Egypte l'eussent joint. A l'instant ce vice-roi marcha avec vingt mille hommes rassemblés à la hâte pour surprendre saint Jean d'Acre. Le vieux prince, qui toute sa vie avoit fait la guerre aux Turcs, ne fut point allarmé de leur approche. Il monte à cheval, appelle ses sept fils, qui tous commandoient dans des châteaux fortifiés, et se mettant à la tête de neuf mille cavaliers, marche droit aux ennemis. Tandis que l'un de ses fils les harceloit avec un corps de cavalerie légère, Scheik Daher alla se poster près du lac de Tybériade. Il étoit averti de tous leurs mouvemens. Lorsqu'il sut que dans peu les Turcs arriveroient, il partagea ses troupes en trois divisions. Il enjoignit aux deux premières de se cacher sur les montagnes jusqu'au moment du signal. Pour lui, ayant laissé dans la plaine un camp rempli de vivres, il se retira à quelque distance. Au commencement de la nuit, le Pacha, s'imaginant surprendre les Arabes, s'avançoit en silence à la faveur des ténèbres. Il arrive au camp, et le peu de troupes qu'on y avoit laissé se retirèrent précipitamment, après une légère

escarmouche. Il crut que la crainte avoit causé leur fuite, et ses soldats échauffés par une marche forcée, regardèrent comme une conquête les provisions abondantes qu'ils trouvoient, et burent avidement du vin. Au point du jour, Scheik Daher donna le signal convenu, et les trois corps de cavalerie se précipitèrent ensemble dans le camp le sabre à la main. N'ayant trouvé que des gens ivres, ils n'eurent la peine que de les massacrer. Ils en tuèrent huit mille, firent un grand nombre de prisonniers, et s'emparèrent des tentes, des armes, et des bagages du Pacha qui s'enfuit pendant le tumulte, et se sauva dans les murs de Damas. L'Emir se hâta d'envoyer un courrier au grand Caire pour y porter la nouvelle de sa victoire, et retourna dans sa principauté.

Ali voyant son allié en sûreté, tourna ses armes d'un autre côté. Il avoit parcouru l'Iemen, et la côte orientale de la mer rouge. Jugeant combien il retireroit d'avantages du commerce et des productions de ces contrées s'il pouvoit les soumettre à son empire, il leva deux corps d'armées, l'un de vingt-six mille hommes de cavalerie, l'autre de neuf. Il donna le commandement du premier à son gendre, et celui du second à Ismaël Bey. *Abou Dahab* devoit attaquer l'Arabie heu-

reuse et les provinces intérieures ; Ismaël les villes maritimes, et les ports de mer. Il remit aux généraux le plan qu'ils devoient suivre, et équipa une flotte pour côtoyer le rivage de la mer rouge et leur porter des provisions. Il avoit calculé en habile guerrier les obstacles qu'ils auroient à surmonter, et le succès dépendoit de leur fidélité à exécuter ses ordres. Les cohortes Egyptiennes partirent du grand Caire en 1770. Tandis qu'elles marchoient à la conquête de l'Arabie, le Scheik Elbalad demeura dans la capitale, où il s'occupa plus particuliérement de la police intérieure du royaume et du bonheur des peuples.

Les douanes de l'Egypte étoient depuis longtemps entre les mains des Juifs qui commettoient des déprédations criantes, et vexoient impunément les étrangers. Il les leur ôta, et en confia l'administration à des chrétiens de Syrie, en leur recommandant expressément de favoriser les négocians Européens. Il avoit senti combien l'Egypte pouvoit devenir florissante par le commerce. Son projet étoit de l'ouvrir aux nations de toutes les contrées du monde, et de la rendre l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde et de l'Afrique. Il ne falloit pour cela que veiller à la sûreté des caravannes, et mettre les négocians sous la pro-

tection des loix. C'est ce qu'il fit, en réprimant de tous côtés les Arabes vagabonds, et en établissant au grand Caire Selim Aga, et Soliman Kiaïa des Janissaires pour protéger les marchands, et leur faire rendre justice. Dans la même vue, il avoit ordonné à ses généraux de laisser des officiers dans les ports dont ils s'empareroient, pour accueillir les vaisseaux de l'Inde, et les défendre contre l'avidité des naturels du pays. Il ne tarda pas à jouir de la sagesse de son administration. Il eut le bonheur de voir les Egyptiens soulagés, les étrangers traités favorablement, la sûreté publique établie, l'agriculture encouragée, et la république élevée à un point de splendeur auquel elle n'étoit pas parvenue depuis son établissement.

Tandis que ces soins l'occupoient, ses généraux triomphoient dans l'Arabie. *Abou Dahab* conquit l'Iemen dans une campagne, détrôna le Scherif de la Mecque, et mit à sa place l'Emir Abdalla, qui pour faire sa cour à Ali, le gratifia du titre pompeux de Sultan de l'Egypte et des deux mers. De son côté Ismaël se rendit maître de toutes les villes qui bordent la côte orientale du golfe arabique. Ils revinrent au Caire couverts de lauriers. Les habitans les reçurent avec de grandes acclamations, et on célébra leurs triomphes par des fêtes éclatantes.

Ali n'avoit point oublié l'expédition de Syrie. En 1771, il envoya Mahamed *Abou Dahab* à la tête de quarante mille hommes, tenter cette conquête. Tandis que les troupes traversoient le désert, des vaisseaux partis de Damiette portoient à saint Jean d'Acre les provisions dont elles avoient besoin. Profitant en habile politique de la circonstance actuelle, le Scheik Elbalad écrivit au comte Alexis Orlow alors à Livourne, pour former un traité d'alliance avec l'Impératrice de Russie. Il offroit à l'Amiral, de l'or, des vivres et des soldats, lui demandoit des ingénieurs, et promettoit de joindre ses forces à celles des Russes pour renverser le trône Ottoman. Le comte remercia Ali, l'encouragea dans sa glorieuse entreprise, lui fit de grandes promesses qui ne se réalisèrent point, et l'assura qu'il alloit envoyer ses dépêches à sa souveraine.

L'année d'auparavant il avoit député un négociant Vénitien, nommé Rosetti, vers la république de Venise, pour lui offrir son alliance, et l'encourager à reprendre aux Turcs les îles et les belles provinces qu'elle avoit possédées dans la Méditerranée. Il promettoit de l'aider de toutes les forces de l'Egypte, et d'y rétablir son ancien commerce; mais la république n'adopta pas cette hardie entreprise.

Pendant ces négociations, *Abou Dahab*, aidé des conseils et des secours du prince d'Acre, enlevoit aux Ottomans la ville de Syrie, et les chassoit devant lui comme un troupeau. Arrivé le 9 mars près des murs de Gaza, munie d'une forte garnison, il la prit d'assaut dans trois jours. Rama lui coûta plus de peines et de temps. Les assiégés se défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il ne put y entrer par force. Il en forma le blocus, et après un mois elle capitula. Le gouverneur s'étoit sauvé, craignant le sort qui l'attendoit. Les Turcs n'osoient paroître en rase campagne, et se défendoient à l'abri de leurs murailles. Après ces deux conquêtes, le vainqueur alla mettre le siège devant *Naplous*, autrefois Neapolis. La résistance opiniâtre des assiégés, jointe au peu d'usage que les Egyptiens avoient de l'artillerie, fit traîner le siége en longueur. On combattit long-temps autour des murs sans de grands succès. Abou Dahab désespérant d'emporter la place d'assaut, resserra ses lignes de circonvallation, et l'enleva par famine. Il tourna ensuite ses armes contre Jérusalem, que les Mahométans ainsi que les Chrétiens appellent la ville sainte, et pour laquelle ils ont une grande vénération, parce qu'ils prétendent que Mahomet y a été transporté miraculeusement,

et qu'il y a prié dans la compagnie des prophêtes (1). L'ayant sommée de se rendre, le gouverneur et le grand-Prêtre lui envoyèrent une députation avec des présens. Ils le conjurèrent de détourner l'orage des murs de Jérusalem, de respecter le lieu où le prophête avoit prié, et l'assurèrent que s'il réduisoit sous son obéissance Damas, ils suivroient le sort de la capitale, et lui ouvriroient leurs portes. Le général Egyptien acquiesca à leur demande, et conduisit ses troupes devant *Jaffa*, l'ancienne Joppé. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer. Ses fortifications, et l'avantage de son assiette rendirent le siège long et meurtrier. Pendant deux mois, *Abou Dahab* battit toutes les murailles avec toute son artillerie; mais comme elle n'étoit ni considérable, ni dirigée par des ingénieurs habiles, il ne fit pas de grandes brêches. Les Egyptiens livrèrent plusieurs assauts, et les intrépides Mamlouks parvinrent jusqu'au haut des remparts; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant une partie des assiégés avoit péri.

(1) « Louange à Dieu! qui a transporté pendant la nuit son » serviteur du temple de la Mecque au temple de Jérusalem, » dont nous avons béni l'enceinte pour y laisser des marques » de notre puissance. Le Coran, chap. 17.

Ceux qui restoient, craignant d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit emportée de force, capitulérent. Le général, après y avoir laissé garnison, se rendit à saint Jean d'Acre au commencement de septembre. Le prince Arabe l'y reçut avec joie, le félicita de ses succès, et lui fournit des vivres et des munitions.

Mahamed ayant laissé ses troupes se reposer pendant quinze jours, alla attaquer *Seide* l'ancienne Sidon, prés de laquelle florissoit jadis la ville de Tyr, célèbre par son commerce, ses arts et sa marine. L'île sur laquelle elle étoit bâtie, est jointe à la terre, et n'offre plus que des ruines. Seide se rendit à la première sommation. Maître des places les plus importantes de la Syrie, *Abou Dahab* conduisit son armée devant la capitale. Damas, située dans une riche plaine, est environnée de ruisseaux et de jardins remplis d'orangers; de pistachiers, de grenadiers, et d'une multitude d'arbres fruitiers dont les fruits sont délicieux. On en fait des pâtes excellentes qui servent à la composition du sorbet, et que l'on vend dans tout l'Orient. Rien n'est plus beau, plus riant, plus frais, que les environs de cette ville. Ce ne sont de tous côtés que bosquets, ruisseaux et pavillons charmans, où la mol-

lesse turque s'endort sur des coussins de velours et de satin. Les Arabes la nomment *Echchams* la ville du soleil. Les eaux y sont admirables pour la trempe de l'acier; et les armes, les poignards, les sabres qu'on y fabrique sont renommés dans tout le monde. Le Pacha s'y étoit enfermé avec une garnison nombreuse. Il la défendit pendant deux mois avec courage. A la fin de novembre voyant les murs renversés, les forts avancés détruits, et les ennemis prêts à monter à l'assaut, il s'enfuit pendant la nuit, et la ville fut rendue. La garnison s'étoit retirée dans la citadelle. Il fallut former un second siège, et ce ne fut qu'après bien des efforts que les Egyptiens s'en emparèrent.

Il ne restoit plus aux Turcs de places considérables qu'Alep. La prise de cette ville auroit assuré à la république d'Egypte la possession de la Syrie; mais *Abou Dahab* craignoit que cette conquête ne retardât ses desseins. Il méditoit depuis long-temps la ruine d'Ali, son patron, son beau-frère et son ami. Le désir de gagner les soldats, en les rendant compagnons de ses victoires, avoit armé son bras, et dirigé ses démarches. L'intérêt de l'Egypte, que la réunion de la Syrie eut rendue indépendante de la Porte ottomane, n'entroit pour

rien dans ses projets. Lorsqu'il fut sûr des officiers et des soldats, lorsqu'il leur eut fait prêter serment de fidélité, il leva l'étendard de la rébellion. Il tira toutes les garnisons des places conquises, et rendant inutile le fruit de tant de sang répandu, et d'une année de combats, il rentra dans l'Egypte. Aussi-tôt qu'il fut parti, les Turcs reprirent sans effort les villes qu'on leur avoit enlevées, relevèrent les murs, et y ajoutèrent de nouvelles fortifications. *Abou Dahab*, quoiqu'enflé de ses succès, n'osa d'abord attaquer la capitale, où son rival étoit trop puissant; il cotoya le rivage occidental de la mer rouge, traversa le désert, et se rendit dans la haute Egypte. Ce fut alors qu'il manifesta ouvertement ses coupables intentions. Il s'empara de Girgé et des villes importantes. Il gagna par force ou par adresse, les Beys qui y commandoient, et descendit vers le Caire.

Aly Bey se repentit, mais trop tard, d'avoir plutôt suivi les mouvemens de son cœur que les conseils de la prudence, en mettant dans les mains d'un perfide le commandement qu'il n'auroit jamais dû lui confier. Il lui restoit des ressources, et il se hâta de les opposer à son ennemi. Ayant rassemblé vingt mille hommes, il mit à leur tête Ismaël Bey, sur l'expérience et la fidélité duquel il devoit compter. *Abou*

Dahab étoit campé près de Gizé; *Ali* ordonna à son général de se poster au vieux Caire, et d'empêcher les ennemis de traverser le fleuve. Rien n'étoit plus aisé; mais le perfide Ismaël trahissant lâchement les intérêts de son patron, fit un traité d'alliance avec *Abou Dahab*, et passa dans son camp. La jonction des deux armées fut un coup de foudre pour le généreux Ali. Dans les premiers mouvemens de son désespoir, il résolut de s'enfermer dans le château du grand Caire avec le peu de braves qui lui restoient, et de s'ensevelir sous ses ruines. Les fils de Scheik Daher qui l'aimoient, lui représentèrent la folie de cette résolution, et le conjurèrent de se sauver avec eux à Saint Jean d'Acre. Il goûta la sagesse de ce conseil, et en profita. Sur-le-champ, il écrivit au comte Alexis Orlow, pour le prier de lui envoyer en Syrie des munitions de guerre et quelques officiers. Il chargea de ses dépêches l'Arménien Jacob, qui s'étoit déja acquitté d'une semblable commission, rassembla ses trésors, et les fit charger sur vingt chameaux. Il envoya demander à *Mallem Rëisk*, auquel il avoit confié l'intendance des revenus de l'Egypte, tout ce qu'il avoit d'argent; mais le fourbe s'étoit caché, et il fut impossible de le trouver. Au milieu de la nuit, Ali Bey, accompagné des fils de Scheik

Daher, de Tentaoui, Rossuan, Hassan, Kalil, Mourad, Abd Errohman, Latif, Moustafa, Ibrahim, Zoulficar, Hacheph, Osman, Selim Aga, et Soliman Kiaïa dès Janissaires, tous Beys de sa création, et d'environ sept mille hommes de troupes, sortit pour la troisième fois du grand Caire, et s'enfuit à travers les déserts. Il emportoit avec lui quatre-vingt millions en or et en argent. Après cinq jours d'une marche forcée, il arriva le 16 avril 1772 aux portes de Gaza, et ses troupes commencèrent à respirer. La trahison de deux hommes à l'amitié desquels il avoit le plus de droits, navroit son ame de tristesse. Il frémissoit au nom seul d'*Abou Dahab*, et le sang bouillonnoit dans ses veines. Cette agitation, jointe à la fatigue d'une route aussi pénible, le firent tomber dans une grave maladie. Livré à la plus sombre mélancolie, il attendoit la mort avec une sorte de consolation. La liberté procurée à l'Egypte, l'Arabie soumise à sa domination, la justice rétablie dans les villes, le commerce florissant, tout le bien qu'il avoit fait aux peuples, tous les avantages qu'il désiroit leur assurer encore, il les voyoit évanouis pour toujours, et cette idée mettoit le comble à ses maux. Tandis qu'il étoit dévoré de ces soucis cuisans, le Scheik Daher, ce respectable

vieillard, son ami fidèle, son protecteur dans l'adversité, vint le visiter dans sa tente. Il méla d'abord ses larmes aux siennes, il l'appella son fils, et tâcha par ses discours pleins de sens et de tendresse, d'apporter du soulagement à ses peines. Il lui représenta que son sort n'étoit point désespéré, que l'escadre Russe approchoit, et qu'avec ce secours, il pourroit remonter au poste, d'où la trahison l'avoit précipité. Combien les tendres consolations de l'amitié ont de pouvoir sur les cœurs sensibles! C'est un baume salutaire qui pénètre dans tous les sens, et guérit, comme par enchantement, les blessures de l'ame et du corps. Ali en sentit l'effet, et l'espoir vint ranimer le flambeau de ses jours. Le prince Arabe avoit amené son médecin avec lui; il le laissa auprès du malade, qui dans quelques semaines recouvra la santé.

Un détachement de l'escadre Russe ayant paru devant Saint Jean d'Acre, Ali profita de cette occasion pour écrire au Comte Orlow. Il lui faisoit les mêmes demandes, le prioit de lui envoyer des canons, quelques ingénieurs, et un corps de trois mille Albanois. Il l'assuroit qu'aussi-tôt après son rétablissement au grand Caire, toutes les forces de l'Egypte seroient à sa disposition. Il adressoit en outre une lettre à la Czarine, par laquelle il sollicitoit

toit son alliance, et lui proposoit un traité de commerce avec l'Egypte. Zulficar Bey, porteur de ces dépêches, étoit chargé de présenter à l'amiral Russe trois superbes chevaux richément harnachés. Il est certain que si la Russie eut envoyé ce foible secours au *Scheik Elbalad*, il auroit triomphé de ses ennemis, et se seroit fait déclarer Roi d'Egypte. On ne peut douter que la reconnoissance ne l'eut porté à faire passer entre les mains des Russes le commerce des contrées Orientales, et à leur céder des ports dans la mer rouge et la Méditerranée. Cette alliance eut pu changer la face de l'Orient. Les vaisseaux Russes mirent à la voile pour Paros, le 18 mai 1772, et conduisirent l'ambassadeur d'Ali.

La retraite précipitée d'*Abou Dahab* avoit donné le temps aux Turcs de rentrer dans leurs possessions, et de s'y fortifier. Ali tenta de les en chasser une seconde fois ; ayant formé un corps de six mille hommes, il en donna le commandement au brave *Tentaoui*, et lui ordonna d'attaquer Seide. *Scheik Lebi* et *Scheik Crim*, l'un fils, l'autre, gendre du Prince d'Acre, se joignirent au chef Egyptien, et marchèrent de concert. Ils rencontrèrent dans leur route *Hassan Pacha* qui les attendoit dans un poste avantageux, à la tête de

treize mille hommes. Malgré leur infériorité, ils ne balancèrent pas à lui livrer combat. Leur cavalerie étoit excellente. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs, les enfoncèrent, en taillèrent un grand nombre en pièces, et mirent le reste en fuite. Les fuyards portèrent l'alarme dans Seide, qui ouvrit sur-le-champ ses portes aux vainqueurs. Tentaoui ayant laissé une garnison dans la ville, sous les ordres de Hassan Bey, revint au camp, où il reçut les complimens d'Ali et du prince d'Acre.

Le 13 août de la même année, Ali marcha contre Jaffa, accompagné des vaillants fils de Scheik Daher. Ce prince équippa deux vaisseaux pour porter aux assiégeans des munitions et des vivres. Aussi-tôt que les troupes furent en présence de la place, le général somma le commandant de la rendre, et sur son refus l'assiégea. Il battit les murailles pendant quarante jours; mais son artillerie trop foible ne fit que des brêches peu considérables. Néanmoins il donna le signal de l'assaut, et ses soldats s'y portèrent avec intrépidité. La difficulté de l'escalade, et la valeur des assiégés les forcèrent à la retraite. Ne croyant pas pouvoir l'emporter de force il la bloqua, et résolut de la prendre par famine. Pendant

le blocus il envoya Tentaoui avec un détachement de cavalerie pour surprendre Gàza. Ce brave chef partit comme un éclair, enleva la place d'emblée, et après y avoir laissé garnison retourna au camp couvert de lauriers. Les habitans de Jaffa recevant des secours par mer, se défendoient avec constance. La seule chose dont ils manquassent absolument, étoit le bois. La campagne des environs est délicieuse ; elle est entrecoupée de jardins où les orangers, les citroniers forment de charmans ombrages. Des sources abondantes qui coulent du pied de la montagne les arrosent, et entretiennent leur verdure éternelle. Ces beaux arbres sont une partie de l'année chargés de fleurs et de fruits. Ali les avoit épargnés. S'étant apperçu que les assiégés venoient les abattre et les enlever à la faveur des ténèbres, il les fit couper sur-le-champ, et détruisit ces riantes plantations.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur d'Ali et l'Arménien Jacob revinrent de leur mission à bord d'un vaisseau Anglais, commandé par le Capitaine Braoun. Le Comte Orlow lui envoyoit deux Officiers Russes, avec des dépêches par lesquels il l'assuroit de son amitié, lui promettoit des secours puissans. Ces officiers lui présentèrent de la part de l'amiral,

trois canons de fonte de quatre livres de balles, sept barils de poudre, et 500 boulets. C'est à quoi se bornèrent les magnifiques promesses du Comte Alexis.

Le siége continuoit toujours. Clinglinoff, Capitaine Russe, éleva une nouvelle batterie de trois canons de douze livres de balles, avec laquelle il fit beaucoup de mal à la ville. Il avoit déjà renversé une partie de la muraille, lorsque voulant voir l'effet de l'artillerie, il regarda par une embrasure et fut tué d'un coup de mousquet. Peu de temps auparavant ce brave officier s'étoit embarqué avec un seul homme pendant la nuit, pour brûler les vaisseaux Turcs qui mouilloient dans le port. Ayant été découvert, avant d'avoir pu exécuter son dessein, le feu des remparts l'avoit forcé de se retirer précipitamment.

Le capitaine Braoun ajouta six canons à ceux qui tiroient déjà contre la place. Ces diverses batteries formèrent des brèches praticables. Ali sonna la charge, et ses troupes montèrent à l'assaut. Malgré leur ardeur, elles furent obligées de céder à la valeur d'une garnison nombreuse qui recevoit sans cesse de nouveaux renforts par mer. Plusieurs vaisseaux Russes, à la prière d'Ali, s'approchèrent de Jaffa, bombardèrent la ville pendant

deux jours, et renversèrent une partie des maisons; mais craignant d'être jettés à la côte, si les vents d'Ouest souffloient avec violence, ils quittèrent cette rade dangereuse. Ces attaques multipliées avoient réduit les assiégés à une grande extrêmité. Ils ne voyoient autour d'eux que des monceaux de ruines. Le Gouverneur effrayé se sauva pendant la nuit, et trompant la vigilance des ennemis, gagna *Naplous* où commandoit son frère. Le lendemain, trente et un Janvier, Ali entra dans la ville. Ce siége meurtrier lui coûta trois Beys, et un grand nombre de Mamlouks. Il remit la place au prince d'Acre, qui avoit approvisionné son armée de vivres et de munitions.

Pendant qu'il campoit devant Jaffa, *Mallem Reisk*, intendant des douanes d'Égypte, vint le trouver dans sa tente déguisé en Dervich. Son visage brûlé par le soleil, sa maigreur, ses vêtemens sales et déchirés, le rendoient méconnoissable. Il dit pour s'excuser, qu'aussi-tôt qu'il avoit appris l'élévation d'*Abou Dahab*, craignant l'avarice de ce traître, il avoit enfoui ses richesses, s'étoit sauvé dans les déserts, où, depuis un an, il traînoit une vie misérable. Ali le voyant malheureux, eût pitié de son sort, oublia sa perfidie et lui fit donner des habits et de l'argent.

Dans le même temps, le camp fut témoin d'un autre exemple de la vicissitude des choses humaines. L'*Emir Abdalla* qui, par l'ordre d'Ali avoit été élevé à la principauté de la Mecque, à la place du Scherif, venoit implorer son assistance. On avoit rétabli son rival, et il s'étoit vu contraint de prendre la fuite. Ali le consola, le combla de présens, et il s'en retourna à Médine. C'est ainsi que la disgrâce du chef de la république d'Egypte, entraîne le malheur de toutes les personnes attachées à son parti.

Après la prise de Jaffa, le Scheik Elbalad conduisit ses troupes devant Rama, qui fut emportée l'épée à la main. Ces succès relevoient l'espérance de ses partisans, et leur donnoient la confiance de rentrer triomphans au grand Caire. Ali n'avoit point cessé d'entretenir des liaisons avec les chefs des Janissaires qui ont beaucoup de pouvoir dans la capitale. Les promesses dont il les flattoit, et l'aversion que leur inspiroit l'avarice d'*Abou Dahab*, les déterminèrent à prendre ouvertement son parti, et à demander son rappel. Ils lui écrivirent qu'il pouvoit revenir, et qu'ils défendroient ses intérêts. Cette nouvelle le combla de joie ; il en fit part à ses amis, et il se disposa à rentrer en Egypte. Scheik Daher étoit d'un avis

contraire. Il lui conseilloit d'attendre les secours promis par la Russie, de fomenter la division parmi les chefs de la république, de s'assurer davantage de la disposition des troupes à son égard, et de ne pas hasarder légérement sa fortune et sa vie. Ces conseils dictés par la prudence, ne furent point suivis. Ali impatient de retourner au grand Caire et d'humilier ses ennemis, crut marcher à la victoire. Il réunit les garnisons des villes conquises, y leva des contributions, arriva le 21 mars à Gaza, et en partit le 4 avril 1773.

Toute sa cavalerie consistoit en deux mille hommes, et deux cents cinquante Mamlouks. Trois mille quatre cents Mograbi composoient son infanterie. Tentaoui, Kalil, Latif, Hassan, Abd Errohman, Mourad, Selim Aga et Soliman Kiaïa des Janissaires étoient les seuls Beys qui lui restoient. Six cents soixante chevaux commandés par le fils et le gendre de Sheik Daher, se joignirent à cette petite armée qui formoit en tout six mille trois cents dix combattans.

Abou Dahab avoit envoyé douze mille hommes à Salakia, ville située dans l'isthme de Suès, pour empêcher Ali de passer outre. Aussi-tôt donc qu'il s'approcha de cette place, ces troupes s'avancèrent à sa rencontre, et

se mirent en ordre de bataille. Le Scheik Elbalad, sans balancer, leur livra combat. Il fondit sur elles avec la rapidité de l'éclair. Il combattoit le sabre à la main à la tête des Mamlouks, qui, encouragés par sa présence, portoient le ravage dans tous les rangs. Les ennemis soutinrent ce choc terrible pendant quatre heures. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils s'enfuirent dans le désert, et laissèrent un grand nombre des leurs sur la place. Cette victoire glorieuse encouragea la petite troupe d'Ali, qui sous un si brave chef, se crut invincible. Profitant de l'ardeur de ses guerriers, il marcha droit au grand Caire. Les fuyards y portèrent la nouvelle de leur défaite et de son approche. *Abou Dahab* assembla les Beys vendus à ses intérêts et les principaux du peuple, et leur parla en ces termes : « Braves chefs de la république, et vous Egyptiens qui chérissez la loi de notre prophête, » vous connoissez Ali. Il est chrétien dans le » cœur, et a contracté des alliances avec les » infidèles. Il veut soumettre ce pays pour » abolir la religion de Mahomet, et vous forcer » à embrasser le christianisme. Rappellez-vous » ce que les Européens ont fait dans l'Inde; » les Musulmans de ces riches contrées les » ont accueillis avec bonté, les ont reçus dans

» leurs ports, leur ont accordé des comptoirs, » et ont formés avec eux des traités de com- » merce. Qu'en est-il arrivé? Les Chrétiens ont » ravagé leurs provinces, détruit leurs villes, » conquis leurs royaumes, et après les avoir » réduits en esclavage, ont établi l'idolâtrie (1) » sur les ruines de la vraie religion. Fidèles » Musulmans, un pareil sort vous attend. Ali, » l'allié des Européens, va renverser la cons- » titution de votre empire, ouvrir l'Egypte » aux infidèles, et vous forcer à devenir Chré- » tiens. Aidez-moi à repousser l'ennemi de » la république, de vos loix, et de Islamisme, » ou préparez-vous à tous les maux qu'ont » souffert vos frères du Bengale. Choisissez » entre lui et moi». En finissant ce discours, *Abou Dahab* fit semblant de vouloir abdiquer la dignité de Scheik Elbalad, et de se retirer. Mais toute l'audience cria d'une voix unanime anathême contre Ali, et promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la cause commune. Profitant adroitement de ce moment d'enthousiasme, *Abou Dahab* fit publier par la ville que

(1) Les Mahométans nous appellent idolâtres, parce que ne pouvant comprendre nos mystères, ils disent que nous adorons plusieurs dieux.

quiconque aimoit sa religion et sa patrie eut à prendre les armes, et avant la fin du jour, vingt mille hommes se rangèrent sous ses drapeaux. Il partit sur-le-champ à la tête de cette armée, pour attaquer son ennemi. Les Janissaires fidèles à leur parole, refusèrent de le suivre, et attendirent tranquillement le succès du combat.

Ali n'étoit point préparé à cet événement. Lorsqu'il apprit qu'*Abou Dahab* approchoit avec des troupes trois fois supérieures aux siennes, il s'abandonna au désespoir, et tomba dangereusement malade. On lui conseilla de retourner à S. Jean d'Acre, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de faire un pas en arrière.

Le 13 avril 1773, l'armée du grand Caire parut devant son camp. Aussi-tôt il rangea ses troupes en ordre de bataille. *Scheik Lebi* et Scheik Crim eurent le commandement de l'aîle gauche. Il donna celui de la droite à Tentaoui, et plaça son infanterie au centre. Aprés avoir fait ces sages dispositions, et exhorté les chefs à combattre vaillamment, il se fit transporter dans sa tente, car il étoit si foible qu'il ne pouvoit se tenir à cheval. La bataille se livra vers onze heures du matin. Les deux partis se chargèrent avec fureur, et

malgré l'infériorité des troupes d'Ali, elles eurent d'abord l'avantage. Scheik Lebi et Scheik Crim repoussèrent glorieusement la cavalerie Egyptienne. Tentaoui, accompagné des braves Mamlouks, renversa tout ce qui se trouvoit devant lui. La victoire se déclaroit pour Ali, lorque les *Mograbi*, ces troupes mercenaires, toujours conduites par l'appât du gain, se laissèrent corrompre par les offres magnifiques d'*Abou Dahab*, et passèrent de son côté. La fortune changea de face. Les fuyards se rallièrent, et n'ayant plus que trois mille hommes à combattre, les enveloppèrent de toutes parts, et en tuèrent un grand nombre. Le généreux Tentaoui ne put survivre à sa défaite. Il se précipita au milieu des escadrons, et tomba percé de coups sur un monceau de morts qu'il avoit immolés. Scheik Lebi, le vaillant fils du prince d'Acre, se défendit pendant long-temps avec les Arabes qu'il commandoit, et mourut en combattant. Scheik Crim s'ouvrant un passage à travers les Egyptiens, courut à bride abattue à la tente d'Ali, et le conjura de se sauver avec lui à S. Jean d'Acre. Mourad, Ibrahim, Soliman, et Abd Errohman y arrivèrent aussi, et lui firent les mêmes remontrances. Mes amis, leur répondit-il, fuyez,

je vous le commande ; pour moi mon heure est venue. A peine l'avoient-ils quitté que les troupes victorieuses l'environnèrent. Les Mamlouks qui se trouvoient devant sa tente, défendirent leur maître jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et périrent tous les armes à la main. Le désespoir ayant donné des forces au malheureux *Scheik Elbalad*, il se leva et tua les deux premiers soldats qui voulurent le saisir. On fit feu sur lui et il fut blessé de deux balles. Dans ce moment le lieutenant d'*Abou Dahab* ayant paru le sabre à la main, Ali le renversa d'un coup de pistolet. Noyé dans son sang, il se battoit comme un lion, mais un soldat l'ayant terrassé par derrière d'un coup de sabre, on se jetta sur lui, et on l'emporta dans la tente du vainqueur. Le traître poussant la perfidie jusqu'au bout, répandit des larmes feintes en le voyant dans cet état, et voulut le consoler de sa disgrace. Ali détourna les yeux, et ne lui dit pas une parole. Il mourut huit jours après de ses blessures. D'autres m'ont assuré qu'elles n'étoient pas mortelles, et que son infâme beau-frère le fit empoisonner. C'étoit mettre le comble à ses atrocités, et l'on ne peut sans frémir voir à quelles horreurs l'ambition porte les hommes.

Ali étoit d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avoit les yeux grands et pleins de feu. Son air étoit noble et gracieux, et son caractère franc et généreux. La nature l'avoit doué d'un courage indomptable, et d'un génie élevé. Bien éloigné de cette orgueil barbare qui porte les Turcs à mépriser les étrangers, il les aimoit à cause de leurs talens, et payoit généreusement leurs services. Il désiroit ardemment des officiers pour discipliner ses troupes, et leur apprendre la tactique Européenne. Il mourut victime de l'amitié. Son malheur vint d'avoir nourri et élevé un traître qui profita de ses bienfaits pour empoisonner ses jours, et le conduire à la mort. Si la Russie eut profité de ses offres, si elle lui eut accordé des ingénieurs, et trois ou quatre mille hommes de troupes, il se seroit rendu souverain de la Syrie et de l'Egypte, et eut fait passer dans les mains de son alliée le commerce de l'Arabie et de l'Inde. Il périt à l'âge de 45 ans. Les Egyptiens pleurèrent sa perte, et se virent replongés dans les maux dont il les avoit délivrés.

Aussi-tôt que Scheik Daher apprit la mort d'Ali et celle de son fils, il s'abandonna à la douleur et aux regrets. Le malheureux vieillard se jetta la face contre terre, se couvrit

de poussière et versa des torrents de larmes. Bientôt il fallut songer à défendre sa vie et ses états. *Abou Dahab* glorieux de son triomphe, volut se venger de la protection que le prince Arabe avoit accordée à Ali. Il marcha contre la Syrie avec toutes les forces de l'Egypte, et laissa Ismaël pour gouverner en son absence. Jaffa fut la première ville attaquée. Scheik Crim la défendoit avec courage, et le siège traînoit en longueur. Malheureusement un Européen, gagné par les promesses d'*Abou Dahab*, creusa une mine dont l'effet renversa une partie considérable des murs. Les Egyptiens entrèrent par la brêche, et passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Après cette barbare exécution, ils marchèrent vers S. Jean d'Acre. Scheik Daher qui aimoit ses peuples, et qui craignoit de les exposer à un sort aussi cruel, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville au vainqueur, et se retira dans les montagnes avec ses enfans. *Abou Dahab* n'ayant trouvé aucune résistance, épargna le sang. S'imaginant que les moines de Nazareth gardoient les trésors du prince, il les fit venir, et leur commanda de les livrer sur-le-champ. Ces malheureux assurèrent vainement qu'ils n'en avoient aucune connoissance. Il fit trancher la tête à trois d'entr'eux. Non content de

cette cruauté, il fit mourir dans les tortures *Mallem-Ibrahim Saba*, intendant de *Scheik Daher*, pour le forcer à découvrir des trésors imaginaires. Quelques-uns des fils du prince Arabe, éprouvèrent un pareil sort, sans plus de succès.

Ici finirent les crimes d'*Abou Dahab*. Un matin on le trouva mort dans son lit. On prétend qu'il fut empoisonné par un de ses esclaves, mais ce fait est incertain. A cette nouvelle les troupes Egyptiennes reprirent la route du grand Caire, et Ismaël fut élu Cheik Elbalad. Aussi-tôt le prince d'Acre descendit des montagnes, et rentra dans sa principauté. Les peuples célébrèrent son retour par des cris de joie, et des fêtes solemnelles.

Pendant que ces choses se passoient, une escadre Turque vint mouiller sur la côte de Syrie. Le Capitan Pacha ayant obtenu de Scheik Daher la permission de le visiter, lui apporta un firman du Grand-Seigneur, qui accordoit à lui et à ses descendans la souveraineté d'Acre, et le pardon du passé. Le vieillard fut au comble de la joie. Si près du tombeau, il dit qu'il y descendroit sans regret, puisqu'il voyoit légitimer une puissance qu'il avoit achetée par soixante ans de guerres et de travaux. Il traita magnifiquement l'amiral

Turc, et le combla de présens. Le Capitan Pacha lui en témoigna ses remercimens; et avant de partir, le pria instamment de venir dîner à son bord. Le prince Arabe, après le firman qu'il avoit reçu, n'eut aucun soupçon de la trahison qu'on méditoit, et se rendit à son invitation. Aussi-tôt qu'il fut entré dans le vaisseau, on le salua d'une décharge d'artillerie, et un instant après l'amiral tira de son sein un autre firman qui ordonnoit sa mort, et lui fit trancher la tête. Ce respectable vieillard, si lâchement trahi, avoit 86 ans. Il étoit adoré des peuples qu'il avoit défendus toute sa vie contre la tyrannie des Pacha. C'est ainsi que le divan de Constantinople traite les grands de sa domination! Mais un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour faire rentrer dans le devoir les princes et les gouverneurs, décèle son impuissance; et un empire qui n'a d'autres armes pour conserver ses provinces, que la perfidie, est sur le penchant de sa ruine. Lorsque les empereurs Grecs, corrompus par la mollesse, la flatterie et l'esprit de secte, détruisirent par le fer et le poison tous ceux qui leur faisoient ombrage dans l'étendue de leurs états, ils ne tardèrent pas à être détrônés, et Constantinople passa dans les mains d'un peuple généreux. Aujourd'hui que

que les Ottomans avilis usent de semblables moyens, un pareil sort les attend. Je crois que ces réflexions sont justes, car en parcourant avec attention les Annales de l'Histoire, on voit les royaumes s'éteindre avec la vertu et les mœurs des nations.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVII.

A. M. L. M.

Suite de l'histoire d'Ali.

Au grand Caire.

J'ESPÈRE, Monsieur, qu'il vous sera agréable de connoître des événemens qui pourront servir de suite à l'histoire d'Ali, et de la plûpart desquels j'ai été spectateur. Après la mort de ce vaillant Chef, et celle de Mahamed *Abou Dahab*, Ismaël jouissoit tranquillement du fruit de sa trahison. Elu Scheik Elbalad, il gouvernoit l'Egypte en Souverain. Ayant distribué les Provinces à ses créatures, il ne voyoit autour de lui que des protégés, et régnoit au grand Caire. Pour assurer sa domination, il l'étaya du crédit du Pacha, homme adroit et entreprenant. Lorsqu'il eût gagné le vice-roi, et les officiers des Janissaires, il envoya ses ordres d'un bout à l'autre de l'Egypte, et ses volontés devinrent des loix. Elevé par

Ali, il étoit exercé au métier des armes, avoit du courage, et une grande intelligence des affaires. L'avarice ternissoit ces qualités. Il rassembloit l'or de toutes parts, et au lieu de s'occuper du bien des peuples, et de la gloire de l'Etat, il ne songeoit qu'à grossir ses trésors. Tandis qu'il croyoit n'avoir rien à craindre, Mourad et Ibrahim brûloient du désir de venger la défaite de leur patron. Le premier, plein de feu et d'ardeur, étoit courageux, franc, mais inconsidéré; l'autre, joignoit à un caractère modéré, un esprit fin, propre à former un parti. S'étant jurés une amitié fidèle, ils partirent de Syrie, avec un petit nombre de Mamlouks attachés à leur sort, traversèrent les déserts, et se rendirent dans le Saïd. Avant qu'ils eussent pu s'y former des partisans, Ismaël envoya une armée contre eux. Mourad vouloit combattre avec une poignée de soldats, la prudence d'Ibrahim l'en empêcha, et ils se retirèrent au fond des solitudes où les ennemis n'osèrent les poursuivre. Tandis qu'ils y séjournoient, ils mirent dans leurs intérêts un Prince Arabe indépendant, et lui promirent d'augmenter ses états, si, par son moyen, ils pouvoient rentrer dans la Capitale. L'Emir, charmé d'accorder sa protection à des Beys disgraciés, contre Ismaël qui avoit voulu lever

des contributions sur ses terres, jura qu'il les aideroit de tout son pouvoir. Sur-le-champ, il ordonna aux Arabes de sa domination de prendre les armes, et dans un instant, six mille cavaliers se rangèrent sous ses drapeaux Avec cette petite armée, ils cotoyèrent le fleuve, s'emparèrent des principales villes situées sur ses bords, et descendirent vers le Caire. Après avoir battu différens partis qu'Ismaël leur avoit opposés, ils vinrent, en 1777, camper près de Gizé. Le *Scheik-Elbalad* sortit du château à la tête d'une armée nombreuse, pour les arrêter au passage du Nil. Tandis que les Troupes étoient en présence, les généraux s'envoyèrent réciproquement des députés, et parlèrent d'accommodement. Ismaël qui redoutoit la valeur impétueuse de Mourad, et la sagesse d'Ibrahim, ne voulut pas exposer sa fortune au sort d'un combat, et leur offrit de reprendre leur place parmi les membres de la république. La paix fut signée à cette condition. Ils entrèrent donc dans la capitale, précédés du Prince Arabe, qui, monté sur un cheval superbe, marchoit à la tête de ses cavaliers, armés de sabres et de lances. Après avoir demeuré trois jours au Caire, voyant ses desseins accomplis, il retourna dans sa principauté chargé de présens, et de promesses

flatteuses. La réconciliation n'étoit qu'apparente. Ismaël avoit attiré ses ennemis pour les détruire sans combattre. Possédant les trésors et la puissance, il pensoit qu'il viendroit facilement à bout de ce dessein. Les nouveaux Beys marchoient donc environnés de précipices. Il falloit beaucoup d'adresse pour éviter les piéges qu'on leur tendoit. En 1778, le *Scheik Elbalad* craignant que, s'il les attaquoit dans leurs palais, où ils se tenoient sur leurs gardes, le peuple ne prît parti pour les restes de la maison d'Ali, forma avec le Pacha et ses partisans, la résolution de les massacrer le premier jour où ils se rendroient au Divan. Ils eurent avis du complot, et se sauvèrent pendant la nuit dans la haute Egypte. Ils se fortifièrent dans Girgé, appellèrent les Arabes à leurs secours, et attendirent de pied ferme leur ennemi. Ismaël envoya un corps de cavalerie à leur poursuite. Les fugitifs leur livrèrent combat, et les mirent en déroute. Il vint lui-même avec trente mille hommes de troupes. Plein de confiance dans ses forces, il comptoit sur une victoire certaine. Mais l'adroit Ibrahim employa contre lui la ruse qui avoit si bien servi *Abou Dahab*. Connoissant son avantage, et sachant qu'il payoit mal ses soldats, il leur offrit une paye beaucoup plus

considérable, et promit d'avancer les Officiers. Il n'en fallut pas davantage pour débaucher une partie de ces troupes mercenaires, toujours disposées à se vendre au plus offrant. Aussitôt qu'Ismaël s'apperçut qu'il étoit abandonné, il s'enfuit précipitamment au Caire, chargea cinquante chameaux d'or, d'argent, et de ses effets les plus précieux, et se sauvant à travers l'Isthme, se réfugia dans la Syrie. Ce lâche, justement puni d'avoir trahi son ami et son maître, a traîné depuis ce moment une vie misérable, dans les diverses Provinces de l'Empire Ottoman. On m'a assuré qu'il s'étoit rendu à Constantinople sur la foi des promesses de la Porte, dont il avoit rétabli l'autorité en Egypte, et que le Divan, après l'avoir dépouillé de ses trésors, l'avoit livré à son malheureux sort.

La retraite d'Ismaël rendoit Ibrahim et Mourad maître du royaume. Ils rentrèrent triomphans au grand Caire, et le peuple les reçut avec de grandes acclamations. L'un se fit nommer *Scheik Elbalad* et l'autre *Emir Hajj*. Leur premier soin fut de déposer le Pacha qui avoit eu l'imprudence de prendre parti contre eux, en les déclarant ennemis du grand-Seigneur. L'émissaire habillé de noir se rendit à son appartement, plia le coin du

tapis, et le vice-roi se retira sur-le-champ à Boulak, où il attendit les ordres de Constantinople. Lorsqu'on leur en eût envoyé un nouveau, ils songèrent à élever leurs Mamlouks à la dignité de Bey. J'assistai à cette nomination à la faveur de mon habit turc. Les Sangiaks étoient assis à l'extrémité de la salle du conseil, près de la grille où se tenoit le Pacha. Le Peuple remplissoit le reste de l'appartement. Après qu'ils eurent remis au *Kiaïa* le nom de ceux qu'ils vouloient créer, il les lut à haute voix, les revêtit d'un caftan, leur donna le firman de Sangiak, et ils furent proclamés Beys. Lorsque la cérémonie fut finie, ils reconduisirent en pompe le Scheik Elbalad, et l'Emir-Hajj à leurs palais. La marche étoit très-brillante. Ibrahim et Mourad, montés sur des chevaux couverts d'or et de diamans, saluoient à droite et à gauche le peuple rangé en haie, qui répétoit leurs noms avec des cris de joie, et leur souhaitoit toutes sortes de prospérités. Ces deux Chefs jettoient à chaque instant des poignées de médins, de piastres et de sequins, que les Egyptiens ramassoient avec avidité. Ils étoient précédés de six cents Mamlouks magnifiquement vêtus, et montés sur des coursiers richement caparaçonnés. Les Janissaires, les Azabs, et les différens corps

de troupes, suivoient en bon ordre. Cette pompe dura pendant deux heures. Plus de quatre cents mille hommes en furent spectateurs. J'étois bien surpris qu'un troupeau aussi nombreux se soumit volontairement à sept ou huit mille étrangers, qui ne s'occupent qu'à le dévorer. Mais les Naturels de l'Egypte, doux, paisibles, sans force et sans énergie, paroissent destinés à un éternel esclavage. Courbés depuis des siècles sous le joug du despotisme, ils souffrent tous les maux, sans jamais lever la tête. S'ils étoient soumis à un gouvernement modéré, il n'y auroit point de peuple plus heureux sur la terre. Malgré les malheurs de leur sort, ils aiment leur pays avec passion, et rien ne peut les en arracher.

Ibrahim et Mourad ayant chassé Ismaël du grand Caire, résolurent d'éteindre entièrement les rejetons de sa maison. Ils redoutoient surtout Hassan Bey, qui par sa générosité, sa justice et sa valeur, avoit gagné la faveur du peuple et des grands. N'ayant pu le faire périr par ruse, ils employérent la force ouverte. S'étant retirés dans le château, ils dressèrent une batterie de six canons contre son palais, et distribuèrent des corps de troupes dans les environs, pour l'assaillir de toutes parts. Hâssan se défendoit courageusement avec ses

Mamlouks, et repoussoit tous les assauts qu'on lui livroit. Le bruit de l'artillerie jetta l'effroi dans le cœur des habitans. La guerre se faisoit au milieu des rues et du haut des toits. On entendoit de tous côtés le tumulte des combattans, les maisons qui s'écrouloient, et les cris des malheureuses victimes de la dissention. Des bandes de scélérats profitant du désordre, couroient dans tous les quartiers de la ville, enfonçoient les portes, entroient dans les maisons, et mettoient tout à feu et à sang. Les négocians français étoient dans la consternation. Ils s'attendoient à chaque instant à voir la porte de leur contrée renversée, leur fortune détruite, et à périr au milieu de leurs femmes et de leurs enfans. J'assistai à cette tragédie, et résolus avec quelques jeunes gens de défendre l'entrée de la rue, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, et de mourir au moins en combattant. Nos alarmes n'étoient pas sans fondement. Environ deux cents brigands vinrent avec des haches et des armes de toute espèce, pour abattre la seule porte qui nous mettoit à l'abri; mais comme elle étoit très-forte, et qu'ils s'attendoient à trouver de la résistance, ils tournèrent leurs pas d'un autre côté, et pillèrent les maisons voisines. Cette scène d'horreur dura deux jours et deux nuits, pendant

lesquels le bruit du canon, de la mousqueterie, et les cris de désespoir ne cessèrent point de se faire entendre. Nous pûmes en juger à notre aise, car personne d'entre nous n'eût envie de se livrer au sommeil. Enfin, le troisième jour du combat, nous apperçûmes du haut des terrasses, Hassan Bey, qui, accompagné de deux cents Mamlouks, s'ouvroit, le sabre à la main, un passage à travers les ennemis, et se sauvoit du grand Caire. Ayant voulu gagner la Syrie, il rencontra dans le désert un corps de trois mille Arabes du parti ennemi, qui lui coupèrent la retraite. Il s'efforça de se faire jour à travers leurs escadrons, et combattit en désespéré. Tous ses Mamlouks périrent à ses côtés. Quoique couvert de sang, il se défendit pendant une heure. Ayant été pris, les Arabes le ramenèrent vers la Capitale. Arrivé à Boulak, il les conjura de lui permettre d'entrer un instant dans la maison d'un Scheik de ses amis, pour lui dire un dernier adieu. Ils acquiescèrent à sa demande, et dépêchèrent un courrier pour avertir Mourad qu'ils amenoient son ennemi prisonnier. A cette nouvelle, l'Emir-Hajj envoya deux cents satellites pour lui couper la tête. Ils environnèrent la maison, et le demandèrent à haute voix. Le Scheik le refusa, et déclara qu'il

ne violeroit jamais les loix de l'hospitalité, en leur livrant son ami. Ils se disposèrent à l'enlever par force. « Je ne souffrirai point, lui » dit Hassan, que vous soyez exposé à la violence de ces forcénés, qui massacreroient » vous, votre femme et vos enfans. Laissez-moi » sortir ». En finissant ces mots, il s'arrache des bras du Scheik, monte sur la terrasse, passe delà sur une autre, et s'étant apperçu que la porte de la maison n'étoit gardée que par un soldat, il descend sans faire de bruit, l'ouvre, arrête le bras qui va le frapper, renverse le cavalier, lui arrache son sabre, et fuit à bride abattue vers le grand Caire. A ce spectacle, les satellites demeurèrent comme immobiles de suprise. Revenus à eux, ils firent feu sur le fugitif, et le poursuivirent de toute leur force. Deux des cavaliers l'avoient atteint; il les renversa à coups de sabre, et continua sa course. Toutes les rues du grand Caire ont des portes pour la sûreté publique. Il en fit fermer plusieurs, et emportant les clefs avec lui, arrêta ses ennemis. S'étant rendu au palais d'Ibrahim, il entra par la cour du Harem, se couvrant le visage de son châle, pour n'être pas reconnu. L'épouse du Scheik Elbalad étoit sa parente : il la pria d'intercéder pour lui auprès de son mari. Elle alla se jetter à ses

genoux, et lui demanda la vie de son cousin. Ibrahim se laissa fléchir, prit Hassan sous sa protection, le fit guérir de ses blessures, et résista long-temps à Mourad qui sollicitoit sa mort. Voyant que l'Emir-Hajj se préparoit à lui faire la guerre, s'il n'obtenoit sa demande, il se raccommoda avec lui, en consentant que le prisonnier fût relégué à Gedda. On le conduisit à Suès, et on le remit au patron du petit bâtiment, qui reçut ordre de le transporter au lieu de son exil. Deux de ses esclaves, compagnons volontaires de son infortune, l'avoient suivi par attachement. Ils surent que le capitaine étoit chargé d'un firman signé de Mourad, qui condamnoit la tête de leur maître, aussi-tôt qu'il seroit débarqué, et se hâtèrent de l'en instruire. Hassan feignant d'ignorer sa destinée, pria le patron de le descendre sur le rivage de l'Egypte, au lieu de le conduire à Gedda. Ses promesses et ses menaces ne purent l'y faire consentir. Sur son refus, il se saisit pendant la nuit des armes qui étoient à bord, et aidé de ses deux esclaves, coupa la tête du Capitaine et de trois matelots, précipita les autres dans la mer, et prenant le gouvernail du vaisseau, le conduisit à Cosseir, d'où il se rendit dans le Saïd, emportant avec lui une somme de 400,000 livres

qu'il trouva dans le vaisseau. Depuis ce moment il travaille à s'y faire des partisans, et peut-être parviendra-t-il un jour à rentrer au Caire, où les vœux du peuple le rappellent.

La mort de six Beys du parti d'Ismaël, et la fuite des autres, rendoit Ibrahim et Mourad maîtres absolus au grand Caire. Rien ne leur faisoit plus ombrage, l'Emir-Hajj se disposa, suivant la coutume, à conduire la caravanne de la Mecque. Les pélerins se rassemblèrent de toutes parts dans la plaine de *Hellé*, voisine de la ville. Environ dix mille tentes y furent dressées. Elles couvroient une grande étendue de terrain. Celles des Officiers et des chefs étoient composées de toiles peintes, revêtues intérieurement de soie et de satin, et ornées de coussins couverts d'étoffes brochées en or et en argent. Pendant la nuit, on alluma autour de chaque tente un grand nombre de petites lampes de verre coloré, qui produisoient une illumination brillante et diversifiée. Les reflets de la lumière, dorant le feuillage des orangers et des dattiers répandus dans la campagne, formoient un charmant spectacle. Les parens et les amis des pélerins vinrent passer cette nuit avec eux. Au point du jour, l'Emir-Hajj donna le signal avec le tambour et les trompettes. Chacun plia sa tente et

chargea ses bagages et ses provisions sur des chameaux, et l'on se mit en route. L'avant-gardé, escortée par un corps de cavaliers bien montés, partit d'abord. On vit ensuite le chameau qui portoit le tapis destiné à couvrir le *Caaba*, ou la maison de Dieu. Sa tête étoit ornée d'un panache superbe, et son dos couvert d'un drap d'or. Des prêtres l'entouroient en chantant des hymnes du Coran. Environ quarante mille pélerins suivoient à pied, à cheval, et sur des chameaux. Cinq mille hommes de cavalerie distribués en divers corps, sous les ordres de l'Emir-Hajj, marchoient sur les flancs de la caravanne. Un petit nombre de Dames portées dans des litières, faisoient aussi le voyage. Rien n'est plus magnifique que le départ de la caravanne. Les hommes proprement vêtus, paroissent pleins de vigueur et de santé ; les chevaux sont remplis de feu et d'ardeur. Au retour tout est changé : les animaux maigres et languissans, et les pélerins pâles, décharnés, brûlés par le soleil, ressemblent à des squelettes. En effet, ce voyage, extrêmement pénible dure quarante jours, à travers des déserts, où l'on fait quelquefois cinquante lieues, sans trouver une seule goutte d'eau bonne à boire. L'ardeur du soleil est excessive, et la poussière qui s'élève de des-

sous les pieds de cette multitude d'hommes et d'animaux, obscurcit l'air, remplit les yeux et la bouche, et ôte la respiration. Quelquefois les vents empestés du Sud-est en roulent des tourbillons si terribles, que trois ou quatre cents hommes périssent dans un jour. Ce fléau produit de grands avantages à l'*Emir-Hajj* qui hérite des bagages et des objets de commerce de tous ceux qui meurent dans la route. Aussi revient-il souvent au grand Caire avec le tiers des biens qui en sont sortis.

La caravanne que Mourad conduisoit, après avoir tourné l'extrémité de la mer rouge, entra dans l'Arabie déserte. Les Arabes se présentèrent et voulurent exiger le tribut accoutumé. Il fit couper la tête aux chefs, et les autres n'étant pas assez forts pour lui disputer le passage, emportèrent dans leurs tentes le désir de la vengeance. La caravanne parvint heureusement à *Bedder*, où elle se joignit, suivant l'usage, à celle de Damas, et après six jours elles arrivèrent à la Mecque. Pendant les quatorze jours que les Mahométans rassemblés de toutes les parties du monde, restent dans cette ville, pour vaquer aux devoirs de la Religion, il s'y fait un commerce immense. Une partie des pélerins s'y rendent pour remplir le précepte qui ordonne à tout

Musulman de visiter une fois dans sa vie la maison de Dieu. Les autres y sont attirés par l'appât du gain, et y transportent les choses les plus rares de leur pays. On y trouve abondamment les étoffes précieuses et les diamans de l'Inde, les belles perles du golfe persique, le beaume si recherché des Orientaux, les armes d'acier de Damas, le café moka, la poudre d'or de l'Afrique, et les sequins du grand Caire. C'est peut-être la foire la plus riche du monde. Plus de cent mille marchands y sont rassemblés ; et comme le temps est court, on ne peut nombrer à combien de millions se monte la vente qui s'y fait dans quatorze jours. Il seroit bien à souhaiter qu'un Européen, instruit de la langue Arabe, et déguisé en marchand put assister à cette solemnité et en donner des détails que nous sommes forcés de recevoir de la bouche de ceux qui s'y sont trouvés, et qui ne peuvent jamais inspirer une confiance parfaite, parce que les Musulmans ne s'entretiennent pas volontiers avec les infidèles de ce qui concerne leur culte. Des vaisseaux qui, à cette époque, aborderoient à Gedda, chargés de certaines marchandises de l'Europe et de l'Inde, seroient assurés de vendre en peu de momens leurs cargaisons, qui seroient payées sur-le-

en

champ en or. Les Anglais ont fait avec succès quelques expéditions de cette nature, et ils auroient continué sans doute, si des vues politiques, et des disputes élevées entr'eux et les naturels du pays n'y eussent mis obstacle.

Mourad Bey, ne fut pas aussi heureux à son retour qu'il l'avoit été en allant. Divers tribus Arabes avoient réuni leurs armes pour venger le sang de leurs Chefs. Ils attendirent le moment où la caravanne passoit entre des montagnes, et l'attaquèrent avec avantage. Ce ne fut d'abord que désordre et confusion parmi ce grand nombre d'hommes qui se culbutoient les uns les autres pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre d'écrasés, et beaucoup de tués par le feu continuel des ennemis. L'Emir-Hajj, ayant réuni ses troupes, se mit en devoir de les repousser. Il marcha à la tête des Mamlouks, et malgré les décharges de l'artillerie des Arabes, il gravit les montagnes et leur livra un sanglant combat. Il perdit beaucoup de monde, et eut la cuisse et le bras percés de deux balles. Ces blessures ne l'empêchèrent pas de vaincre les Arabes et de les forcer à prendre la fuite en désordre. Durant la route, ils ne reparurent plus. Il arriva au grand Caire épuisé de fatigue, et presque mourant. M. Grace, Médecin des

Français, fut appellé, et le guérit non sans de graves inquiétudes ; car sa vie répondoit de celle du malade. Tous les habitans du grand Caire sortirent pour recevoir leur parens et leurs amis. Les uns pleuroient la perte d'un frère, d'un père, d'un époux, et se répandoient en lamentations. Des mères désolées déchiroient leurs habits, et se couvroient la face de poussière. D'autres, joyeuses du retour des personnes qu'elles chérissoient, remplissoient l'air de leurs cris d'alégresse, et benissoient le ciel. Il est impossible d'exprimer les sentimens divers que ce spectale inspiroit. On voyoit, tour-à-tour, et l'excès de la douleur, et l'ivresse de la joie. En rentrant dans sa maison, chaque pélerin trouvoit suivant son état, un appartement préparé. On avoit peint les murs; tous les meubles, les tapis, les sophas, les coussins étoient renouvellés, comme si quelque chose d'ancien eut été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du saint pélerinage. Ces traits attestent, Monsieur, et la tendresse filiale des Egyptiens, et leur piété, et l'idée sublime qu'ils ont de leur Religion. Les personnes arrivées de la Mecque prennent pour le reste de leurs jours le surnom de *Hajj* (1), et le portent comme un

(1) Pélerin.

titre honorable. Les riches qui redoutent les fatigues du voyage, croient remplir le précepte, en envoyant quelqu'un à leur place, et en le défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Egypte à la fin de 1779, je ne puis donner un détail circonstancié des événemens qui y sont arrivés depuis. Seulement j'ai appris par des lettres du grand Caire, que le fougueux Mourad, voulant parvenir au poste de *Scheik Elbalad*, avoit déclaré la guerre à son rival, qu'ils s'étoient battus, reconciliés, et qu'en 1784, brouillés de nouveau, ils étoient chacun à la tête d'une armée, et prêts à combattre. J'ignore le succès du combat, mais quel que soit le vainqueur, il s'efforcera d'élever ses créatures, et d'exterminer tous les Beys du parti ennemi, jusqu'à ce que la trahison où la victoire lui ait fait éprouver une semblable destinée.

Vous jugez bien, Monsieur, quel doit être le sort de l'Egypte, livrée au brigandage de huit mille étrangers qui en dévorent les riches provinces, et leur font sans cesse éprouver les horreurs de la guerre. Mais quelque idée que vous vous formiez de ses malheurs, elle est au-dessous de la réalité. L'agriculture détruite, les canaux qui portoient par-tout l'abondance, comblés, des tributs arbitraires levés avec

violence, les gens de bien dépouillés et massacrés, des brigands dans tous les emplois, la guerre, la peste, la famine, suites ordinaires de la discorde des chefs ; tels sont les maux auxquels le peuple d'Egypte est condamné.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVIII.

A. M. L. M.

Observations sur l'agriculture du pays.

Au grand Caire.

L'AGRICULTURE, Monsieur, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendu très-florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont fait, pour la distribution des eaux et l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore 80 canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme et dont plusieurs ont vingt, trente et quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation, et la distribuent dans les campagnes. Six seulement ont de l'eau toute l'année. Les autres presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas. Les grands lacs de *Mœris*, de *Behiré*, de *Mareotis* formoient de vastes réservoirs propre à retenir les eaux surabondantes, et à

les verser ensuite sur les plaines des environs. On les faisoit monter sur les terrains élevés, par le moyen des roues à chapelets, dont l'invention est due aux Egyptiens. Un bœuf suffit pour les tourner, et pour arroser un vaste champ. Ces roues donnèrent à Archimède lors de son voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux dont on fait encore usage de nos jours. Outre ces réservoirs, toutes les villes un peu éloignées du Nil sont environnées de spacieux étangs destinés aux besoins des habitans, et aux avantages de la culture. De grandes digues, dont on voit encore les débris, servoient à contenir le fleuve ; d'autres arrêtoient les torrents de sable, qui tendent sans cesse à couvrir la surface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux jusqu'au sommet des collines. Elles étoient reçues dans des bassins immenses creusés dans le rocher, d'où elles couloient ensuite au milieu des déserts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît près de *Babain* les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige son cours du côté de la Libye. Il porte l'empreinte de la majesté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux non moins merveilleux que les pyramides et les colosses de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les rava-

ges des crues extraordinaires, suppléoient au défaut des médiocres, et nourrissoient des millions d'habitans.

Depuis 1200 ans que ce pays est soumis à des peuples qui ne sont point agriculteurs, ils ont laissé dépérir la plûpart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achèvera de les détruire. Chaque année, les limites de l'Egypte cultivée se resserrent, et les sables stériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac Mareotis s'approchoit encore des murs d'Alexandrie, et le canal qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a disparu, et les terres qu'il arrosoit, et qui, au rapport des historiens, produisoient en abondance du bled, du vin, et des fruits divers, sont changées en déserts, où le voyageur attristé ne trouve ni arbrisseau, ni plante, ni verdure. Le canal lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, nécessaire à la subsistance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, est presque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorsqu'elles sont parvenues au plus haut point de l'inondation, et ne les garde que peu de temps. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie du limon que le fleuve y dépose, et il conserva l'eau pendant trois mois de plus.

En le creusant entièrement, il reprendroit son ancienne utilité. La branche pélusiaque qui se déchargeoit dans la partie orientale du lac de *Tanis* ou *Menzalé*, est absolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertilisoit, et le fameux canal commencé par Necos (1), et achevé par Ptolémée Philadelphe. Il étoit tiré de cette branche à Aggeroud (2), l'ancienne Arsinoé, placée à l'extrémité de la mer Rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golfe arabique, que l'on croyoit d'onze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le pays, on avoit placé à son ouverture de grandes écluses. Mais je pense que cette supposition étoit sans fondement, puisque d'autres canaux tirés, depuis, du Nil au golfe arabique, n'ont point produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels, exécutés par des Rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples, et de la gloire de leur Empire, n'ont pu résister aux ravages des conquérans, et au despotisme qui détruit tout, jusqu'à ce qu'il soit ense-

(1) Strabon, Pline, attestent ce fait.

(2) Depuis Ptolémée jusqu'à nos jours, la mer Rouge s'est retirée de deux lieues, car Aggeroud est aujourd'hui à cette distance du Suès.

veli sous les débris des royaumes dont il a sappé les fondemens. Enfin le canal d'*Amrou*, le dernier des grands travaux faits en Egypte, et qui communiquoit de Fostat à Colzoum, ne s'étend qu'à quatre lieues au-delà du Caire, et se perd dans le lac des pélerins. Tel est, Monsieur, l'état actuel du pays. On peut assurer que plus d'un tiers des terres cultivées autrefois, se sont changées en déserts dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Egypte ancienne fournissoit à la subsistance d'environ huit millions d'habitans, et nourrissoit encore l'Italie et les provinces voisines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point, avec Hérodote et Pline, qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du temps du Pharaon Amasis; mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, et dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuses qu'elles ne le sont de nos jours. Si vous avez daigné lire avec attention le tableau que je vous ai tracé du gouvernement actuel, vous ne serez point étonné de la décadence de cette contrée. La population d'un Etat n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance. Elle s'accroît, diminue, et s'éteint avec eux. Aujour-

d'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians et les laboureurs, les uns abandonnent le soin du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, et le pays se dépeuple sensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires elles retournent au fisc. Le fils est obligé d'acheter l'héritage de son père ; mais il n'est pas sûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a le plus de crédit s'en fait accorder l'investiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses possessions à ses enfans ? Il ne songe qu'à vivre, et laisse en friche une partie de ses domaines. Les Cachefs et les Sangiaks autorisés par le traité du grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des vexations inouies. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de l'abondance qui l'entoure, manque du nécessaire, et vend les instrumens du labourage pour payer les impositions. Cette tyrannie le met dans l'impuissance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes résulte de la vicissitude du gouvernement. Tandis que les Beys se font la

guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, et employent le fer et le feu pour se détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans massacrés par leurs voisins, et le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république retiennent sur le tribut qu'ils envoyent chaque année à Constantinople, des sommes considérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics et des canaux. Leurs dissentions continuelles, le besoin qu'ils ont d'amasser de l'or pour acheter des Mamlouks, soudoyer des troupes, et grossir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton qui devoit sa fertilité et ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte et abandonné. Le Nil dans un cours de neuf cents lieues, traversant des déserts et des pays arides, entraîne une quantité prodigieuse de sable et de limon. J'ai vu creuser des ruisseaux, où pendant un an de séjour il avoit déposé trois pieds de vase : jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, si l'art humain ne veille continuellement à leur entretien. Ce fait seul vous

expliquera pourquoi des lacs immenses sont aujourd'hui desséchés, et des provinces autrefois fécondes, sont stériles et inhabitées.

Combien ils sont coupables, ceux qui laissent ainsi tarir les sources de la fécondité! car, par-tout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre des trésors: elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta comme au Saïd, on se sert de la charrue pour labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glèbe avec la houe, et on l'égalise comme celle d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semence, on la herce légèrement. Ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, et ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge et le bled sont mûrs, on les coupe, et on les étend sur l'aire; Un laboureur assis sur une charrette, dont les roues sont tranchantes, et traînée par des bœufs un bandeau sur les yeux, promène sur la paille, et la hache en morceaux. On la sépare du grain avec le van. Ce grain est jaune, gros, et d'une très-bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux, à moitié cuit, et mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau et à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, et ne bluttent point assez

la farine. Le boulanger des Français faisoit avec ce même bled, du pain blanc comme la neige et d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déjà dit, demande un peu plus de soin. Il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté, ce qui se fait par le moyen des roues à chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, et on recueille ordinairement quatre-vingt boisseaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre, du chartame ou *safranon*, et une multitude de melons exquis et de légumes dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs.

Le temps des semailles est différent suivant les provinces et l'exposition des terres. Près de Siène, on sème l'orge et le bled en octobre, et l'on récolte en janvier. Vers Girgé, on les coupe au mois de février, et en mars, aux environs du grand Caire. Telle est la marche ordinaire des moissons dans le Saïd. Il y en a une foule d'autres particulières, suivant que les terrains sont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés. Dans la basse Egypte, on sème et on recueille toute l'année. Par-tout

où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne se repose jamais, et donne trois récoltes par an. C'est-là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons et des fruits, et que le printemps, l'été et l'automne, offrent à la fois leurs trésors. En descendant des cataractes au commencement de janvier, on apperçoit les bleds presque mûrs, plus bas ils sont en épis, et en s'avançant davantage, les plaines se couvrent de verdure.

La luzerne, que l'on coupe trois fois depuis novembre jusqu'en mars, est le seul foin des Egyptiens. Il sert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les ânes, les mulets et les chameaux, paissent dans les prairies pendant l'hyver. Le reste de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge et des féves. Cette nourriture entretient leur santé et leur donne beaucoup de force et d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande sobriété. Ils ne les mènent boire qu'une fois le jour, et les nourrissent avec un peu d'orge et de lait.

Les Egyptiens ne cultivant guère l'olivier, achètent leur huile en Crète et en Syrie. Mais comme ils ont reçu de leurs pères le goût des illuminations, ils tirent de l'huile de diffé-

rentes plantes. La plus commune est celle que produit le sesame, et qu'ils nomment *sireg*, huile à brûler. Ils en font aussi avec la graine du chartame, du lin, du pavot et de la laitue. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Monsieur, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, et qui leur est particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'est pas moins extraordinaire, et annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs et les moissons y paroissent plutôt, les habitans de la basse profitent de ces momens précieux. Ils rassemblent sur de grands bateaux, les abeilles des différens villages. Chaque propriétaire leur confie ses ruches désignées par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée, les hommes qui doivent la conduire remontent doucement le fleuve, et s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure et des fleurs. Les abeilles à la pointe du jour sortent par milliers de leurs cellules, et vont cueillir les trésors dont elles composent leur nectar. Elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir elles rentrent dans leur maison sans que jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi qu'après trois mois de

séjour sur le Nil, les abeilles ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'essence des roses du Faïoum, les trésors du jasmin d'Arabie et des fleurs diverses, sont rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées, et où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux et de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires payent aux bateliers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont ainsi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Fin du second volume.

TABLE

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du second Volume.

